# Bhakti Yoga

Swami Vivékananda

Offert par VenerabilisOpus.org Dedié à préserver le riche patrimoine culturel et spirituel de l'humanité.

## *Prière*

« Il est l'Ame de l'Univers ; Il est immortel ;
A lui est la Toute-Puissance ; Il est l'Omniscient ;
Il pénètre tout, Il est le Protecteur de l'Univers,
L'Éternel Maître. Il n'est personne autre que Lui
Qui soit capable de gouverner le Monde éternellement.

« En Lui, qui au commencement de la création
A projeté Brahmâ — la conscience universelle —
En Lui qui a donné les Védas, c'est en Lui,
En cet Un éblouissant de Lumière que, cherchant
La libération, je vais me réfugier, en Lui de qui
La lumière dirige la compréhension vers l'Atman. »

SHVETASHVATARA UPANISHAD, VI, 17-18

# Bhakti

## *Les premiers pas*

Les philosophes qui ont écrit sur la *bhakti* l'ont définie comme un amour extrême pour Dieu. Pourquoi l'homme devrait-il adorer Dieu? C'est une question à éclaircir, et tant que nous ne l'aurons pas comprise, nous serons incapables d'aborder le sujet.

Il y a deux idéaux de vie entièrement différents l'un de l'autre. Un homme de n'importe quel pays, qui a une religion quelconque, sait qu'il est à la fois un corps et un esprit, mais il y a une énorme différence quant aux buts de la vie humaine. En Occident, en général, on donne davantage d'importance à l'aspect matériel de l'homme. Aux Indes, les philosophes qui écrivirent sur la bhakti ont souligné davantage le côté spirituel de l'homme ; il semble qu'il y ait là une différence typique entre les peuples orientaux et occidentaux. On le voit même dans le langage usuel. En Angleterre, quand on parle de la mort, on dit qu'un homme « rend l'âme » ; aux Indes, un homme « abandonne son corps ». L'idée centrale est pour l'un que l'homme *est* un corps et *possède* une âme, pour l'autre que l'homme *est* une âme et *possède* un corps. Cela fait naître des problèmes plus compliqués.

Il s'ensuit naturellement que l'idéal d'après lequel l'homme est un corps et possède une âme, donnera toute l'importance au corps. Si vous demandez pourquoi l'homme vit, on vous répond que c'est pour jouir des sens, pour jouir des possessions et des richesses. L'homme

alors ne peut pas rêver à autre chose, même si on lui en parle ; sa conception d'une vie future est une continuation de cette jouissance. Il est très affecté que cela ne puisse pas durer toujours ici-bas, et qu'il doive partir, mais il croit que d'une façon ou d'une autre, il ira en quelque lieu où les mêmes choses recommenceront ; il y retrouvera les mêmes jouissances, les mêmes sens développés et renforcés [1]. Cet homme désire adorer Dieu parce que Dieu est le moyen pour atteindre cette fin. Le but de sa vie est la jouissance des objets des sens. Il arrive à concevoir qu'il existe un Être qui peut lui accorder un très long bail de cette jouissance, et c'est pour cela qu'il adore Dieu.

L'idée hindoue est au contraire que Dieu est le but de la vie. Il n'y a rien au-delà de Dieu, les jouissances des sens sont simplement une chose que nous traversons dans l'espoir de trouver autre chose de mieux. Bien plus, il serait désastreux et terrible que l'homme eût seulement les jouissances des sens.

Dans notre vie quotidienne, nous voyons que moins il y a de jouissances des sens, et plus la vie de l'homme est élevée. Regardez un chien qui mange : jamais un homme ne mange avec une telle frénésie. Observez un porc qui grogne de satisfaction devant son auge, c'est là tout son ciel, et si le plus grand des archanges s'approchait, le porc ne lèverait même pas les yeux. Toute son existence est de manger. Pas un homme au monde ne pourrait manger pareillement! Pensez à la finesse de l'ouïe et de la vue chez les animaux inférieurs ; tous leurs sens sont très développés. Leurs jouissances sensuelles sont extrêmes, ils sont fous de jouissance et de plaisir! De même, plus l'homme est inférieur, et plus il trouve de jouissance dans les sens. Quand il s'élève, le but devient la raison et l'amour. Au fur et à mesure que ces qualités se développent, l'homme perd la faculté de jouir des sens. Pour donner une image : si nous admettons qu'une certaine quantité de pouvoirs est donnée à l'homme pour être répartie entre le corps, l'intelligence

[1] Voir aussi *Jnâna-Yoga*, p. 255 sqq.

et l'esprit, tous les pouvoirs dépensés dans une voie en laisseront d'autant moins à employer dans les autres. Les races ignorantes ou sauvages ont des capacités sensuelles bien plus fortes que les races civilisées. C'est d'ailleurs une des leçons que nous enseigne l'histoire : quand une nation devient civilisée, le système nerveux s'affine et les individus s'affaiblissent physiquement. Civilisez une race sauvage et vous retrouverez le même phénomène ; une autre race barbare viendra triompher d'elle. C'est presque toujours la race barbare qui l'emporte. Nous voyons donc que si notre seul désir est de jouir de nos sens à tout moment, nous nous dégradons jusqu'à l'état de brute. L'homme ne sait pas ce qu'il dit quand il souhaite aller là où les jouissances de ses sens seront intensifiées ; il ne peut y arriver qu'en s'abaissant jusqu'à la brute (1).

Ainsi les hommes qui désirent un ciel plein des plaisirs sensuels sont comme des pourceaux se vautrant dans la fange des sens, incapables de voir au-delà. Cette jouissance des sens est ce qu'ils cherchent, et sa perte serait pour eux la perte de leur ciel. Ces hommes ne pourront jamais être des *bhaktas* (2) au sens le plus noble du mot ; ils ne seront jamais de vrais adorateurs de Dieu. Et pourtant cet idéal inférieur, même s'il est poursuivi pendant un temps, se transformera peu à peu, car chaque homme découvrira qu'il existe quelque chose de supérieur qu'il ne connaissait pas : et alors l'attachement à la vie et aux choses des sens mourra graduellement. Quand j'étais petit, à l'école, je me suis battu avec un camarade pour des bonbons ; comme il était le plus fort, il me les a arrachés des mains. Je me souviens encore de ce que j'ai ressenti. Ce garçon me semblait le plus méchant du monde, et dès que je serais grand, je le punirais. Il n'existait pas de châtiment assez grave pour lui ! Nous avons grandi et nous sommes d'excellents amis ! Le monde est plein d'enfants pour lesquels le manger, le boire et toutes ces friandises sont tout ce qui existe. Ils rêvent de ces douceurs, et pour eux la vie future

(1) Voir *Jnâna-Yoga*, chap. Ier.
(2) Celui qui suit la voie du Bhakti-Yoga.

est l'endroit où elles abondent. Pensez au Peau-Rouge qui croit que sa vie future s'écoulera en un lieu de bonnes chasses! Chacun de nous a une idée du ciel comme nous voudrions qu'il fût, mais avec le temps, en vieillissant et en découvrant des choses plus nobles, nous saisissons des lueurs plus élevées de l'au-delà.

Mais ne nous dispensons pas de toute idée de vie future en ne croyant à rien du tout comme on le fait de nos jours — ce serait la destruction. L'agnostique qui détruit ainsi toute chose fait une erreur ; le bhakta voit plus loin. L'agnostique ne veut pas aller au ciel parce qu'il n'en a pas, tandis que si le bhakta ne veut pas aller au ciel, c'est qu'il le considère comme un enfantillage. Ce qu'il cherche, c'est Dieu. Quel but pourrait être plus élevé que Dieu ? Dieu Lui-même est le but suprême de l'homme ; voyez-Le, jouissez de Lui. Nous ne pourrons jamais rien concevoir de plus haut, car Dieu est perfection.

Nous ne pourrons concevoir une jouissance plus haute que l'amour, mais ce mot amour a différentes significations. Il ne signifie pas l'amour égoïste qui est courant dans le monde ; c'est un blasphème d'appeler cela de l'amour. L'amour pour nos enfants et pour notre épouse n'est qu'un amour animal ; l'amour qui est parfaitement sans égoïsme est le seul amour, et c'est celui de Dieu. Il est très difficile à atteindre. Nous passons à travers toutes ces amours différentes, amour des enfants, du père, de la mère, etc. Nous développons lentement notre faculté d'amour, mais dans la majorité des cas, nous n'apprenons rien, nous nous enchaînons à un stade, à une personne. Parfois, l'homme sort de cet esclavage. Dans ce monde l'homme court toujours après une épouse, la fortune, la gloire ; quelquefois il est frappé durement et il découvre ce qu'est ce monde en réalité. Personne ici-bas ne peut réellement adorer autre chose que Dieu. L'homme découvre que tout amour humain est vide. L'homme parle de l'amour, mais il ne sait pas ce que c'est. L'épouse dit qu'elle aime son mari et elle l'embrasse, mais s'il meurt, elle pense d'abord au compte en banque et à ce qu'elle fera le lendemain. Le mari aime sa femme,

mais si elle tombe malade, perd sa beauté, ou devient difficile, ou commet une faute, il cesse de s'intéresser à elle. Tout l'amour du monde est hypocrite et creux.

L'amour ne peut exister ni pour un objet limité, ni chez un sujet limité. Quel amour éternel peut-on s'attendre à trouver dans ce monde si l'homme aime un objet qui meurt à chaque instant et si son esprit change aussi constamment ? Il ne peut exister de véritable amour qu'en Dieu ; alors pourquoi toutes ces autres amours ? Ce ne sont que des étapes. Il y a derrière cela un pouvoir qui nous force à avancer ; nous ne savons pas où chercher le vrai but, mais cet amour nous pousse en avant à sa découverte. A mainte et mainte reprise, nous constatons que nous nous sommes trompés. Nous étreignons une chose et nous voyons qu'elle nous glisse entre les doigts. Alors nous saisissons autre chose. Ainsi sans cesse nous cheminons jusqu'à ce qu'enfin vienne la lumière ; nous venons à Dieu, à l'Unique qui aime. Son amour ne change jamais, et Il est toujours prêt à nous accueillir.

Combien de temps l'un de vous supporterait-il que je lui fasse du mal ? Celui qui, dans son esprit, n'a ni colère, ni haine, ni envie, qui ne perd jamais son équilibre, ne meurt pas, ne renaît pas, qui est-il sinon Dieu ? Mais le sentier jusqu'à Dieu est long et pénible, et bien peu de gens parviennent à Lui. Nous nous débattons comme des enfants. Des millions de gens font de la religion un commerce. Mais si quelques hommes par siècle réalisent cet amour de Dieu, tout le pays en est béni et sanctifié. Quand un fils de Dieu apparaît, tout un peuple est béni. Il est vrai que sur la terre entière il n'y en a pas beaucoup par siècle, mais chacun devrait lutter pour atteindre cet amour de Dieu. Qui sait ? vous ou moi pouvons être les prochains à le réaliser. Luttons !

Nous disons qu'une femme aime son mari, elle croit que toute son âme est absorbée en lui, mais un enfant survient, et la moitié de son amour, sinon plus, va vers l'enfant. Elle-même se rend compte qu'elle n'a plus le même amour pour son mari. Il en est de même du père. Nous voyons toujours que, lorsque des objets d'amour plus intense viennent à nous, les amours anciennes s'effacent

lentement. A l'école, les enfants croient que certains de leurs camarades sont les êtres les plus chers qu'ils aient pour la vie, ou bien leur père et leur mère ; puis ils aiment mari ou femme ; les anciens sentiments disparaissent alors instantanément, et le nouvel amour prend le dessus. Une étoile monte, une plus grande survient, puis une plus grande encore et puis enfin le soleil, et alors toutes les petites lumières pâlissent. Ce soleil est Dieu. Les étoiles sont les petites amours. Quand ce soleil se montre à l'homme, celui-ci devient fou, il est ce qu'Emerson appelle « un homme ivre de Dieu ». L'homme est transfiguré en Dieu, tout est confondu dans ce grand océan d'amour.

L'amour ordinaire est une simple attraction animale. Sinon pourquoi la différence des sexes existerait-elle ? Si nous nous agenouillons devant une statue, c'est une terrible idolâtrie, mais si nous nous agenouillons devant l'époux ou l'épouse, c'est admis ! Le monde nous présente différents stades d'amour. Nous devons premièrement défricher le terrain. C'est sur notre conception de la vie que reposera toute la théorie de l'amour. Il est brutal et dégradant de penser que ce monde est le but et la fin de la vie. Tout homme qui part dans la vie avec cette idée dégénère ; il ne s'élèvera jamais plus haut, il n'apercevra jamais cette lueur de l'au-delà, il restera toujours l'esclave des sens. Il luttera pour le dollar qui lui procurera quelques gâteaux. Plutôt mourir que vivre ainsi ! Esclaves de ce monde, esclaves des sens, levons-nous ! Il y a quelque chose de plus haut que cette vie des sens. Pensez-vous que l'homme, Esprit Infini, soit né pour être l'esclave de ses yeux, de son nez, de ses oreilles ? Il y a derrière cela un Esprit Infini, Omniscient, qui peut tout faire et briser toutes les barrières ; nous sommes cet Esprit, et c'est par l'amour que nous obtenons ce pouvoir. Voilà l'idéal ! Ne l'oublions pas !

Naturellement, nous ne pouvons pas l'atteindre en un jour. Nous pouvons nous imaginer que nous l'avons, mais ce n'est qu'un jeu de notre imagination ; l'idéal est encore loin, très loin. Nous devons prendre l'homme où il se trouve et l'aider à s'élever. L'homme vit dans le maté-

rialisme ; vous et moi, nous sommes des matérialistes. Que nous parlions de Dieu et de l'Esprit, c'est bien, mais c'est simplement la mode dans notre société : comme des perroquets nous l'avons appris et nous le répétons. Ainsi nous devons partir d'où nous sommes, c'est-à-dire du matérialisme, et accepter l'aide de la matière, avancer lentement jusqu'à ce que nous soyons devenus vraiment spiritualistes, que nous sentions que nous sommes des esprits, que nous comprenions l'Esprit et découvrions que ce monde que nous appelons l'infini n'est que la forme extérieure et grossière d'un monde qui est au-delà.

Mais il faut quelque chose de plus. Vous lisez dans le Sermon sur la Montagne : « Demandez, et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert » (1). La difficulté est de savoir qui cherche et qui demande. Nous disons tous que nous connaissons Dieu. Tel homme écrit un livre pour nier l'existence de Dieu, et tel autre pour la prouver. L'un pense que son devoir est de témoigner de Dieu durant toute sa vie, l'autre de Le nier et d'aller prêcher que Dieu n'existe pas! A quoi sert d'écrire un livre pour prouver Dieu ou pour Le nier! Qu'est-ce que cela fait à la plupart des gens qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas? La majorité des hommes travaillent comme des machines, sans penser à Dieu, et n'éprouvent aucun besoin de lui. Puis un jour la Mort arrive et dit : « Viens. » L'homme répond : « Attends un peu, je désire un peu plus de temps, je voudrais voir grandir mon fils. » Mais la Mort dit : « Viens tout de suite! » Et voilà l'histoire! Ainsi s'en va le pauvre Jacques! Que lui dirons-nous? Il n'a jamais rien trouvé en quoi Dieu soit suprême ; peut-être était-il un porc dans le passé et c'est déjà un grand progrès pour lui d'être un homme! Mais il y a des gens qui entrouvrent les yeux. Quelque misère survient, l'être que nous aimions le plus meurt, ou bien la chose sur laquelle s'était penchée toute notre âme, pour laquelle nous avions dupé le monde entier et même notre propre frère, vient à disparaître, et le choc nous secoue. Peut-être alors une voix touche-t-elle notre

(1) St Matthieu, VII, 7.

âme et nous demande : « Qu'y a-t-il après cela ? » Quelquefois la mort survient sans heurt, mais c'est rare. Quand quelque chose nous glisse entre les doigts, la plupart d'entre nous disent : « Et après ? » Comme nous sommes attachés aux sens ! Vous connaissez l'histoire de l'homme qui va se noyer et qui se cramponne à une paille ! L'homme commence par s'accrocher à une paille, et si elle ne le soutient pas il appelle à l'aide. Comme le dit le proverbe, « Il faut que jeunesse se passe » avant que les gens ne puissent se diriger vers des choses plus élevées.

La bhakti est une religion. La religion n'est pas pour la masse, c'est impossible. Un genre de gymnastique qui consiste à s'agenouiller, à se lever, à s'asseoir, peut convenir à la masse, mais la religion est pour le petit nombre. Dans chaque pays, ceux qui pensent être religieux et le deviendront ne sont pas plus de quelques centaines. Les autres ne pensent pas être religieux, car ils ne s'éveilleront pas ; ils ne le désirent pas. La chose principale est de *désirer* Dieu. Or nous demandons toute chose excepté Dieu, car nos désirs habituels sont comblés par le monde extérieur ; c'est seulement quand nos besoins ont outrepassé le monde extérieur que nous désirons être nourris par une source intérieure, par Dieu. Aussi longtemps que nos besoins sont confinés aux limites étroites de cet univers physique, nous ne pouvons avoir aucun besoin de Dieu ; c'est seulement lorsque nous sommes repus des objets terrestres que nous cherchons ailleurs. C'est seulement quand le besoin est créé que vient la demande. Finissez-en aussi vite que possible avec ce jeu d'enfant du monde et vous sentirez alors la nécessité de quelque chose au-delà du monde ; ce sera le premier pas vers la religion.

Il y a une forme de religion qui est à la mode. Une de mes amies a beaucoup de meubles dans son salon. Or c'est à la mode d'avoir un vase japonais ; aussi doit-elle en avoir un, dût-il coûter mille dollars ! De la même façon elle aura une petite religion et appartiendra à une église. La bhakti n'est pas pour ces gens-là. Ils n'en éprouvent pas le besoin. Le besoin est la chose sans laquelle on ne peut pas vivre. Nous avons besoin de pain,

de nourriture, de vêtements ; sans cela nous ne pouvons pas vivre. Dans ce monde, quand un homme aime une femme, il y a des moments où il croit ne pas pouvoir vivre sans elle, et d'ailleurs il se trompe. Le critérium du nécessaire, c'est que sans lui on ne peut pas vivre, et qu'il faut l'avoir ou mourir. Lorsque nous sentirons cela pour Dieu, ou en d'autres termes, lorsque nous aurons besoin de quelque chose de plus que ce monde, de quelque chose au-dessus des forces matérielles, alors nous deviendrons des bhaktas. Que sont nos petites vies dès que les images s'écartent un instant et que nous entrevoyons une lueur de l'au-delà ? Dès lors tous ces désirs inférieurs apparaissent comme une goutte d'eau dans l'océan. Alors l'âme grandit et sent le besoin de Dieu, il lui faut Dieu.

Le premier pas est : « Qu'est-ce que nous cherchons ? » Posons-nous cette question chaque jour : « Sentons-nous le besoin de Dieu ? » Nous pouvons lire tous les livres du monde, mais cet amour ne s'atteint, ni par le pouvoir de la parole, ni par la plus haute intelligence, ni par l'étude de diverses sciences. Celui qui désire Dieu trouvera l'Amour, et Dieu Se donnera à lui. L'amour est toujours mutuel, il se reflète. Vous pouvez me haïr, et si je désire vous aimer, vous me repousserez ; mais si je persiste, d'ici un mois ou un an, vous serez obligé de m'aimer. C'est un phénomène psychologique bien connu. Nous devons désirer le Seigneur avec le même amour qu'éprouve la veuve pour son époux ; alors seulement nous trouverons Dieu.

Les livres et les sciences sont incapables de nous enseigner quoi que ce soit. En lisant des livres, nous devenons des perroquets ; personne ne devient savant en lisant des livres. Mais si un homme lit un seul mot d'amour, il devient savant. Ainsi avant toute chose, nous devrions avoir ce désir de Dieu. Interrogeons-nous chaque jour : « Désirons-nous Dieu ? » Quand nous commençons à parler religion, et surtout quand nous prenons une position plus élevée et commençons à enseigner, nous devons nous poser la même question. Je trouve bien souvent que je ne désire pas Dieu, mais avant tout du pain ! Je peux

devenir fou si je n'ai pas de pain! Beaucoup de femmes deviendraient folles si on ne leur donnait pas une broche de diamants, mais elles n'ont pas le même désir de Dieu, elles ne connaissent pas la seule Réalité qui soit dans l'univers. Nous avons un proverbe qui dit : « Si je dois être chasseur, je chasserai le rhinocéros ; si je dois être un voleur, je volerai le trésor du roi. » A quoi bon dépouiller un mendiant ou chasser des fourmis? Si donc vous voulez aimer, aimez Dieu.

Qui tient à toutes ces choses du monde? Ce monde est totalement faux ; tous les grands instructeurs l'ont découvert ; et Dieu est la seule voie pour en sortir. Il est le but de notre vie, toutes les idées que nous nous faisons du monde comme but de la vie sont pernicieuses. Le monde et le corps ont leur valeur, une valeur secondaire, comme moyen pour une fin, mais le monde ne devrait pas être le but. Par malheur, nous faisons trop souvent du monde la fin et de Dieu le moyen! Nous voyons des gens aller à l'église et dire : « Dieu, accorde-moi ceci et cela ; Dieu, guéris-moi de mes maux! » Ces gens désirent de beaux corps sains, et parce qu'on leur a dit que quelqu'un peut les leur donner, ils vont L'implorer. Il vaut mieux être athée que d'avoir une telle idée de la religion.

Comme je vous l'ai dit, cette bhakti est l'idéal le plus élevé. Je ne sais pas si nous l'atteindrons dans des millions d'années, mais nous devons en faire notre idéal le plus haut, et diriger nos sens vers ce qui est le plus sublime. Si nous n'atteignons pas le but, nous nous en serons au moins rapprochés. Il nous faut travailler lentement par le monde et les sens pour atteindre Dieu.

## *Définition de la Bhakti*

Le Bhakti-Yoga est une véritable et sincère recherche du Seigneur, une recherche qui commence, se continue et s'achève dans l'Amour. Un seul moment de folie d'amour extrême pour Dieu nous apporte la liberté éternelle. Dans son explication des aphorismes sur la bhakti, Nârada nous dit : « Bhakti est un amour intense pour Dieu. » « Lorsqu'un homme y atteint, il aime tous les êtres et n'en hait aucun ; ses besoins sont satisfaits à jamais. » — « Cet amour ne peut être ramené à aucun intérêt en ce monde » (1), car aussi longtemps que les désirs du monde subsistent, cette qualité d'amour ne peut pas naître en nous.

La meilleure définition donnée du Bhakti-Yoga est peut-être celle contenue dans cette strophe : « Puisse l'amour impérissable qu'éprouve l'homme sans discrimination pour les objets fugitifs des sens, ne jamais abandonner mon cœur, ce cœur qui Te cherche » (2) ! Nous voyons quel amour puissant les hommes qui ne connaissent rien de mieux éprouvent pour les objets des sens, pour l'argent, leurs vêtements, leurs femmes, enfants, amis, leurs possessions. Quel immense attachement ils ont pour toutes ces choses ! Aussi le sage dit-il dans la prière que je vous ai citée : « Je veux n'avoir cette soif, cet attachement intense que pour Toi ! » Cet amour,

(1) *Nârada Bhakti Sûtras.*
(2) *Vishnu Purâna*, I, XX, 19 (paroles de Prahlâda).

quand il est offert à Dieu, est appelé bhakti. La bhakti n'est pas destructrice, elle nous enseigne qu'aucune des facultés que nous avons ne nous a été donnée en vain et que par elles passe le chemin naturel qui mène à la libération. La bhakti ne tue pas nos tendances, elle ne va pas contre notre nature, mais lui donne au contraire une direction plus haute et plus puissante. Tout naturellement nous aimons les objets de nos sens ; nous ne pouvons pas faire autrement, tellement ils sont vrais pour nous! Généralement nous ne voyons rien de réel dans les choses supérieures, mais quand un homme a vu quelque chose de réel au-delà des sens, au-delà de l'univers des sens, on nous dit qu'il peut continuer d'avoir un fort attachement, mais que celui-ci doit être transféré à un objet au-delà des sens, c'est-à-dire à Dieu. Quand le même amour qui était auparavant donné aux objets des sens est donné à Dieu, il est appelé bhakti. « Le Bhakti-Yoga est plus grand que le Karma-Yoga, plus grand que le Râja-Yoga, car ceux-ci ont pour raison d'être la recherche d'un but, tandis que le Bhakti-Yoga est lui-même son propre fruit, son propre moyen, son propre but. »

Tel est le thème que nos sages ont toujours traité. En dehors de nos écrivains spécialisés sur la bhakti (tels que Shândilya ou Nârada), les grands commentateurs des *Vyâsa Sûtras*, évidemment partisans de la voie de la connaissance (*jnâna*), ont aussi quelque chose de très éloquent à dire sur l'Amour. Même lorsque le commentateur désire interpréter plusieurs des textes, sinon tous, de manière à n'y plus trouver qu'une sorte de connaissance aride, les *sûtras*, spécialement dans le chapitre sur l'adoration, ne se plient pas facilement à être ainsi traités.

Entre la Connaissance (jnâna) et l'Amour (bhakti), il n'y a réellement pas tant de différence qu'on se l'imagine parfois. Nous verrons plus tard qu'ils finissent pas converger et se rencontrer au même point [1]. Il en est de même du Râja-Yoga, qui, lorsqu'on en fait un moyen pour atteindre la libération, et non pas un instrument pour mystifier les gens trop confiants (ainsi que cela arrive

[1] Voir p. 255 sqq. ci-dessous.

trop souvent chez les charlatans et les faiseurs de miracles), nous conduit aussi vers le même but.

Le plus grand avantage de la bhakti est qu'elle est le chemin le plus facile et le plus naturel pour atteindre le grand but divin qu'on se propose. Son grand désavantage est que, dans ses formes les moins évoluées, elle dégénère souvent en un hideux fanatisme (1). Les bandes de fanatiques dans l'hindouisme, l'islamisme, la chrétienté, ont toujours été recrutées presque exclusivement parmi les adorateurs qui sont encore sur les plans inférieurs de la bhakti. Cette exclusivité d'attachement (*nishthâ*) (2) à un seul objet aimé, et sans lequel aucun véritable amour ne peut se développer, conduit aussi très souvent à condamner tout ce qui n'est pas cet objet. Tous les esprits faibles et peu développés, dans toutes les religions et dans tous les pays, n'ont qu'une façon d'aimer leur propre idéal, c'est de haïr tous les autres. Cela nous explique pourquoi le même homme qui est si dévotement attaché à son propre idéal de Dieu, si dévoué à son propre idéal religieux, devient un fanatique déchaîné dès qu'il voit ou entend quoi que ce soit qui se rattache à un autre idéal. Cette qualité d'amour est un peu semblable à l'instinct du chien qui protège la propriété de son maître contre les intrus ; seulement l'instinct du chien est meilleur que la raison de l'homme, car jamais le chien ne prend son maître pour un ennemi, sous quelque costume que le maître se présente devant lui. De plus, le fanatique perd toute faculté de jugement (3). Les consi-

(1) Voir aussi *Râja-Yoga*, p. 417 sq. et *Karma-Yoga*, 72 sqq. ci-dessus.

(2) Voir aussi *Entretiens et causeries*, p. 19 et 131.

(3) Dans des notes prises dans l'Inde pendant une causerie de Vivekânanda, nous trouvons le passage suivant :

« Toutes les différences mesquines entre une religion et une autre ne sont que des luttes de mots, des absurdités. Chacun pense « c'est moi qui ai eu cette idée », et veut que les choses se passent à sa tête. C'est ainsi que naît la lutte.

Lorsque nous critiquons autrui, nous choisissons toujours sottement un point particulièrement brillant que nous considérons comme toute notre vie, et nous le comparons aux taches sombres dans la vie de notre prochain. C'est ainsi que nous nous trompons dans nos jugements sur autrui.

Le fanatisme et la bigoterie peuvent sans aucun doute répandre une religion très rapidement, mais l'enseignement de la religion

dérations personnelles sont, dans son cas, d'un intérêt tellement absorbant qu'il n'est plus question pour lui de ce qu'on dit, que ce soit juste ou faux ; la seule chose qu'il tienne particulièrement à savoir, c'est *qui* a parlé. Le même homme qui est doux, bon, honnête et affectueux pour ceux qui partagent son opinion, n'hésitera pas à commettre les plus vils méfaits contre des personnes étrangères au groupe religieux auquel il appartient.

Mais ce danger n'existe qu'à l'étape de bhakti appelée *préparatoire* (*gaunî*). Lorsque la bhakti a mûri, lorsqu'elle est passée à ce degré qu'on appelle *suprême* (*parâ*), il n'y a plus à craindre aucune de ces hideuses manifestations de fanatisme ; l'âme qui est envahie par cette forme supérieure de bhakti est trop près du Dieu d'Amour pour contribuer à répandre la haine (1).

Il n'est pas donné à chacun de nous, dans cette vie, de construire harmonieusement notre caractère, et pourtant nous savons que le type le plus noble est celui dans lequel ces trois éléments : Connaissance — Amour — Yoga (maîtrise de la nature intérieure) sont harmonieusement fondus. Pour voler, un oiseau a besoin de trois choses — les deux ailes, et la queue comme gouvernail de direction. Le jnâna (connaissance) est une des ailes, la bhakti (amour) est la seconde, et le yoga (2) est la queue qui maintient l'équilibre. Pour ceux qui ne peuvent se livrer harmonieusement et simultanément à ces trois formes d'adoration, et qui, pour cette raison, prennent la bhakti comme seul sentier, il faut toujours se souvenir que les formes et les cérémonies — bien qu'absolument nécessaires pour l'âme qui veut avancer — n'ont pas d'autre valeur que de nous conduire à cet état dans lequel nous éprouvons le plus intense amour pour Dieu (3).

Il existe une légère divergence d'opinion entre les Maîtres de la Connaissance et ceux de l'Amour, bien que les uns et les autres reconnaissent le pouvoir de la bhakti.

doit être solidement étayé, sur la terre ferme, ce qui donne à chacun sa liberté d'opinions, et l'élève ainsi jusqu'à un sentier plus élevé, bien que ce procédé soit plus lent. »

(1) Voir *Râja-Yoga*, p. 407 sq.

(2) Il est ici question de Râja-Yoga.

(3) Voir aussi p. 183 sq. ci-dessous.

Les *jnânins* considèrent la bhakti comme un instrument de libération, tandis que les *bhaktas* la considèrent comme étant à la fois l'instrument et le but à atteindre. A mon avis, cette distinction ne correspond pas à une grande différence. En fait, la bhakti, quand on l'emploie comme instrument, signifie réellement une forme inférieure d'adoration. Quant à la forme plus évoluée, elle devient plus tard inséparable de la forme inférieure de la réalisation. Chacun de nous paraît beaucoup insister sur sa méthode particulière d'adoration, et oublie qu'avec l'amour parfait, la véritable connaissance se présente forcément aussi sans qu'on la cherche, et que le véritable amour est inséparable de la connaissance parfaite.

En gardant ces notions présentes à l'esprit, essayons de comprendre ce que les grands commentateurs védântiques ont à dire sur ce sujet. En expliquant le sûtra *âvrittihasakradupadeshât* (1), Bhagavân Shankarâchârya écrit ceci : « On dit : « Il est dévoué au roi » — « Il est dévoué au *gourou* » ; cela se dit de celui qui suit son gourou et lui obéit, et qui se fixe cette obéissance comme seul but. On dit de même : « La femme aimante médite sur son époux aimant » ; ici également on parle d'un genre de souvenir ardent et continu. » D'après Shankarâchârya, c'est de la dévotion.

« La méditation aussi est un souvenir constant (de l'objet sur lequel porte la méditation) se déversant comme un filet ininterrompu d'huile qui coule d'un vase dans un autre. Lorsqu'on est parvenu à cette sorte de souvenir (de Dieu), toutes les chaînes se brisent. C'est ainsi qu'on en parle dans les Écritures lorsqu'on y envisage le souvenir constant comme un moyen de libération. Ce souvenir, d'ailleurs, a la même forme que la vision, car il a la même signification, comme dans le passage suivant : « Quand Celui qui est loin et près a été vu, les chaînes du cœur se brisent, tout doute s'évanouit et tout effet des œuvres disparaît. » Celui qui est près peut être vu, mais de Celui qui est loin on ne peut avoir qu'un souvenir.

(1) *Védânta Sûtras*, IV, 1, 1. La répétition (de l'audition, de la réflexion et de la méditation sur l'enseignement du Moi est nécessaire) en raison de l'instruction répétée par les Écritures.

Pourtant l'Écriture nous dit que nous devons *voir* Celui qui est près, tout comme Celui qui est loin, nous enseignant par là que ce genre de *souvenir* a autant de valeur que la vue. Ce souvenir, une fois exalté, prend la même valeur que la vision... L'adoration est un souvenir constant, comme on peut le voir d'après les textes essentiels des Écritures. Le fait de connaître, qui est la même chose qu'une adoration toujours répétée, a été décrit comme un souvenir continu... Ainsi la mémoire qui s'est élevée jusqu'à la hauteur de ce qui équivaut à une perception directe, est indiquée dans la *shruti* comme un moyen de libération. « Cet Atman (1) ne peut être atteint par les diverses sciences, ni par l'intellect, ni par toute l'étude des Védas. Quiconque est désiré par cet Atman, par lui cet Atman est atteint, à lui cet Atman Se révèle ». Ici, après avoir dit que le fait de seulement entendre, penser et méditer n'est pas le moyen d'atteindre cet Atman, le texte ajoute : « Celui que désire cet Atman, c'est par lui que cet Atman est atteint ». Ce qui est intensément aimé est recherché — quiconque par cet Atman est intensément aimé deviendra le favori de l'Atman. Ainsi, pour que l'aimé puisse atteindre l'Atman, le Seigneur Lui-même lui vient en aide. Car le Seigneur a dit : « Quant à ceux qui Me sont constamment attachés et qui M'adorent avec amour — Je donne à leur volonté la direction par laquelle ils viennent à Moi. » Aussi est-il dit que celui pour qui ce souvenir — qui a la même forme que la perception directe — est très cher (parce qu'il est cher à l'Objet d'une telle perception-souvenir) celui-là est désiré par l'Atman Suprême ; par lui l'Atman Suprême est atteint. Ce souvenir continu est exprimé par le mot bhakti. » C'est ce que dit Bhagavân Râmânuja dans son commentaire sur le sûtra *athâto brahmajijnâsâ* (2).

(1) Voir aussi *Jnâna-Yoga*, p. 256 sqq.

(2) *Védânta Sûtras*, I, 1, 1. — Voici la traduction (commentée) qu'en donne Swâmi Vireswarânanda dans *Brahma-Sûtras* (Advaïta Ashrama, Mayavati, Almora, 1936) : « Maintenant (après obtention des qualités spirituelles nécessaires) par conséquent (puisque les résultats des sacrifices, etc., sont éphémères, tandis que l'effet de la connaissance de Brahman est éternel), l'étude (de la nature réelle) de Brahman (qui est obscurcie par des doutes par suite des

Dans son commentaire du sûtra de Patanjali (1) « Ou par l'adoration du Seigneur Suprême », Bhoja dit : « *Pranidhâna* est cette sorte de bhakti dans laquelle, sans chercher de résultats tels que jouissances des sens, etc., toutes les œuvres sont dédiées à ce Maître des maîtres. » Bhagavân Vyâsa, en commentant le même sûtra, définit aussi pranidhâna comme « la forme de bhakti par laquelle la grâce du Seigneur Suprême touche le yogin et le bénit en exauçant ses désirs. » D'après Shândilya, « bhakti est un intense amour pour Dieu » (2). La meilleure définition toutefois est celle donnée par le roi des bhaktas, Prahlâda: « Cet amour sans fin que l'ignorant a pour les objets fugitifs des sens, fasse que, par ma méditation sur Toi (cette qualité intense d') amour que j'ai (pour Toi) ne disparaisse pas de mon cœur » (3)! *Amour*! Pour qui? Pour le Seigneur Suprême, Ishvara. L'amour pour tout autre créature, si grande soit-elle, ne peut pas être bhakti. Comme Râmânuja le dit dans son Shrî Bhâshya, en citant un ancien *âchârya*, c'est-à-dire un grand instructeur : « Depuis Brahmâ jusqu'à une touffe d'herbe, toutes les choses qui vivent dans le monde sont les esclaves de la naissance et de la mort causées par *karma* ; elles ne peuvent donc pas vous être utiles comme objet de méditation, car elles sont toutes dans l'ignorance et sujettes aux changements. » En commentant le mot *anurakti* employé par Shândilya, le commentateur Svapneshvara dit qu'il signifie « après (*anu*) attachement (*rakti*) ». C'est l'attachement qui vient après la connaissance de la nature et de la gloire de Dieu, sinon tout attachement aveugle pour quiconque, par exemple celui qu'on a pour son épouse ou ses enfants, serait de la bhakti. Nous voyons donc clairement que la bhakti est une succession d'efforts mentaux pour atteindre la réalisation religieuse, qu'elle commence par une adoration ordinaire et se termine dans la suprême intensité d'amour pour Ishvara.

opinions contradictoires de différentes écoles philosophiques — devrait être entreprise). »

(1) *Ishvara pranidhânâdvâ* (I, 23). Voir *Râja-Yoga*, p. 456.
(2) *Shândilya Sûtras*, I, 2.
(3) *Vishnu Purâna*, I, 20, 19.

## *La philosophie d'Ishvara*

Qui est Ishvara ? « De Qui proviennent la naissance, la continuité et la dissolution de l'Univers » [1] ? Il est Ishvara, « l'Éternel, le Pur, le Toujours-Libre, le Tout-Puissant, l'Omniscient, Toute-Miséricorde, le Maître des maîtres » [2] ; et par-dessus tout : « Lui, le Seigneur, par Sa propre nature, est Amour ineffable » [3].

Ce sont certainement là des définitions d'un Dieu Personnel. Existe-t-il donc deux Dieux ? Le « pas ceci, pas ceci », *Sat-Chit-Ananda*, Existence-Connaissance-Béatitude du philosophe, et ce Dieu d'Amour du *bhakta* ? Non, c'est le même Sat-Chit-Ananda qui est le Dieu d'Amour, l'impersonnel et le personnel en un. Il faut toujours comprendre que le Dieu Personnel adoré par le bhakta n'est ni séparé ni différent de Brahman. Tout est Brahman, l'Un qui n'a pas de second ; mais Brahman, en tant qu'unité ou absolu, est trop abstrait pour être aimé et adoré ; aussi le bhakta choisit-il l'aspect relatif de Brahman, qui est Ishvara, le Maître Suprême. Pour employer une comparaison : Brahman est comme l'argile ou la substance dont sont faits une variété infinie d'objets. En tant qu'argile, ils sont tous un, mais la forme ou la manifestation les différencie l'un de l'autre. Avant que chacun d'eux fût façonné, ils existaient tous en puis-

(1) *Védântas Sûtras*, I, 1, 2.
(2) *Yoga Sûtras* de Patanjali, I, 25-26.
(3) *Shândilya Sûtras*.

sance dans l'argile et, naturellement, ils sont identiques en substance. Mais une fois formés et aussi longtemps que leur forme subsiste, ils sont séparés et différents. La souris-argile ne peut jamais devenir l'éléphant-argile parce que, en tant que manifestation, la forme seule fait d'eux ce qu'ils sont ; néanmoins, en tant qu'argile non modelée, ils sont une seule et même chose. Ishvara est la plus haute manifestation de la Réalité Absolue, ou, en d'autres termes, la plus haute interprétation que l'esprit humain puisse donner de l'Absolu. La création est éternelle, et de même Ishvara.

Après avoir dépeint le pouvoir et la connaissance presque infinis qui viendront à l'âme libérée lorsqu'elle aura atteint *moksha*, Vyâsa fait la remarque suivante, dans un aphorisme, au quatrième *pâda* du chapitre IV de ses *Sûtras* : « Aucun être pourtant n'acquerra le pouvoir de créer, de gouverner et de dissoudre l'univers, car cela appartient à Dieu seul. » Il est facile aux commentateurs dualistes de montrer, dans leurs explications de ce sûtra, comment il sera toujours impossible à une âme subordonnée, *jîva*, d'atteindre au pouvoir infini et à la totale indépendance de Dieu. Le commentateur rigoureusement dualiste qu'est Madhvâchârya traite ce passage avec sa méthode laconique habituelle [1], en citant un verset du *Vârâha-Purâna*.

Pour expliquer cet aphorisme, le commentateur Râmânuja écrit : « La question a été posée de savoir si, parmi les pouvoirs des âmes libérées, est inclus le pouvoir de l'Être Suprême de créer, etc., et même la maîtrise de tout, ou si la gloire des libérés ne comprend pas ces pouvoirs et consiste seulement en une perception directe de l'Être Suprême. On a présenté l'argument suivant : Il est raisonnable de penser que le libéré obtient la maîtrise de l'univers, car les Écritures disent : « Il atteint à l'identification absolue avec l'Être Suprême et tous ses vœux sont exaucés. » Or l'identification absolue et la réalisation de tous les désirs ne peuvent être atteints sans le pouvoir infini du Seigneur Suprême, c'est-à-dire le pou-

[1] Dans son commentaire sur Védânta Sûtra, IV, IV, 7.

voir de gouverner l'univers. En conséquence, pour atteindre la réalisation de tout désir et l'identification absolue avec le Suprême, nous devons tous admettre que les libérés obtiennent le pouvoir de gouverner l'univers.

« A cela nous répondrons que les libérés obtiennent tous les pouvoirs, hormis celui de régner sur l'univers. Gouverner l'univers, c'est orienter la forme et la vie et les désirs de tous les êtres sensibles ou insensibles. Les libérés, pour qui tous les voiles dissimulant Sa vraie nature ont été rejetés, jouissent de la perception de Brahman, dégagée de tout obstacle, mais ils ne possèdent pas le pouvoir de régner sur l'univers. C'est ce que prouve le texte suivant des Écritures : « Celui de Qui toutes ces choses naissent, par Qui tout ce qui est né vit, et en Qui tous retournent quand ils meurent — enquérez-vous de Lui. C'est Brahman ». Si cet attribut de gouverner l'univers appartenait aussi à tous les libérés, ce texte ne conviendrait plus comme définition de Brahman, puisqu'il Le définit par le fait qu'Il gouverne l'univers. Seuls les attributs particuliers peuvent définir une chose. Dans des textes comme les suivants, les *shrutis* parlent de l'Être Suprême, Unique, comme étant le sujet du travail qui consiste à gouverner l'univers : « Mon fils bien-aimé, au commencement existait l'Un qui n'a pas de second. Cela perçut et sentit : je donnerai naissance à la multiplicité. Cela projeta la chaleur. » — « Brahman, en vérité, existait seul au commencement. Cet Un a évolué. Cela a projeté une forme bénie, *kshâtra*. Tous les dieux que voici sont kshâtra : Varuna, Soma, Rudra, Parjanya, Yama, Mrityu, Ishâna. » — « L'Atman, en vérité, existait seul au commencement, rien d'autre ne vibrait ; Il eut la pensée de projeter le monde, Il projeta le monde ensuite.» — « Nârâyana seul existait, ni Brahmâ, ni Ishâna, ni le Dyâvâ-prithivî, ni les étoiles, ni l'eau, ni le feu, ni Soma, ni le Soleil. Il n'avait pas plaisir à être seul ; après Sa méditation, Il eut une fille, les dix organes, etc... » Et encore dans des textes comme celui-ci : « Celui qui, vivant dans la terre, est séparé de la terre, qui, vivant dans l'Atman, etc. » Et dans ces descriptions du gouver-

nement de l'univers, il n'y a pas, pour l'âme libérée, de situation dans laquelle cette âme puisse se voir attribuer le gouvernement de l'univers » (1).

En expliquant le sûtra suivant, Râmânuja écrit : « Si vous dites que cela n'est pas, parce qu'il existe des textes tirés directement des Védas et qui prouvent le contraire, ces textes se réfèrent à la gloire des libérés dans les sphères des divinités inférieures » (2). C'est là aussi une solution facile de la difficulté. Quoique le système de Râmânuja admette l'unité du tout, à l'intérieur de cette totalité de l'existence, il y a, d'après lui, des différences éternelles. Ainsi dans la pratique, ce système étant également dualiste, il a été facile à Râmânuja de maintenir très clairement la distinction entre l'âme personnelle et le Dieu Personnel.

Nous allons maintenant chercher à comprendre ce que le grand représentant de l'école advaïtiste pense à ce sujet. Nous verrons comme le système de l'*advaïta* conserve intactes toutes les espérances et toutes les aspirations des dualistes et, en même temps, propose sa propre solution du problème, solution conforme aux grandes destinées de l'humanité divine. Ceux qui aspirent à conserver leur esprit individuel, même après la libération, et à rester distincts, auront toute possibilité de réaliser leurs aspirations et de jouir de la bénédiction du Brahman avec attributs. Ce sont ceux desquels il est dit dans le *Bhâgavata Purâna* (3) : « O roi ! telles sont les glorieuses qualités du Seigneur que les sages dont le seul plaisir est dans le Moi, dont toutes les chaînes sont tombées, ceux-là mêmes adorent l'Omniprésent avec l'amour qui est à lui-même son propre but. » Ce sont ceux dont les sâmkhyens disent que dans ce cycle ils se fondent dans la nature de telle façon qu'après avoir atteint la perfection, ils parviendront dans le cycle suivant à l'état de Seigneurs de différents univers. Mais aucun de ceux-ci ne deviendra jamais l'égal de Dieu (Ishvara).

Ceux qui atteignent cet état dans lequel il n'est plus

(1) Commentaire sur Védânta Sûtra, IV, IV, 17.
(2) Commentaire sur Védânta Sûtra, IV, IV, 18.
(3) I, VII, 10.

de création, de créé, ni de créateur, où il n'est plus de connaisseur, de connaissable, ni de connaissance, où il n'est plus ni « *je* », ni « *tu* », ni « *il* », où il n'est plus ni de sujet, ni d'objet, ni de relation, « là qui est vu par qui ? », ceux-là sont allés au-delà de toute chose, là « où ni les mots ni l'intelligence ne peuvent parvenir » ; ils ont atteint ce que les shrutis dépeignent comme « pas ceci, pas ceci ».

Mais pour ceux qui ne peuvent pas ou qui ne veulent pas atteindre cet état, il subsistera inévitablement la triple vision du Brahman non différencié : la nature, l'âme, et ce qui soutient et imprègne les deux — Ishvara. Ainsi, lorsque Prahlâda s'oublia soi-même, il ne trouva ni l'univers, ni sa cause ; tout était pour lui l'Infini, sans différenciation de nom ni de forme ; mais dès qu'il se souvint qu'il était Prahlâda, l'univers fut devant lui et aussi le Seigneur de l'univers, « réceptacle d'un nombre infini de qualités bénies » (1). C'est ainsi qu'il en advint pour les *gopîs* sacrées (2). Tant qu'elles avaient perdu le sens de leur propre identité et de leur individualité personnelle, elles étaient toutes Krishna, mais lorsqu'elles pensèrent à Lui comme étant l'Unique qui doit être adoré, elles se retrouvèrent gopîs et, immédiatement, « Krishna leur apparut, un sourire sur sa face de lotus, drapé de jaune, couronné de guirlandes, incarnation du vainqueur (en beauté) du dieu de l'amour » (3).

Retournons maintenant à notre Achârya Shankara. « Ceux qui — en adorant le Brahman avec attributs, nous dit-il, atteignent à la fusion avec le Maître Suprême, tout en gardant leur propre esprit — leur gloire est-elle limitée ou illimitée ? Un doute se présente et l'on nous donne cet argument : — Leur gloire doit être sans limite car les textes de l'Écriture disent : « Ils atteignent leur propre royaume. » — « Tous les dieux viennent pour l'adorer. » — « Leurs désirs sont exaucés dans tous les mondes. » En réponse à cela, Vyâsa écrit : « Sans le pouvoir de gouverner l'univers. » Si nous laissons de côté le

(1) *Bhâgavata Purâna*, VII.
(2) Voir p. 312 sqq. ci-dessous.
(3) *Bhâgavata Purâna*, X, XXXII, 2.

pouvoir de créer l'univers, les autres pouvoirs tels qu'*animâ*, etc., sont tous atteints par les libérés. Quant à la maîtrise de l'univers, elle appartient à l'éternellement parfait Ishvara. Pourquoi? Parce qu'Il est le sujet de tous les textes des Écritures qui traitent de la création, tandis que les âmes libérées n'y sont mentionnées en aucune occasion. Le Seigneur Suprême, en vérité, est seul occupé à régner sur l'univers. Les textes qui parlent de la création, etc., Le désignent tous. On Lui donne d'ailleurs le qualificatif de « Toujours Parfait ». Les Écritures disent aussi que les pouvoirs animâ, etc., des âmes libérées résultent d'une longue recherche de Dieu et de l'adoration de Dieu. Ces âmes n'ont ainsi aucun rôle dans le gouvernement de l'univers. De plus, du fait qu'elles possèdent leur esprit individuel, il est possible que leurs volontés soient différentes, et que l'une veuille la création tandis qu'une autre voudrait la destruction. Le seul moyen d'éviter ce conflit est de subordonner toutes les volontés à une volonté unique. La conclusion est donc que toutes les volontés des libérés sont dépendantes de la volonté du Maître Suprême » (1).

La bhakti ne peut donc être dirigée vers Brahman que dans Son aspect personnel. « Le chemin est plus ardu pour ceux dont l'esprit est fixé sur l'Absolu » (2)! La bhakti doit se laisser porter paisiblement sur le courant de notre nature. Il est exact que nous ne pouvons pas nous faire une image de Brahman qui ne soit pas anthropomorphe, mais cela n'est-il pas également vrai de tout ce que nous connaissons? Le plus grand psychologue que le monde ait jamais connu, Bhagavân Kapila (3), a démontré, il y a des siècles, que la conscience humaine est un des éléments de la formation de tous les objets, intérieurs ou extérieurs, que nous pouvons percevoir ou concevoir. Commençant par notre propre corps et nous acheminant vers Ishvara, nous remarquerons que chaque objet de notre perception est cette conscience plus quelque chose, quoi que puisse être ce quelque chose. Cette mixture

(1) *Commentaire sur Védânta Sûtra*, IV, IV, 17.
(2) *Bhagavad-Gîtâ*, XII, 5.
(3) Voir *Jnâna-Yoga* p. 200, et *Râja-Yoga*, p. 527.

inévitable est ce que nous prenons généralement pour la réalité. En vérité, c'est et ce sera toujours tout ce que l'esprit humain pourra jamais connaître de la réalité. Par conséquent, déclarer qu'Ishvara est irréel parce qu'Il est anthropomorphe est pure sottise. Cela ressemble fort à la querelle occidentale sur l'idéalisme et le réalisme, querelle effrayante en apparence, qui repose uniquement sur des discussions de mots autour du mot « *réel* ». L'idée d'Ishvara couvre tout ce qu'a jamais désigné directement ou indirectement le mot *réel* — et Ishvara est aussi réel que n'importe quoi dans l'univers ; après tout, le mot *réel* ne signifie rien de plus que ce qui vient d'être indiqué. Telle est notre conception philosophique d'Ishvara.

## *Le but du Bhakti-Yoga : la réalisation spirituelle*

Pour le *bhakta*, ces détails arides ne sont nécessaires que pour rendre sa volonté plus forte ; à part cela, ils n'ont pour lui aucune utilité. Il est engagé en effet sur un sentier susceptible de le conduire très vite au-delà des régions brumeuses ou tumultueuses de la raison, au royaume de la réalisation. Par la grâce du Seigneur, il atteint bientôt un plan où la raison, pédante et impuissante, est dépassée de loin ; le tâtonnement intellectuel dans les ténèbres y fait place au grand jour de la perception directe. Il ne raisonne plus ni ne croit ; c'est presque de la perception. Il ne discute plus, il sent [1]. Cette vision de Dieu, ce contact avec Dieu, cette jouissance de Dieu, ne sont-ils pas plus grands que tout ? En fait, il ne manque pas de bhaktas qui ont soutenu que cela était supérieur même à *moksha* — la libération. Et cela n'est-il pas aussi de la plus grande utilité ? Il existe des gens dans le monde — et il y en a même beaucoup — qui sont convaincus que seul est utile et avantageux ce qui apporte du confort à la créature humaine. Religion, Dieu, éternité, âme, rien de tout cela ne leur est utile, car ils n'en peuvent tirer ni argent, ni confort physique. Pour eux, tout ce qui ne flatte pas les sens et n'assouvit pas les appétits n'est d'aucune utilité. Dans chaque esprit pourtant, la conception de l'utilité varie avec les désirs de l'individu. Par

[1] Voir *Entretiens et causeries*, p. 125 à 127.

conséquent, pour les hommes qui ne s'élèvent jamais au-dessus du manger, du boire, de la procréation et de la mort, le seul gain possible est dans la jouissance des sens. Ils devront attendre, et passer par beaucoup de naissances et de réincarnations avant d'apprendre à sentir fût-ce la plus faible aspiration vers quelque chose de plus élevé. Quant à ceux pour qui les intérêts éternels de l'âme ont une valeur beaucoup plus grande que les intérêts fugitifs de la vie mondaine, pour qui les plaisirs des sens ne sont que des jeux insouciants de petits enfants, pour ceux-là, Dieu et l'amour de Dieu sont la plus haute et la seule utilité de l'existence humaine. Rendons grâces à Dieu qu'il reste encore de tels hommes dans ce monde trop frivole!

Ainsi que nous l'avons vu, le Bhakti-Yoga se divise en *gaunî* ou forme préparatoire et *parâ* ou forme suprême. Nous verrons peu à peu comment, dans le stade préparatoire, nous avons véritablement besoin pour progresser de beaucoup d'aides concrètes. En vérité, la mythologie et la symbologie sont, dans toutes les religions, des développements naturels créant rapidement un milieu pour l'âme qui cherche, et l'aidant dans son ascension vers Dieu. Il est d'ailleurs significatif que les géants spirituels ont été produits uniquement par les systèmes de religion dans lesquels existent une mythologie et un ritualisme luxuriants. Les formes de religion, desséchées et fanatiques, qui tentent d'extirper toute poésie, tout ce qui est magnifique et sublime, tout ce qui peut fournir à l'esprit un point d'appui solide pour ses premiers pas hésitants et incertains sur la route qui mène à Dieu — les formes qui tentent de briser les poutres maîtresses de notre abri spirituel, et qui, dans leurs conceptions ignorantes et superstitieuses de la vérité, cherchent à rejeter tout ce qui est vivifiant, tout ce qui fournit des aliments nourrissants à la plante spirituelle qui croît dans l'âme humaine — toutes ces formes de religion découvrent très vite qu'il ne leur reste plus qu'une coquille abandonnée, un cadre de mots et de sophismes, vide de tout contenu, avec, peut-être, un léger relent d'un système social de vidange, ou d'un soi-disant esprit de réforme.

La grande masse de ceux qui se rattachent à des religions de cette sorte sont, consciemment ou non, des matérialistes, puisque l'objet et le but de leur vie, ici et dans l'au-delà, sont la jouissance, en vérité pour eux l'alpha et l'omega de la vie humaine. Les travaux de vidange et de balayage des rues (*ishtâpurta*) faits en vue du confort matériel de l'homme sont, d'après eux, toute la réalité et tout le but de l'existence humaine. Plus tôt les adeptes de ce curieux mélange d'ignorance et de fanatisme se montreront sous leur vrai jour et rejoindront, comme ils le méritent, les rangs des athées et des matérialistes, et mieux cela vaudra pour le monde. Une once de justice et de réalisation spirituelle de soi, vraiment mise en pratique, vaut plus que des tonnes de verbiages frivoles et de sentiments absurdes. Montrez-nous un géant de spiritualité, un seul, qui soit sorti de toute cette poussière desséchée faite d'ignorance et de fanatisme! Si vous ne le pouvez pas, taisez-vous, ouvrez les fenêtres de votre cœur à la lumière éclatante de la vérité et asseyez-vous, comme des enfants, aux pieds de ceux qui savent ce dont ils parlent — les sages de l'Inde. Écoutons donc attentivement ce qu'ils nous disent.

## *La nécessité d'un Gourou*

Toute âme est destinée à devenir parfaite, et tout être atteindra finalement l'état de perfection. Tout ce que nous sommes en ce moment est le résultat de nos actions et de nos pensées antérieures ; tout ce que nous serons dans l'avenir sera le résultat de ce que nous pensons et faisons maintenant, mais le fait que nous façonnons nous-même notre propre destinée ne nous empêche pas de recevoir de l'aide extérieure ; et même, dans la grande majorité des cas, une telle aide est absolument nécessaire. Quand elle vient, les possibilités et les pouvoirs les plus hauts de l'âme sont stimulés, la vie spirituelle est éveillée, la croissance est activée, et l'homme finit par devenir saint et parfait.

Cette impulsion stimulante ne peut pas être puisée dans des livres. L'âme ne peut recevoir d'impulsion que d'une autre âme et de rien d'autre. Nous pouvons étudier des livres toute notre vie, nous pouvons devenir très intellectuels, mais à la fin nous constaterons que nous ne nous sommes pas du tout développés spirituellement. Il n'est pas exact que le développement intellectuel d'un ordre supérieur marche toujours de pair avec un développement correspondant de la vie spirituelle de l'homme. Quand nous étudions des livres, nous sommes parfois

tenté de croire que cette étude même nous procure une aide spirituelle; mais si nous en analysons le résultat sur nous-même, nous verrons que c'est tout au plus notre intellect qui a tiré quelque profit de telles études et nullement notre esprit intérieur. Cette incapacité des livres à stimuler la croissance spirituelle est la raison pour laquelle nous nous trouvons tellement désarmés quand il s'agit d'agir et de vivre une vraie vie spirituelle — quoique presque chacun de nous puisse parler merveilleusement des choses spirituelles. Pour pouvoir stimuler l'esprit, il *faut* que l'impulsion vienne d'une autre âme.

Celui de qui l'âme donne cette impulsion est appelé *gourou* — instructeur (1) ; celui de qui l'âme reçoit cette impulsion est appelé *shishya* — élève. Pour qu'une telle impulsion puisse parvenir à une âme, il faut en premier lieu que l'âme dont elle procède ait le pouvoir de la transmettre à autrui. En second lieu, l'âme à laquelle elle est transmise doit être prête à la recevoir. La graine doit être une graine vivante et le champ doit déjà avoir été labouré. Lorsque ces deux conditions sont remplies, il se produit une merveilleuse floraison de religion véritable. « Le véritable instructeur religieux doit être merveilleusement doué, et celui qui l'écoute doit être très capable » (2). Quand tous les deux sont véritablement merveilleux et extraordinaires, il en résulte un splendide éveil spirituel — mais pas autrement. De tels hommes sont seuls de vrais maîtres, et de tels hommes aussi sont seuls de vrais disciples, sont seuls véritablement désireux d'arriver. Les autres ne font que jouer avec la spiritualité. C'est tout juste un peu de curiosité qui est éveillée en eux, un peu d'inspiration intellectuelle qui est suscitée, mais ils ne font que se tenir à l'extrême limite du domaine de la religion. Cela même a sans doute quelque valeur, car peut-être, dans le cours des temps, en résultera-t-il l'éveil d'une réelle soif de religion. Or, c'est une mystérieuse loi de la nature qu'aussitôt que le champ est prêt,

(1) Voir p. 291 sq. ci-dessous.
(2) *Katha Upanishad*, II, 7.

la graine *doit* venir et vient. Dès qu'une âme a un ardent désir de religion, celui qui transmet la force religieuse *doit apparaître* et apparaît en fait pour aider cette âme. Quand le pouvoir qui attire la lumière de la religion est abondant et fort dans l'âme qui cherche à recevoir, — le pouvoir qui répond à cette attraction et qui répand de la lumière arrive tout normalement.

Il y a pourtant sur la voie quelques grands dangers. C'est par exemple que l'âme réceptrice prenne des émotions passagères pour de vraies aspirations religieuses. Nous pouvons étudier cela en nous-même. Maintes fois, pendant notre vie, meurt quelqu'un que nous aimons ; nous en recevons un choc ; nous sentons que la vie glisse entre nos doigts, que nous voulons quelque chose de plus sûr et de plus élevé, et que nous devons nous tourner vers la religion. Quelques jours plus tard, cette vague de sentiments s'est effacée, et nous nous retrouvons au point où nous étions auparavant. Nous commettons tous cette erreur de prendre ces impulsions pour une vraie soif de religion. Mais aussi longtemps que nous nous méprendrons ainsi sur ces émotions momentanées, le désir ardent, continuel et sincère de l'âme pour la religion ne viendra pas. Nous ne trouverons pas celui qui doit vraiment verser la spiritualité dans notre nature. Aussi, quand nous sommes tenté de nous plaindre que notre recherche de la vérité — si désirée — reste infructueuse, au lieu de gémir ainsi, nous avons pour premier devoir de chercher dans notre âme et de voir si cet ardent désir existe réellement dans notre cœur. Dans la grande majorité des cas, nous verrons alors que nous n'étions pas prêts pour recevoir la vérité, qu'il n'existait pas en nous de vraie soif de spiritualité.

Il y a des dangers plus grands encore quant au gourou, celui qui transmet. Beaucoup de gens, plongés dans l'ignorance et dans l'orgueil de leur cœur, s'imaginent pourtant tout savoir. Ils ne s'arrêtent pas là, mais offrent d'en prendre d'autres sur leurs épaules. Et ainsi, l'aveugle conduisant l'aveugle, tous deux tombent dans le fossé. « Fous qui demeurent dans les ténèbres, sages dans leur propre vanité, gonflés de leur vaine connaissance, ils

tournent en rond, en trébuchant, de-ci de-là, tels des aveugles conduits par des aveugles » [1]. Le monde en est plein. Chacun veut être un maître, chaque mendiant veut faire cadeau d'un million ! Autant ces mendiants sont ridicules, autant le sont ces maîtres-là !

[1] *Mundaka Upanishad*, 1, 2, 8.

## *Les qualités nécessaires au Disciple et au Maître*

Comment donc reconnaîtrons-nous un maître? Le soleil n'a pas besoin de flambeau pour le rendre visible, il ne nous faut pas de lanterne pour le voir! Quand le soleil se lève, nous en avons instinctivement conscience, et quand un instructeur d'hommes viendra nous aider, l'âme reconnaîtra instinctivement que la vérité a déjà commencé de briller pour elle. La vérité est à elle-même sa propre preuve, elle n'a besoin d'aucun autre témoignage pour prouver sa véracité ; elle rayonne d'elle-même. Elle pénètre dans les recoins les plus intimes de notre nature et, en sa présence, tout l'univers se lève et dit : « Voici la Vérité. » Les instructeurs dont la sagesse et la vérité resplendissent comme la lumière du soleil sont les plus grands que le monde ait connus, et ils sont adorés comme Dieu par la majorité de l'humanité. Mais nous pouvons aussi être aidés par d'autres, relativement moins grands ; seulement nous ne possédons pas assez d'intuition pour bien reconnaître l'homme qui doit nous instruire et nous diriger. Il y a aussi certains critères, certaines conditions que l'instructeur devrait remplir, comme il y en a pour le disciple.

Les conditions nécessaires pour l'*élève* sont la pureté, une véritable soif de la connaissance et la persévérance. Aucune âme impure ne peut être réellement religieuse. La pureté de pensée, de parole et d'action est absolument nécessaire à chacun pour être religieux. Quant à la

soif de la connaissance, une vieille loi nous dit que tous nous recevrons ce que nous demanderons. Aucun de nous n'obtiendra autre chose que ce que son cœur a choisi. Être assoiffé de religion est en vérité chose difficile, ce n'est certes pas aussi facile que nous nous l'imaginons d'habitude. Écouter des sermons, lire des livres religieux, ne prouve pas vraiment que le cœur en ressente un véritable besoin ; il doit y avoir lutte continuelle, combat incessant, corps à corps sans répit avec notre nature inférieure, jusqu'à ce qu'on éprouve réellement le désir le plus haut et qu'on obtienne la victoire. Ce n'est pas qu'une question d'un ou deux jours, de quelques années, de quelques vies — la lutte peut devoir se poursuivre pendant des centaines de vies. Quelquefois le succès peut être atteint immédiatement, mais nous devons être prêts à attendre avec patience, même pendant un temps qui pourrait sembler infini. L'élève qui se met en route avec cet esprit de persévérance finira certainement par atteindrel e succès et la réalisation.

Quant au *maître*, nous devons nous assurer qu'il connaît l'esprit des Écritures (1). Le monde entier lit des Bibles, des Védas et des Corans, mais ce ne sont que des mots, de la syntaxe, de l'étymologie, de la philologie, les ossements desséchés de la religion. Le maître, qui s'occupe trop de mots et permet à l'esprit de se laisser emporter par la force des mots, perd l'esprit du texte. Seule, la connaissance de l'*esprit* des Écritures crée le véritable instructeur religieux. Le réseau des mots dans les Écritures est comme une immense forêt dans laquelle l'esprit humain s'égare souvent et dont il ne peut sortir. *Shabdajâlam mahâranyam chittabhramanakâranam.* « Le réseau des mots est une profonde forêt ; il est la cause de curieuses divagations de l'esprit (2). » Les différentes méthodes suivies pour assembler des mots, parler un langage raffiné, expliquer la prononciation des Écritures, n'existent que pour les joutes et les divertissements des

(1) Dans une conversation avec des moines, au monastère de l'Ordre de Râmakrishna, Vivekânanda disait : « Celui-là est votre gourou qui peut voir votre passé et votre avenir. »
(2) Shankarâchârya, *Vivekachudamani*, 60.

savants. Elles ne contribuent pas au développement de la perception spirituelle. *Vâgvaikharî shabdabhkarî shâstravyâkhyânakaushalam vaidushyam vidushâm tadvat bhuktaye na tu muktaye* (1). Ceux qui emploient de telles méthodes pour donner la religion à d'autres, sont uniquement désireux d'étaler leur savoir afin que le monde les honore comme de grands savants. On remarquera qu'aucun des grands instructeurs du monde ne s'est jamais occupé de toutes ces différentes explications de textes — ils ne cherchent pas à tourner les textes — ils ne s'adonnent pas à ces jeux interminables sur la signification des mots et de leurs racines. Pourtant ils ont donné un noble enseignement, tandis que d'autres qui n'ont rien à enseigner se sont parfois emparés d'un mot et ont écrit trois volumes sur son origine, sur l'homme qui a employé ce mot pour la première fois, sur la façon dont cet homme mangeait, dormait, etc...

Bhagavân Shrî Râmakrishna aimait à nous conter l'histoire de quelques hommes qui étaient entrés dans un verger planté de manguiers. Ils s'affairaient à compter les feuilles, les rameaux, les branches, à en examiner la couleur, à en comparer la grandeur, en notant chaque caractère avec le plus grand soin. Ils eurent ensuite une discussion savante sur chacun de ces sujets qui étaient évidemment très intéressants pour eux. Mais l'un d'entre eux, qui avait plus de bon sens que ses compagnons, ne s'intéressait pas à toutes ces choses et, au lieu de cela, se mit à manger des mangues (2). N'était-ce pas un sage? Laissez à d'autres le soin de compter les feuilles et les branches et de prendre toutes ces notes. Ce genre de travail a aussi sa place, mais pas dans le domaine spirituel. Vous ne découvrirez jamais un grand homme spirituel parmi ces « compteurs de feuilles ». La religion, le plus haut but, la plus grande gloire de l'homme, ne demande pas tant de labeur. Si vous désirez être un chrétien, il n'est pas nécessaire que vous sachiez si le Christ est né à Jérusalem ou à Bethléem, ni la date exacte du

(1) Shankarâchârya, *Vivekachudamani* 58. Cette dernière citation est paraphrasée dans les deux phrases qui la précèdent.
(2) Voir *L'Enseignement de Râmakrishna*, § 231.

Sermon sur la Montagne, vous avez uniquement besoin de *sentir* le Sermon sur la Montagne. Il n'est pas nécessaire de lire des centaines de pages afin de savoir quand il fut prononcé. Tout cela est pour le divertissement des lettrés ; laissons-les en profiter, dites-leur « amen », mais *mangeons* les mangues! Si vous désirez être un *bhakta*, vous n'avez nullement besoin de savoir si Krishna est né à Mathura ou à Vraja, ce qu'il a fait, ni la date exacte à laquelle il a donné les enseignements de la *Gîtâ*. Il vous suffit d'*éprouver* un désir insatiable des merveilleuses leçons de la Gîtâ sur le devoir et l'amour. Tous les autres détails sur le texte et sur son auteur ne servent qu'à distraire les savants. Qu'ils aient ce qu'ils désirent! Disons « *Shântih, shântih* » (1) à leurs savantes controverses et « mangeons les mangues ».

La deuxième condition nécessaire au maître est d'être sans péché. On demande souvent : « Pourquoi nous préoccuperions-nous du caractère et de la personnalité du maître? Nous devons seulement juger ce qu'il dit et nous en emparer. » C'est faux. Si un homme veut m'instruire en mécanique ou en chimie ou tout autre science physique, il pourra être ce qu'il veut, moralement parlant, car ce qu'exigent les sciences physiques, c'est avant tout des qualités intellectuelles. Mais, du commencement à la fin de la progression dans les sciences spirituelles, il est impossible qu'il y ait aucune lumière spirituelle dans l'âme qui est impure. Quelle religion un homme impur peut-il enseigner? La condition *sine qua non* lorsqu'on veut acquérir la vérité spirituelle pour soi-même ou pour la donner à d'autres est la pureté de cœur et d'âme. Une vision de Dieu ou un aperçu de l'au-delà ne s'obtient jamais avant que l'âme soit pure. La vérité spirituelle est pureté! « Heureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu » (2). Dans cette seule phrase est l'essentiel de toutes les religions. Si vous avez appris cela, vous connaissez tout ce qui a été dit dans le passé et tout ce qu'il est possible de dire dans l'avenir : vous

(1) Paix! paix!
(2) St Matthieu, V, 8.

n'avez pas besoin de chercher ailleurs, car vous avez tout ce qui est nécessaire dans cette seule phrase — elle pourrait sauver le monde, ce que n'ont pas fait toutes les Écritures réunies. Aussi, pour l'instructeur religieux, devons-nous voir d'abord ce qu'il *est* et ensuite ce qu'il dit. Il doit être parfaitement pur; c'est alors seulement qu'intervient la valeur de ses paroles, parce que c'est alors seulement qu'il est le vrai « transmetteur ». Que peut-il transmettre s'il n'a pas de pouvoir spirituel en soi-même? Pour qu'elle puisse se transmettre par sympathie à l'esprit du disciple, la vibration de spiritualité doit être dignement représentée dans l'esprit du maître [1]. Le rôle du maître est, en vérité, de transférer quelque chose et non pas seulement de stimuler les facultés intellectuelles ou autres chez l'élève. Quelque chose de réel et de pondérable comme influence passe du maître à l'élève. C'est pourquoi le maître doit être pur.

La troisième condition se rapporte aux mobiles qui font agir le maître. Celui-ci doit enseigner sans aucun motif égoïste, ni pour de l'argent, ni pour la gloire, ni pour la renommée ; son travail doit être fait simplement par amour, par pur amour pour l'humanité tout entière. Le seul véhicule par lequel la force spirituelle puisse être transmise est l'amour. Tout motif égoïste, tel que le désir de profits ou de renommée, détruira immédiatement ce véhicule. Dieu est amour ; seul celui qui connaît Dieu comme amour peut enseigner aux hommes la sainteté et Dieu.

Lorsque vous trouvez toutes ces conditions réunies chez votre maître, vous êtes en sécurité ; si elles ne le sont pas, il n'est pas prudent de vous abandonner à son enseignement, car s'il ne peut verser la sainteté dans votre cœur, vous courez un grand danger qu'il n'y verse la perversité. Il faut se protéger contre ce danger par tous les moyens. « Celui qui connaît les Écritures, qui

[1] Pour faire une comparaison : si un poêle est chaud, il peut transmettre des vibrations de chaleur, mais s'il est froid cela lui est impossible. Il en est de même pour le maître religieux et les vibrations mentales qu'il transmet à l'esprit de son disciple. (Vivekânanda.)

est sans péché, sans souillure de luxure, le plus grand connaisseur de Brahman » (1), est le vrai maître (2).

De tout ce qui précède, il résulte que nous ne pouvons pas apprendre de n'importe qui et n'importe où, à aimer, apprécier et assimiler la religion. Les « livres dans le cours des ruisseaux, les sermons dans les pierres, le bien omniprésent » (3) — tout cela n'a que la valeur d'une métaphore poétique ; mais rien ne peut donner une seule semence de vérité à un homme qui n'en a pas en soi les premiers germes. A qui les pierres et les ruisseaux prêchent-ils des sermons ? A l'âme humaine dont le sanctuaire intime et sacré contient un lotus déjà frémissant de vie. Et la clarté qui provoque cet admirable épanouissement du lotus provient toujours d'un maître sage et bon. Quand le cœur s'est ainsi ouvert, il est prêt à recevoir les leçons des pierres et des ruisseaux, des étoiles et du soleil, de la lune et de tout ce qui existe dans notre

(1) Shankarâchârya, *Vivekachudamani*, 33.

(2) Dans des notes prises dans l'Inde pendant une causerie de Vivekânanda, nous trouvons le passage suivant :

« Ce n'est pas n'importe qui, qui peut devenir âchârya (celui qui enseigne à l'humanité), mais beaucoup peuvent devenir mukta (libérés). Pour le libéré, le monde tout entier semble un rêve, mais l'âchârya doit s'installer entre les deux états. Il doit avoir la connaissance que le monde est véritable ; sans quoi pourquoi enseignerait-il ? Et d'autre part, s'il n'a pas réalisé que le monde est un rêve, alors il ne vaut pas mieux qu'un homme ordinaire ; et qu'est-ce qu'il enseignerait ? Le gourou doit porter le fardeau du péché de son disciple ; et c'est pourquoi des maladies et d'autres maux se manifestent même dans le corps de puissants âchâryas. Mais s'il est imparfait, ces maux s'attaquent aussi à son esprit, et il tombe. Aussi n'est-il pas facile d'être un âchârya.

Il est plus facile de devenir un jîvanmukta (libéré dès cette existence) que d'être un âchârya. Car le premier des deux sait que le monde est un rêve et ne s'en préoccupe pas. Un âchârya sait aussi que c'est un rêve, mais il doit y rester et y travailler. Il n'est pas possible à tout le monde de devenir un âchârya. L'âchârya est celui par qui la puissance divine agit. Le corps dans lequel on devient un âchârya est très différent de celui de n'importe quel autre homme. Il existe une science pour conserver ce corps dans un état parfait. Son organisme est extrêmement délicat, il est très sensible, il porte en soi la capacité de joies intenses et de souffrances intenses ; il est anormal. »

Dans un autre texte, Vivekânanda écrit : « Remplir le rôle de maître spirituel est très difficile. On doit se charger des péchés des autres. Chez les hommes moins avancés, il y a toutes les chances de chute. Si le gourou n'en recueille que de la douleur physique, il doit se considérer privilégié. »

(3) Shakespeare : *As you like it*, II, 1.

univers divin. Mais le cœur encore fermé n'y verra rien d'autre que des pierres et des ruisseaux. Un aveugle peut visiter un musée, mais il n'en tirera aucun profit ; il faut d'abord lui rendre la vue ; c'est seulement alors qu'il sera capable d'apprendre ce que les collections du musée peuvent lui enseigner.

Or, celui qui ouvre les yeux du disciple désireux de progresser dans la religion, c'est le maître. Avec notre maître nous avons, par conséquent, les mêmes rapports qui existent entre l'ancêtre et son descendant. Si notre cœur n'est pas plein de foi, d'humilité, de soumission et de vénération pour notre maître religieux, il ne peut y avoir en nous aucune croissance religieuse. Il est significatif que ce soit uniquement là où s'établit ce genre de relation entre le maître et l'élève, que l'on voit apparaître des géants de spiritualité, tandis que, dans les pays qui ont négligé d'entretenir ce genre de relation, l'instructeur religieux est devenu un simple conférencier, le professeur qui attend cinq dollars d'honoraires ; quant à celui qui écoute, il compte laisser l'instructeur remplir sa cervelle de mots ; après quoi chacun s'en va son propre chemin. Dans ces circonstances, la spiritualité est presque devenue une quantité inconnue! Il n'est personne pour la transmettre et personne pour la recevoir. Avec de telles gens, la religion devient un véritable commerce ; ils pensent pouvoir l'acheter avec leurs dollars! Plût à Dieu que la religion pût s'obtenir aussi facilement! Mais malheureusement ce n'est pas possible.

La religion, qui est la connaissance la plus haute et la sagesse la plus grande, ne peut pas s'acheter, ne peut pas s'acquérir par des livres. Vous pouvez fouiller tous les coins de la terre, vous pouvez explorer les Himâlayas, les Alpes et le Caucase, vous pouvez sonder le fond des océans et explorer chaque recoin du Tibet et du désert de Gobi, vous ne trouverez la religion nulle part avant que votre cœur soit prêt à l'accueillir et que votre maître soit venu. Mais quand viendra ce maître choisi par Dieu, servez-le avec la confiance et la simplicité d'un enfant, ouvrez largement votre cœur à son influence et voyez en lui Dieu manifesté.

Notre attention devrait être fixée sur le maître considéré comme la plus haute manifestation de Dieu ; lorsque notre pouvoir d'attention se concentrera ainsi, l'image du maître en tant qu'homme se fondra, le cadre disparaîtra et il restera le véritable Dieu. Ceux qui viennent à la vérité avec un tel esprit de vénération et d'amour — à ceux-là, le Seigneur de Vérité adresse les paroles les plus merveilleuses : « Ote tes souliers de tes pieds car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte » (1).

A ceux qui viennent chercher la vérité avec un tel esprit d'amour et de vénération, à ceux-ci le Seigneur de Vérité accorde les révélations les plus merveilleuses sur la Vérité, la Bonté et la Beauté.

(1) Exode, III, 5.

## *L'incarnation et les Maîtres qui sont des Incarnations divines*

Où que Son nom soit prononcé, le lieu en est sanctifié! Combien plus saint encore est celui qui annonce Son nom ; avec quelle vénération ne devrions-nous pas nous approcher de celui par qui nous vient la vérité spirituelle! En vérité, ces grands maîtres de la vérité spirituelle sont rares dans le monde, mais le monde n'en est pourtant jamais complètement dépourvu. Ils sont toujours les fleurs les plus belles de la vie humaine, « l'océan de compassion sans aucun mobile » (1) — « Sache que le *gourou* est Moi » (2), dit Shrî Krishna dans le *Bhâgavatam*. Si le monde était absolument privé de ces maîtres, il deviendrait un enfer hideux et se précipiterait vers sa propre ruine.

Au-dessus de tous les autres instructeurs et plus nobles qu'eux, il y a les *Avatâras* d'Ishvara. Ces Maîtres de tous les maîtres représentent Dieu Lui-même sous la forme humaine. Ils sont beaucoup plus élevés ; ils peuvent transmettre la spiritualité par un attouchement, ce qui en une seconde peut faire un saint du plus vil et du plus dégradé des hommes. N'avez-vous jamais lu comment ils faisaient? Ils ne sont pas les Maîtres dont je parlais, ils sont les Maîtres de tous les maîtres, les plus hautes manifestations de Dieu par l'homme. Nous ne pouvons voir Dieu que par eux. Nous ne pouvons pas ne pas les adorer

(1) Shankarâchârya, *Vivekachudamani*, 33.
(2) *Bhâgavata Purâna*, XI, XVII, 27.

et, en vérité, ils sont les seuls que nous soyons tenus d'adorer.

Nul homme ne peut réellement voir Dieu si ce n'est par ces manifestations humaines. Si nous essayons de voir Dieu autrement, nous nous faisons de Lui une affreuse caricature, et nous croyons qu'elle n'est pas inférieure à l'original. On raconte l'histoire d'un homme ignorant à qui l'on avait demandé de faire une statue du Dieu Shiva, et qui, après des jours de travail acharné, ne réussit à faire que la statue d'un singe! Aussi, toutes les fois que nous essayons de nous représenter Dieu tel qu'Il est, dans Son absolue perfection, nous aboutissons au plus pitoyable échec. Car tant que nous sommes des hommes, nous ne pouvons pas Le concevoir comme plus grand que l'homme. Le jour viendra où nous dépasserons notre nature humaine et où nous Le connaîtrons tel qu'Il est ; mais tant que nous sommes des hommes, nous devons L'adorer en l'homme et comme homme. Vous aurez beau discourir, vous aurez beau essayer, vous ne pouvez pas concevoir Dieu autrement que comme homme. Vous pouvez faire de grands discours intellectuels sur Dieu et sur tout ce qui est sous le soleil ; vous pouvez devenir de grands rationalistes et prouver, d'une façon qui vous semble décisive, que tous ces récits des Avatâras de Dieu en l'homme sont des fables, mais adressons-nous un instant au bon sens pratique. Qu'y a-t-il derrière toute cette intellectualité remarquable? Zéro, rien que du vent!

La prochaine fois que vous entendrez un homme faire une grande conférence très brillante contre l'adoration des Avatâras de Dieu, allez lui parler et demandez-lui quelle est *son* idée de Dieu, ce que *lui* sait de l' « omnipotence », de l' « omniprésence » et de tous les termes analogues, à part leur orthographe! Pour lui, ces mots ne signifient vraiment rien, il ne peut leur donner pour sens aucune idée qui ne soit pas affectée par sa nature humaine. A cet égard, il n'est pas mieux partagé que le premier venu qui n'a pas lu un seul livre. Mais l'homme de la rue, lui, reste tranquille et ne trouble pas la paix du monde, tandis que ce grand discoureur crée du désordre

et de la misère dans l'humanité. Après tout, la religion est réalisation, et nous devons faire la distinction la plus rigoureuse entre discours et expérience intuitive. Ce dont nous faisons l'expérience dans le fond de notre âme est réalisation. Rien, en vérité, n'est si rare que le bon sens en cette matière!

Par notre constitution actuelle, nous sommes limités et obligés de voir Dieu sous l'apparence d'un homme. Si, par exemple, les buffles désirent adorer Dieu, ils Le verront conformément à leur propre nature, comme un buffle immense. Si un poisson veut adorer Dieu, il devra se faire de Lui l'image d'un gros poisson — de même un homme doit penser à Lui sous la forme d'un homme. Ces conceptions variées ne sont pas dues à une imagination morbidement active. L'homme, le buffle et le poisson peuvent tous être considérés pour ainsi dire comme autant de vases différents. Tous ces vases vont à l'océan de Dieu pour y être remplis d'eau, chacun selon sa forme et sa capacité ; chez l'homme, l'eau prend la forme d'un homme ; chez le buffle, la forme d'un buffle et chez le poisson, la forme d'un poisson. Dans chacun de ces vases se trouve la même eau de l'océan de Dieu. Quand les hommes voient Dieu, ils Le voient comme un homme ; les animaux, s'ils ont une conception quelconque de Dieu, doivent Le voir comme animal, chacun d'après son propre idéal. Ainsi nous ne pouvons pas éviter de voir Dieu comme un homme, et par conséquent, nous devons L'adorer comme homme. Il n'est pas d'autre moyen.

Deux sortes d'hommes n'adorent pas Dieu sous la forme d'homme — ce sont la brute humaine qui n'a pas de religion et le *paramahamsa* qui s'est élevé au-dessus de toutes les faiblesses de l'humanité et qui a dépassé les limites de sa propre nature humaine. Pour lui toute la nature est devenue son propre Moi. Il n'a plus ni mental, ni corps et peut adorer Dieu comme Dieu — tel un Jésus ou un Bouddha qui n'adoraient par Dieu sous une forme humaine. Lui seul peut adorer Dieu tel qu'Il est. Là aussi, comme dans tous les cas, les extrêmes se touchent. L'extrême ignorance et l'extrême connaissance

ne passent ni l'une ni l'autre par des actes d'adoration. La brute humaine n'adore pas parce qu'elle est ignorante et le *jîvanmukta* (l'âme libérée) n'adore pas parce qu'il a trouvé Dieu en soi-même (1). Puisque nous sommes entre ces deux pôles de l'existence, si quelqu'un vous déclare qu'il n'adorera pas Dieu en tant qu'homme, prenez garde à cet homme, car il est, pour ne pas employer un terme trop dur, un irresponsable ; sa religion est pour des esprits vides et faussés.

Dieu comprend les faiblesses humaines et se fait homme pour faire du bien à l'humanité. « Toutes les fois que la vertu diminue et que le vice prédomine, Je Me manifeste. Pour établir la vertu, pour détruire le mal, pour sauver le bien, Je viens de *yuga* en *yuga* » (2) — « Les fous se rient de Moi qui ai pris la forme humaine, et méconnaissent Ma vraie nature de Seigneur de l'univers » (3). Telle est dans la Gîtâ, la déclaration de Shrî Krishna sur l'incarnation. « Quand arrive une grande vague de marée, dit Bhagavân Shrî Râmakrishna, tous les petits ruisseaux et tous les fossés se remplissent jusqu'au bord, sans aucun effort de leur part, et sans qu'ils en soient conscients ; de même, quand une incarnation apparaît, une vague de spiritualité déferle sur le monde et les hommes sentent la spiritualité dont l'air semble regorger » (4).

Par conséquent, il est absolument nécessaire d'adorer Dieu comme homme ; bénies sont les races qui ont un tel « Homme-Dieu » à adorer. Les chrétiens en ont un en Christ, par conséquent ils s'attachent au Christ, n'abandonnent jamais le Christ. C'est le moyen naturel de voir Dieu : voir Dieu en l'homme. Toutes nos idées sur Dieu sont concentrées là.

La grande limitation des chrétiens, c'est qu'ils ne prêtent nulle attention aux manifestations de Dieu autres que le Christ. Celui-ci fut une manifestation de Dieu,

(1) Voir page 197 ci-dessous.
(2) *Bhagavad-Gîtâ*, IV, 7 et 8.
(3) *Bhagavad-Gîtâ*, IX, 11.
(4) Voir Shrî Râmakrishna, *Les Paroles du Maître*, chap. IV, n° 2. La marée se fait fortement sentir à l'embouchure du Gange, près de laquelle habitait Râmakrishna.

comme Bouddha et d'autres. Et il y en aura des centaines d'autres. Ne limitez Dieu nulle part. Accorder à Christ toute la vénération que vous pensez être due à Dieu, c'est la seule adoration que vous puissiez avoir. Dieu ne peut être adoré, Il est l'Être immanent de l'univers. C'est seulement Sa manifestation dans l'homme que nous pouvons prier. Ce serait une excellente chose si les chrétiens disaient, quand ils prient : « Au nom du Christ. » Il serait sage de cesser de prier Dieu et de prier seulement le Christ.

Dieu comprend les faiblesses humaines et Se fait homme pour faire du bien à l'humanité. Krishna dit : « Ignorant que Moi, le Dieu de l'univers, omnipotent et omniprésent, J'ai pris cette forme humaine, les fous se rient de Moi et le croient impossible. » Leurs esprits ont été obscurcis par une ignorance démoniaque, si bien qu'ils ne peuvent voir en Lui le Seigneur de l'univers. Ces grandes Incarnations de Dieu doivent être adorées. Plus encore. Elles seules peuvent être adorées. Le jour anniversaire de Leur naissance, le jour où Elles ont quitté ce monde, nous devrions Leur accorder une vénération toute particulière. Pour adorer Christ, je chercherai à L'adorer comme Il le désire. Au jour de Sa naissance, je L'adorerai plutôt en priant et en jeûnant qu'en festoyant. Quand nous pensons à ces grands êtres, ils se manifestent dans nos âmes, et nous rendent semblables à eux. Toute notre nature change et nous devenons comme eux.

Mais vous ne devez pas confondre Christ et Bouddha avec les lutins chevauchant les nues et toutes les absurdités de ce genre. Quel sacrilège que d'évoquer le Christ dans une séance de spiritisme et de l'y faire danser! — j'ai vu ici [1] des gens qui prétendaient l'avoir fait! Ce n'est pas ainsi que viennent ces manifestations de Dieu. Le seul attouchement de l'une d'elles aura sur l'homme un effet évident. Si le Christ *touche* un homme, toute l'âme de celui-ci changera ; cet homme sera transfiguré comme le Christ le fut. Toute sa vie sera spiritualisée, de tous les pores de son corps émanera un pouvoir spiri-

[1] Aux États-Unis.

tuel. Pour quelqu'un comme le Christ, que pouvaient être ces pouvoirs de faire des miracles et des guérisons? Quelque chose de très inférieur, de vulgaire, qu'Il ne pouvait pas s'empêcher de faire parce qu'Il était au milieu d'êtres vulgaires. Où furent accomplis ces miracles? Parmi les Juifs — et les Juifs ne L'ont pas reconnu. Où ne furent-ils pas accomplis? En Europe. Les miracles furent pour les Juifs qui rejetèrent le Christ, et le Sermon sur la Montagne fut pour l'Europe qui L'a accepté.

L'esprit humain prit ce qui était vrai et rejeta ce qui était spécieux. La grande force du Christ n'est pas dans Ses miracles et Ses guérisons ; n'importe quel imbécile pourrait en faire autant ; les sots peuvent guérir autrui, les diables peuvent le faire — j'ai vu des hommes démoniaques et horribles faire des miracles merveilleux. Ils paraissaient créer des fruits avec de la terre. J'ai connu des sots et des hommes diaboliques qui lisent le passé, le présent et l'avenir. J'ai vu des imbéciles guérir d'un regard, par leur volonté, les plus horribles maladies. Ce sont des pouvoirs, c'est vrai, mais souvent des pouvoirs démoniaques. L'autre pouvoir est le pouvoir spirituel du Christ, qui vivra, qui a toujours vécu, un amour tout-puissant et gigantesque — et les paroles de vérité qu'Il a prêchées. L'action de guérir les hommes d'un regard est oubliée, mais Sa parole : « Heureux ceux qui ont le cœur pur » (1) vit aujourd'hui.

Ces mots sont un gigantesque et inépuisable réservoir de force, pour aussi longtemps que l'esprit humain durera. Tant que le nom de Dieu ne sera pas oublié, ces paroles résonneront et ne périront pas. Tels sont les pouvoirs que Jésus enseigna et les pouvoirs qu'Il avait. Le pouvoir de la pureté est un pouvoir précis. En adorant le Christ, en Le priant, nous devons donc toujours nous souvenir de ce que nous cherchons. Non pas ces sottises que sont les scènes miraculeuses, mais les merveilleux pouvoirs de l'Esprit qui rendent l'homme libre, lui donnent la maîtrise sur toute la nature, lui ôtent l'emblème de l'esclavage et lui montrent Dieu en lui-même.

(1) St Matthieu, V. 8.

## *Le Mantra: Aum* (1). *Parole et Sagesse*

Nous ne considérons pas ici les *mahâpurushas*, les grandes incarnations, mais seulement les *siddha-gourous* (les maîtres qui ont atteint le but) ; ils doivent en général transmettre au disciple les germes de la sagesse spirituelle par le moyen de mots (*mantras*) destinés à faire l'objet de méditations.

Que sont ces mantras?

Dans la bhakti, il faut étudier le « mot », la *nâmashakti*, le pouvoir du nom. Tout l'univers est composé du nom et de la forme. Tout ce que nous voyons est, soit un composé de nom et de forme, soit simplement un nom avec une forme qui est une image mentale. Somme toute, il n'est donc rien qui ne soit nom et forme. Nous croyons tous que Dieu est sans forme ni contours, mais dès que nous pensons à Lui, Il acquiert nom et forme. Le *chitta* est comme le lac calme, et les pensées sont comme les vagues sur ce chitta — le nom et la forme sont les moyens par lesquels ces vagues s'élèvent habituellement ; aucune vague ne peut s'élever sans nom et forme. On ne peut pas penser à ce qui est uniforme, car c'est hors d'atteinte de la pensée ; aussitôt qu'il y a pensée et matière, il doit y avoir aussi nom et forme. Nous ne pouvons pas les séparer. Il est dit dans plusieurs livres que Dieu créa l'univers par le Verbe. *Shabdabrahman*, en sanskrit, est la théorie chrétienne du

(1) Voir *Râja-Yoga*, p. 458 sqq.

Verbe. C'est une vieille théorie indienne, qui fut implantée à Alexandrie par des prédicateurs indiens. Ainsi la notion du Verbe et de l'Incarnation se fixa là-bas.

Il y a une signification profonde dans la conception selon laquelle Dieu créa tout avec le Verbe. Dieu Lui-même étant sans forme, c'est le meilleur moyen de décrire la projection de formes ou Création. Le mot sanskrit pour Création est *srishti*, projection. Que veut-on dire par « Dieu créa toute chose de rien »? L'univers est projeté hors de Dieu. Il devient l'univers et tout retourne à Lui, Il recommence et de nouveau tout retourne. Cela continuera ainsi pendant toute l'éternité (1). Nous avons vu que la projection de quelque chose dans l'esprit ne peut pas être sans nom et forme. Supposez que l'esprit soit parfaitement calme, entièrement sans pensée ; dès qu'une pensée commence à s'élever, elle doit pourtant prendre immédiatement nom et forme. Chaque pensée a un certain nom et une certaine forme. De même, le fait de la création, le fait même de la projection se rattache éternellement au nom et à la forme. Ainsi nous voyons que chaque idée que l'homme a, ou peut avoir, doit être rattachée à un certain nom ou mot qui en est la contrepartie.

Dans ces conditions, il est tout naturel de supposer que cet univers est le produit de l'esprit, de même que votre corps est le résultat de votre idée — votre idée en quelque sorte concrétisée, extériorisée. S'il est vrai en outre que tout l'univers est construit sur le même plan, alors, si vous savez comment est bâti un atome, vous comprendrez comment tout l'univers est bâti. S'il est vrai qu'en vous le corps forme la partie grossière extérieure, et l'esprit la partie subtile intérieure, et que les deux soient éternellement inséparables, alors, quand vous cesserez d'avoir un corps, vous cesserez aussi d'avoir un esprit. Quand le cerveau d'un homme est troublé, ses idées aussi sont troublées, parce que le cerveau et les idées ne sont qu'une seule chose, faite de parties subtiles et de parties grossières. Il n'y a pas deux choses : matière

(1) Voir aussi *Râja-Yoga*, p. 374 sqq. ci-dessous.

et esprit. De même que dans une haute colonne d'air, il y a des couches denses et d'autres raréfiées d'un seul et même élément, l'air, de même il y a dans le corps, qui est une seule chose, des couches successives de la plus grossière à la plus fine. Le corps d'ailleurs est comme les ongles. De même que ceux-ci continuent à pousser, même quand on les coupe, de même des corps successifs émanent de nos idées subtiles.

Plus une chose est subtile et plus elle est durable, nous le constatons toujours. Plus une chose est grossière, moins elle est persistante. Ainsi la forme est l'état grossier et le nom l'état subtil d'un seul pouvoir qui se manifeste et qu'on appelle pensée. Mais ces trois ne font qu'un, c'est l'Unité et la Trinité, les trois degrés d'existence de la même chose : subtil, plus condensé et très condensé. Partout où se trouve l'un des trois, les autres y sont aussi. Partout où est le nom, il y a forme et pensée. Il s'ensuit naturellement que si l'univers est construit sur le même plan que le corps, il doit aussi avoir les mêmes divisions de forme, nom et pensée. La « pensée » est la partie la plus subtile de l'univers, la véritable force motrice. « La pensée » derrière notre corps est appelée âme et la « pensée » derrière l'univers est appelée Dieu. Après la pensée vient le nom et en dernier lieu la forme que nous voyons et sentons.

Par exemple, vous êtes une personne particulière, un petit univers dans cet Univers, un corps avec une forme particulière ; puis derrière cela un nom, Jean ou Jeanne, et derrière cela encore, une « pensée ».

Pareillement il y a tout cet univers et derrière lui le nom, qu'on appelle le Verbe dans toutes les religions, et derrière cela il y a Dieu [1]. La pensée universelle est *mahat*, la conscience universelle, comme disent les *sâmkhiens*. Qu'est ce nom? Il faut qu'il y ait un nom. Le monde est homogène et la science moderne montre sans aucun doute que chaque atome est composé des mêmes matériaux que l'univers entier. Si vous connaissez une motte d'argile, vous connaissez tout l'univers. L'homme

[1] Voir pages 287 sqq. ci-dessous.

est l'être le plus représentatif de l'univers, il est le microcosme, un petit univers en soi. Ainsi dans l'homme, nous trouvons qu'il y a la forme, derrière celle-ci le nom et derrière au-delà pensée, l'être pensant. L'univers doit être exactement sur le même plan. Quel est ce nom ? D'après les Hindous c'est *AUM*. Les anciens Égyptiens le croyaient aussi. La *Katha Upanishad* dit : « Cela, pour la recherche de quoi un homme pratique le *brahmacharya*, je vous dirai en un mot ce que c'est, c'est « Aum ». C'est Brahman, l'Un Immuable, et c'est le plus haut : connaissant cet Un Immuable, tout ce qu'on aura désiré, on l'obtiendra » (1).

Dans l'univers, Brahmâ ou Hiranyagarbha ou le *mahat* cosmique s'est d'abord manifesté comme nom, puis comme forme, c'est-à-dire comme cet univers. Tout cet univers exprimé et perceptible est la forme derrière laquelle se tient l'éternel et inexpressible *Sphota*, Celui qui Se manifeste, le *Logos* ou Verbe. Cet éternel Sphota, l'essentielle et éternelle matière de toutes les idées ou noms, est le pouvoir par lequel le Seigneur crée l'univers. Bien plus, le Seigneur devient d'abord conditionné comme Sphota, puis Se déploie Lui-même sous la forme encore plus concrète et plus perceptible d'univers. Ce Sphota a pour unique symbole possible un mot, qui est *Aum*. Et comme aucune analyse ne peut nous permettre de séparer le mot de l'idée, Aum et l'éternel Sphota sont inséparables. C'est donc de ce mot, le plus saint de tous les mots sacrés, mère de tous les noms et de toutes les formes, l'éternel Aum, qu'on peut supposer que tout l'univers a été créé.

A cela on peut répondre que, quoique la pensée et le mot soient inséparables, différents mots-symboles peuvent néanmoins correspondre à la même pensée ; et que ce mot particulier Aum n'est pas nécessairement celui qui représente la pensée dont l'univers a été manifesté.

A cette objection, nous répondrons que cet Aum est le seul symbole possible qui couvre tout le terrain ; il n'a pas son semblable. Sphota est la matière dont sont faits

(1) *Katha Upanishad*, II, 15 et 16.

tous les mots, et pourtant ce n'est pas un mot défini dans sa forme pleinement développée. C'est-à-dire que si toutes les particularités qui distinguent les mots les uns des autres étaient éliminées, ce qui resterait serait Sphota ; aussi Sphota est-il appelé *Nâda-Brahmâ*, le Brahman-son. Or, puisque chaque mot-symbole destiné à exprimer l'ineffable Sphota, finit par le déterminer de telle façon qu'il n'est plus Sphota, le symbole le plus fidèle sera celui qui le définira le moins tout en exprimant sa nature avec une approximation aussi grande que possible. Et c'est Aum — Aum seulement!

Les trois lettres A, U [1], M prononcées ensemble — Aum — peuvent fort bien être le symbole d'ensemble de tous les sons possibles. La lettre A est le son le moins différencié de tous ; c'est pour cela que Krishna dit dans la *Gîtâ* : « Parmi les lettres, Je suis A » [2]. De plus, tous les sons articulés sont produits dans la cavité buccale, entre la racine de la langue et les lèvres. Le son guttural est A, et M est le dernier son labial. Le U représente exactement le mouvement vers l'avant de la force qui débute à la racine de la langue et vient finir sur les lèvres. Lorsqu'il est prononcé correctement, cet Aum représente tout le phénomène de la production du son, ce que ne peut faire aucun autre mot. Aum est, pour cela, le meilleur symbole de Sphota, qui est la vraie signification de cet Aum.

Comme un symbole ne peut jamais être séparé de la chose qu'il représente, Aum et Sphota ne font qu'un. Puisque Sphota est l'aspect plus subtil de l'univers manifesté, plus proche de Dieu et, en vérité, la première manifestation de la Sagesse Divine, Aum est vraiment le symbole de Dieu.

Enfin, de même que le Brahman « Seul et Unique », *akhanda Sachchidânanda*, Existence-Connaissance-Béatitude indivisées, ne peut être évoqué, par les âmes humaines imparfaites, que de certains points de vue associés à des qualités spéciales, de même cet univers,

(1) Prononcé « ou ».
(2) *Bhagavad-Gîtâ*, X, 33

Son corps, doit aussi être pensé selon la tournure d'esprit du penseur.

La direction de l'esprit de l'adorateur est donnée par ses éléments dominants ou *tattvas*. Le résultat est que le même Dieu sera vu dans des manifestations diverses comme étant possesseur de diverses qualités prédominantes, et que le même univers apparaîtra rempli de formes multiples. Tout comme dans le cas du moins différencié et du plus universel des symboles — Aum, la pensée et le symbole acoustique sont visiblement associés indissolublement l'un avec l'autre ; cette même loi de leur inséparabilité s'applique aussi aux différentes visions de Dieu et de l'univers. Chacune d'elles doit, en conséquence, avoir un mot-symbole particulier pour l'exprimer. Ces mots-symboles, qui sont venus de la perception spirituelle la plus profonde des sages, symbolisent et expriment aussi fidèlement que possible les visions particulières qu'ils représentent de Dieu et de l'univers. Si Aum représente le Brahman indifférencié, *akhanda*, les autres mantras représentent les visions différenciées, *khanda*, du même Être. Ils sont tous une aide efficace dans la méditation divine et la recherche de la vraie connaissance.

Cet Aum représente le nom de tout l'univers ou Dieu. A mi-chemin entre le monde extérieur et Dieu, il représente les deux. Mais nous pouvons prendre l'univers par bribes d'après nos différents sens : toucher, couleur, saveur, etc. Dans chaque cas nous pouvons faire, de cet univers, des millions d'univers de différents points de vue, et chacun sera un univers complet en soi, chacun aura un nom, une forme et une pensée.

Ces pensées qui sont derrière les formes sont des *pratîkas*. Chacune a un nom. Ces noms de symboles sacrés sont employés dans le Bhakti-Yoga. Ils ont un pouvoir presque infini. Par la simple répétition de ces mots, nous pouvons obtenir tout ce que nous désirons, nous pouvons atteindre la perfection [1]. Deux choses cependant sont nécessaires. « Le maître doit être merveilleux, et merveil-

[1] Au sujet de cette répétition (*japa*), du mot sacré, Vivekânanda

leux aussi le disciple », dit la Katha Upanishad (1). Un tel mot doit venir d'une personne qui l'a reçu par une succession régulière (2). De maître à disciple, le courant spirituel descend depuis les temps anciens et apporte son pouvoir. Celui qui transmet le mot est appelé gourou et celui qui le reçoit est appelé shishya, disciple. Quand le mot a été reçu d'une façon régulière et quand il a été répété, un grand progrès a été accompli en Bhakti-Yoga. Par la simple répétition de ce mot viendra le plus haut stade de bhakti.

a donné les réponses suivantes à des questions qui lui étaient posées :

Q. — Parfois on se fatigue du japa (la répétition du mantra) ; faut-il alors continuer ou bien s'arrêter pour lire quelque bon livre ?

R. — On se fatigue de japa pour deux raisons. Parfois c'est une fatigue du cerveau et parfois c'est de la paresse. Dans le premier cas, il faut arrêter japa pour le moment, car si l'on persistait on arriverait à des hallucinations ou à la folie, etc. Mais dans le second cas, il faut obliger l'esprit à continuer le japa.

Q. — Parfois, lorsqu'on se met à faire du japa, on éprouve d'abord de la joie puis on semble ne plus avoir envie de continuer, à cause même de cette joie. Faut-il continuer malgré tout ?

R. — Oui, cette joie nous gêne dans nos exercices spirituels. On l'appelle rasâsvâdana (goûter la douceur). Il faut s'élever au-dessus d'elle.

Q. — Est-il bon de pratiquer le japa pendant longtemps, même si l'esprit vagabonde ?

R. — Oui, de même que certains domptent un cheval sauvage en restant en selle sur son dos.

(1) II, 7.
(2) *Guruparampará.*

## *La nécessité des symboles*

La *bhakti* est divisée en deux parties. L'une est appelée *vaidhî* (formes et cérémonies) et l'autre partie est appelée *mukhyâ* (suprême). Le mot bhakti couvre tout le chemin entre la forme la plus basse du culte et la plus haute forme de vie. Toute l'adoration que vous avez vue dans n'importe quel pays du monde ou dans n'importe quelle religion est régie par l'amour. Il y en a une bonne partie qui est uniquement rituelle ; il y en a aussi qui, sans être rituelle, n'est pas encore de l'amour, mais un état inférieur à l'amour. Ces cérémonies pourtant sont nécessaires. La partie extérieure de bhakti est absolument nécessaire pour aider l'âme dans sa course en avant. L'homme fait une grande erreur quand il croit pouvoir sauter directement dans l'état supérieur [1].

Si un petit enfant croit devenir un vieillard en un jour, il se trompe. J'espère que vous conserverez toujours dans votre esprit cet idéal que la religion n'est ni dans les livres, ni dans une adhésion intellectuelle, ni dans le raisonnement. La raison, les théories, les documents, les doctrines, les livres, les cérémonies religieuses sont tous des *aides* vers la religion ; la religion elle-même consiste en *réalisation*. Nous disons tous : « Il y a un Dieu ». Mais avez-vous vu Dieu ? Voilà la question. Vous entendez quelqu'un dire : « Il y a un Dieu au ciel. » Demandez-lui

[1] Voir p. 283 sqq. ci-dessous.

s'il L'a vu — mais s'il vous répondait affirmativement, vous vous moqueriez de lui et diriez qu'il est fou.

Pour la plupart des gens, la religion est un assentiment intellectuel et n'a pas plus de valeur qu'un morceau de papier. Je n'appellerai pas cela de la religion. Il vaut mieux être athée qu'avoir cette sorte de religion. La religion ne dépend pas de notre assentiment ou dissentiment intellectuel. Vous dites qu'il y a une âme. Avez-vous vu l'âme ? Comment se fait-il que nous ayons tous une âme et que nous ne la voyions pas ? Vous devez trouver une réponse et découvrir le moyen de voir l'âme, sinon il est inutile de parler de religion. Si une religion quelconque est vraie, elle doit pouvoir nous montrer l'âme, nous montrer Dieu et la vérité en nous-même. Ce n'est pas en bataillant pendant toute l'éternité à propos d'une doctrine ou d'un credo que nous arriverons jamais à une conclusion. Les hommes se battent depuis toujours — et quel est le résultat ? L'intelligence est complètement incapable d'arriver jusque-là. Nous devons dépasser l'intelligence ; la preuve de la religion est dans la perception directe. La preuve de l'existence de cette paroi est que nous la voyons ; si vous vous mettez à discuter pendant longtemps sur son existence ou sa non-existence, nous n'arrivez jamais à aucune conclusion, mais si vous la voyez directement, cela suffit. Si tous les hommes du monde vous disaient qu'elle n'existe pas, vous ne les croiriez pas parce que vous savez que l'évidence de vos propres yeux est supérieure à toutes les doctrines et à toutes les preuves du monde.

Pour être religieux, vous devez premièrement rejeter tous les livres. Moins vous en lirez, mieux cela vaudra ; faites une chose à la fois. A notre époque, on a tendance en Occident à faire un salmigondis dans le cerveau ; toutes sortes d'idées non assimilées s'y déchaînent et forment un chaos sans avoir jamais la chance de se fixer et de se cristalliser en une forme définie. Dans beaucoup de cas cela devient une sorte de maladie, mais ce n'est pas de la religion.

Il y a des gens aussi qui cherchent des sensations. Parlez-leur de revenants, d'êtres qui arrivent du Pôle Nord

ou du bout du monde avec des ailes ou d'autres caractéristiques extraordinaires, présents et invisibles à la fois, et qui les protègeront mystérieusement. Les gens sont alors satisfaits et rentrent chez eux, mais moins de vingt-quatre heures plus tard, ils sont dans l'attente d'une nouvelle sensation. C'est ce que certains appellent la religion. Cette voie mène à l'asile d'aliénés et non pas à la religion. Le Seigneur ne peut pas être atteint par le faible, et toutes ces choses troublantes sont affaiblissantes. Ne vous en approchez donc pas ; elles rendent seulement les gens faibles, apportent du désordre dans le cerveau, débilitent l'esprit, démoralisent l'âme, et il en résulte une confusion sans rémission.

Rappelez-vous toujours que la religion ne consiste pas en discours, doctrines ou livres, mais en réalisation ; ce n'est pas apprendre, mais *être*. Nous avons tous appris : « Ne vole pas », mais à quoi cela sert-il ? Seul l'homme qui n'a pas volé a réellement compris. Chacun sait : « Ne fais pas de mal à autrui », mais quelle en est la valeur ? Ceux-là seuls qui n'en ont pas fait l'ont réalisé, ils ont compris et ont bâti leur caractère là-dessus. La religion est réalisation, et je vous appellerai un adorateur de Dieu quand vous serez devenu capable de réaliser cette idée. Jusque-là, vous épelez le mot et c'est tout. C'est le pouvoir de la réalisation qui fait la religion. Toutes les doctrines, les philosophies, tous les livres d'éthique dont vous vous serez truffé le cerveau n'auront guère d'importance — seulement ce que vous *êtes* et ce que vous aurez *réalisé*. Aussi devons-nous réaliser la religion, et cette réalisation prend longtemps. Quand les hommes entendent parler de quelque chose de très haut et de merveilleux, ils pensent tous qu'ils l'atteindront et ne s'arrêtent pas un instant pour considérer qu'ils devront se frayer laborieusement la voie ; ils veulent tous y arriver d'un bond. Si c'est ce qu'il y a de mieux, nous le désirons. Nous ne nous arrêtons jamais à considérer si nous en sommes capable et le résultat c'est que nous ne faisons rien. On ne peut pas prendre un homme avec une fourche et le pousser jusque-là ; nous devons tous travailler progressivement. C'est pourquoi la première partie de la

religion est vaidhî-bhakti, la phase inférieure de l'adoration.

Que sont ces phases inférieures? Elles sont diverses. Afin d'atteindre l'état dans lequel nous pourrons réaliser, nous devons passer par le concret, exactement comme vous voyez des enfants apprendre premièrement ce qui est concret, et toucher graduellement à l'abstrait. Si vous dites à un petit enfant que 5 fois 2 font 10, il ne comprendra pas, mais si vous apportez dix objets et lui montrez comment 5 fois 2 font 10, il comprendra. La religion est une longue et lente affaire. Nous y sommes tous des enfants ; nous avons beau être pieux et avoir étudié tous les livres du monde, nous sommes tous des enfants en spiritualité. Nous avons étudié des doctrines et des dogmes, mais nous n'avons rien réalisé dans notre vie. Nous devrons commencer maintenant dans le concret, avec l'aide des formes et des mots, des prières et des cérémonies. Or il y a des milliers de ces formes concrètes. Une même forme n'est pas nécessaire pour tout le monde! Des images peuvent être utiles à certains et pas à d'autres. Certains réclament une image extérieure à leur cerveau, d'autres, une qui soit intérieure. L'homme qui la met en lui dit : « Je suis un homme évolué ; si l'image est intérieure tout va bien, si elle est extérieure c'est de l'idolâtrie et je la combattrai. » Pour un tel homme une image sous la forme d'une église ou d'un temple est sacrée, mais si l'image a forme humaine, il ne l'admet pas ![1]

Il y a donc des formes diverses par lesquelles l'esprit fera cet exercice du concret et alors, pas à pas, nous arriverons à une compréhension abstraite, à une réalisation abstraite. La même forme ne convient pas à tous, je le répète ; telle forme conviendra à vous, telle autre à quelqu'un d'autre et ainsi de suite. Toutes les formes, quoiqu'elles conduisent au même but, peuvent ne pas être pour chacun de nous. C'est une autre faute que nous faisons généralement. Si mon idéal ne vous convient pas, pourquoi vous l'imposerais-je? Ma façon de bâtir une église ou de lire un hymne ne vous plaît pas, pourquoi

[1] Voir p. 283 sqq. ci-dessous.

vous l'imposerais-je ? Chaque imbécile vous dira que sa forme de religion est la seule juste, que tout autre forme est diabolique et qu'il est le seul élu dans l'univers.

En fait, toutes les formes sont bonnes et salutaires. De même qu'il y a certaines variétés dans la nature humaine, il est nécessaire aussi qu'il y ait un nombre égal de formes dans la religion ; plus il y en aura, mieux cela vaudra pour le monde. S'il y a vingt formes de religion dans le monde c'est très bien ; s'il y en a quatre cents, c'est encore mieux, il y en aura d'autant plus parmi lesquelles choisir. Aussi devrions-nous être plutôt contents que le nombre des religions et des conceptions religieuses augmente et se multiplie, parce que finalement il y en aura pour chaque homme et l'humanité en profitera. Plût à Dieu que les religions se multiplient jusqu'à ce que chaque homme ait la sienne complètement distincte de toutes les autres ! Telle est l'idée du bhakti-yogin.

La conclusion finale, c'est que ma religion ne peut pas être la vôtre, ni la vôtre être la mienne. Quoique le but et l'objet soient les mêmes, chacun de nous doit prendre un chemin différent, selon les tendances de son esprit ; et, bien que ces chemins soient divers, ils doivent tous être vrais parce qu'ils conduisent au même but. Il est impossible qu'un d'eux soit vrai et pas les autres. Le choix de sa voie personnelle s'appelle dans le langage du bhakta, *ishta*, la voie choisie.

Il faut aussi considérer les paroles. Tous vous avez entendu parler du pouvoir des mots. Comme ils sont merveilleux ! Chaque livre, la Bible, le Coran et les Védas sont pleins du pouvoir du verbe. Certains mots ont sur l'humanité une action étonnante.

Il y a encore d'autres formes qu'on appelle symboles. Les symboles ont une grande influence sur l'esprit humain, mais les grands symboles de religion n'ont pas été créés au hasard. Nous voyons qu'ils sont les expressions naturelles de la pensée. Nous pensons par symboles. Tous nos mots ne sont que les symboles de la pensée qu'ils recouvrent ; diverses personnes sont arrivées à employer des symboles différents sans savoir pourquoi. Tout existait déjà à l'arrière-plan, et ces symboles sont

associés aux pensées. De même que la pensée amène le symbole extérieur, inversement le symbole peut amener la pensée intérieure. Aussi une partie de bhakti parle-t-elle de ces divers sujets : symboles, mots et prières.

Chaque religion a ses prières, mais une chose que vous devez vous rappeler, c'est que prier pour obtenir la santé ou la fortune n'est pas de la bhakti, c'est du *karma*, ou action méritoire. Prier pour n'importe quelle victoire physique, par exemple pour aller au ciel, etc., est du pur karma. Celui qui désire adorer Dieu, être un bhakta, doit rejeter toute prière de ce genre. Celui qui désire entrer dans le royaume de la lumière doit premièrement rejeter ce mercantilisme, ce marchandage de religion ; c'est ensuite seulement qu'il peut passer les portes. Ce n'est pas que vous n'obteniez pas ce que vous demandez par la prière ; vous obtiendrez tout, mais ces prières-là sont une religion de mendiant. « Bien fou celui qui, sur les rives du Gange, creuse un puits pour trouver de l'eau. En vérité bien fou est l'homme qui, dans une mine de diamants, cherche des verroteries. » Ce corps devra mourir un jour. Alors à quoi bon prier sans cesse pour sa santé? Qu'importent la santé et la richesse? L'homme le plus riche ne peut jouir et se servir que d'une infime partie de sa richesse. Nous ne pouvons jamais avoir tout ce qui existe — et qu'importe? Ce corps disparaîtra. Qui se soucie de toutes ces choses? Si de bonnes choses arrivent, tant mieux ; si elles disparaissent, tant mieux aussi, laissez-les partir. Bénies soient-elles quand elles viennent, et bénies soient-elles quand elles partent. Nous luttons pour arriver devant le Roi des rois, nous ne pouvons pas y arriver vêtu en mendiant. Même si nous désirions avoir audience d'un empereur, serions-nous admis en haillons? Certainement pas. Nous serions refoulés. Or il s'agit ici de l'Empereur des empereurs, et dans ces hardes de mendiant, nous ne pouvons pas entrer. Là, les boutiquiers ne sont jamais admis, ce n'est pas le lieu d'acheter et de vendre. Comme vous l'avez lu dans la Bible, Jésus chassa hors du Temple les marchands et leurs clients. Ne priez pas pour de petites choses. Si vous cherchez seulement le confort physique, quelle différence y a-t-il entre l'homme

et l'animal? Pensez que vous êtes à un niveau un peu plus élevé.

Ainsi il va sans dire que le premier devoir pour devenir un bhakta est d'abandonner tout désir du ciel et de tout autre chose. Mais comment se débarrasser de ces désirs? Qu'est-ce qui rend les hommes misérables? C'est d'être des esclaves, liés par les lois, pantins dans la main de la nature, culbutés comme des jouets. Nous prenons constamment soin de ce corps que n'importe quoi peut terrasser, et ainsi nous vivons dans une frayeur continuelle. J'ai lu qu'un cerf court chaque jour une centaine de kilomètres parce qu'il est effrayé. Sachons que nous sommes pires encore que le cerf. Le cerf a quelque repos, mais nous n'en avons aucun. Si le cerf trouve assez d'herbe, il est satisfait, tandis que nous multiplions toujours nos besoins. Multiplier nos besoins est devenu pour nous un désir morbide. Nous sommes tellement désaxés et artificiels que rien de naturel ne peut plus nous satisfaire. Nous sommes toujours avides de choses morbides, d'excitations anormales, de nourritures, de boissons, d'entourages et de vies dénaturées. Quant à la peur, notre vie est-elle autre chose qu'une accumulation de frayeurs? Le cerf n'a qu'une sorte de peur, il craint le tigre, les loups, etc. L'homme craint l'univers tout entier.

Comment pouvons-nous nous libérer? L'utilitaire dit : « Ne parlez pas de Dieu et de l'au-delà ; nous ne savons rien de ces choses, vivons heureux dans ce monde » (1). Je serais le premier à le faire si nous le pouvions, mais le monde ne nous le permet pas. Tant que vous êtes un esclave de la nature, comment le pouvez-vous? Plus vous vous débattez, plus vous enfoncez. Depuis je ne sais combien d'années, vous inventez des plans pour vous rendre heureux, mais chaque année les choses semblent aller plus mal. Il y a deux siècles, dans le vieux monde, les gens avaient peu de besoins, mais si leur science s'est accrue dans une progression arithmétique, leurs besoins se sont accrus dans une progression géométrique. Nous pensons que le salut au moins comblera nos désirs —

(1) Voir *Jnâna-Yoga*, p. 90 et 469.

et nous désirons aller au ciel. Cette soif éternelle et intarissable! Toujours désirer quelque chose! Quand un homme est un mendiant, il demande de l'argent. Quand il a de l'argent, il demande autre chose, de la compagnie, puis autre chose encore. Jamais de paix! Comment étancher cette soif? Si nous allons au ciel, cela ne fera qu'augmenter nos désirs. Si un pauvre s'enrichit, cela n'éteint pas ses désirs, c'est comme jeter du beurre sur le feu, et en alimenter la flamme. Aller au ciel signifie devenir encore beaucoup plus riche; le désir alors croît de plus en plus. Dans les différentes Bibles du monde, nous lisons qu'il y a dans le ciel des choses très humaines; les gens ne s'y comportent pas toujours très bien. Après tout, ce désir d'aller au ciel est un désir de jouissance. Il faut y renoncer. Vouloir aller au ciel est pour vous trop mesquin, trop vulgaire. C'est comme vouloir devenir millionnaire et régner sur les gens. Il y a beaucoup de ces paradis, mais ils ne vous ouvriront pas les portes de la religion et de l'amour.

## *L'adoration d'images et d'objets substitués à Dieu*

Nous devons maintenant étudier l'adoration des *pratîkas*, c'est-à-dire des choses que l'on peut plus ou moins substituer à Dieu pour le culte, et l'adoration des *pratimâs* ou images. Comment adore-t-on Dieu par l'intermédiaire d'un pratîka ? C'est, dit Bhagavân Râmânuja, « joindre dévotement l'esprit à ce qui n'est pas Brahman en le prenant pour Brahman » (1). — « Adorer l'esprit comme Brahman, c'est intérieur, et l'*âkâsha* est Brahman pour les *dévas*. » L'esprit est un pratîka intérieur, l'âkâsha est un pratîka extérieur ; les deux doivent être adorés comme substituts de Dieu. De même Shankarâchârya dit : « Dans tous les passages tels que : « Le Soleil est Brahman, tel est le commandement... », « Celui qui adore le Nom comme Brahman, etc. », il s'élève un doute sur l'adoration des pratîkas » (2). Le mot pratîka signifie « aller dans la direction de ». Adorer un pratîka, c'est adorer quelque chose qui est un substitut et qui est, à un ou plusieurs égards, de plus en plus semblable au Brahman — mais qui n'est pas le Brahman. Outre les pratîkas indiqués dans les Shrutis, il en est un certain nombre d'autres qu'on trouve dans les Purânas et les Tantras. On peut classer aussi, dans ce genre d'adoration de pratîkas, toutes les diverses formes d'adoration de *pitris* et de dévas.

(1) *Commentaire sur Védânta Sûtra*, IV, 1, 5.
(2) *Ibidem*, IV, 1, 4.

L'adoration de pratîkas ne peut pas nous conduire au salut et à la liberté, elle ne peut nous donner que la chose particulière pour laquelle nous adorons. Si par exemple un homme adore ses ancêtres disparus ou ses amis disparus, il obtiendra peut-être d'eux certains pouvoirs ou certaines informations ; tout don obtenu par ce genre d'adoration est appelé *vidyâ*, une connaissance particulière. Mais la liberté, le but suprême, vient seulement par l'adoration de Dieu Lui-même. Quelques orientalistes qui interprètent les Védas pensent que le Dieu Personnel Lui-même est un pratîka. Le Dieu Personnel peut être un pratîka, mais les pratîkas ne sont pas Dieu, ni Personnel ni Impersonnel. Ils ne peuvent pas être adorés comme Dieu. Ainsi ce serait une grande faute si les gens pensaient qu'ils atteindront jamais la liberté en adorant ces différents pratîkas : anges, ancêtres, mahâtmâs (les saints et les sages), les esprits disparus, etc. Ils peuvent tout au plus obtenir certains pouvoirs, mais Dieu seul peut nous rendre libres. Il ne faut pourtant pas les blâmer, leur adoration produit quelque résultat. L'homme qui ne comprend rien de mieux obtiendra quelque pouvoir, quelque satisfaction par l'adoration de ces pratîkas ; après un long temps d'expérience, quand il sera prêt à venir à la liberté, de lui-même il abandonnera les pratîkas.

De tous ces différents pratîkas, la forme la plus générale est l'adoration des amis disparus. La nature humaine, l'amour personnel, l'amour pour nos amis sont si forts en nous que, lorsque nos amis meurent, nous désirons les revoir encore une fois, nous nous attachons à leur forme. Nous oublions que ces formes pendant la vie changeaient constamment ; quand ils meurent, nous pensons qu'elles deviennent immuables et que nous pourrons les revoir ainsi. Non seulement cela, mais si j'ai un ami, un fils qui a été un coquin, dès qu'il meurt, je me mets à penser qu'il a été l'être le plus saint du monde, il devient un dieu. Il y a des gens aux Indes qui, lorsqu'un bébé meurt, ne l'incinèrent pas, mais l'enterrent et bâtissent un temple sur sa tombe, et le bébé devient le dieu de ce temple. C'est là une forme très générale de religion dans beau-

coup de pays, et il ne manque pas de philosophes qui y voient l'origine de toutes les religions. Naturellement ils ne peuvent pas le prouver. Nous devons pourtant nous souvenir que cette adoration de pratîkas ne peut jamais nous amener au salut ou à la liberté. En outre, elle est très dangereuse. Ces pratîkas, ces « étapes », sont bons pour autant qu'ils nous conduisent à un stade supérieur, mais le danger, c'est qu'il y a 99 chances sur 100 pour que nous leur restions attachés toute notre vie. Il est bon de naître dans une église, mais il est très mauvais d'y mourir. Pour parler plus clairement, il est très bien de naître dans une secte et d'en recevoir l'enseignement, cela fait apparaître nos plus belles qualités ; mais dans la grande majorité des cas, nous mourons dans cette petite secte, nous n'en sortons jamais, nous ne croissons jamais. C'est le grand danger de toutes ces adorations de pratîkas. On dit que ce sont tous des stades que nous devons traverser, mais on n'en sort jamais et quand on devient vieux, on leur reste attaché .

Le jeune homme qui ne va pas à l'église est blâmable, mais le vieillard qui y va est blâmable également, car il n'a que faire de ce jeu d'enfant — l'église devrait n'avoir été qu'une préparation à quelque chose de plus élevé. Qu'a-t-il encore à faire avec ces formes, ces pratîkas et tous ces préliminaires [1] ?

***

L'adoration des Livres est une autre forme puissante de ce pratîka, c'est la plus forte. Vous constatez que dans chaque pays le Livre devient le Dieu. Il y a dans mon pays des sectes qui croient que Dieu S'incarne et devient homme, mais que Dieu Lui-même, s'Il S'incarne dans l'homme, doit Se conformer aux Védas ; si Ses enseignements ne s'y conforment pas, les sectes ne L'acceptent pas. Bouddha est adoré par les Hindous, mais si vous leur demandez : « Puisque vous adorez Bouddha, pourquoi n'acceptez-vous pas ses enseignements ? » ils répondront :

[1] Voir p. 285 et 305 ci-dessous.

« C'est parce que les bouddhistes rejettent les Védas. » Voilà ce que signifie l'adoration des Livres. Au nom d'un livre religieux, tous les mensonges sont justifiés. Aux Indes, si je désire enseigner quelque chose de neuf et l'appuyer sur ma propre autorité, comme ce que je pense, personne ne m'écoutera, mais si je prends quelque passage des Védas, que je jongle avec le texte et lui donne la signification la plus impossible, que j'extermine tout ce qui y est raisonnable et que je fasse sortir mes propres idées du texte sacré, tous les imbéciles me suivront en foule. Il y a aussi des hommes qui prêchent une sorte de Christianisme qui affolerait le chrétien ordinaire, mais ils disent : « Voilà ce que Jésus-Christ entendait », et beaucoup les suivent.

Les gens ne désirent rien de neuf qui ne soit dans les Védas ou la Bible. C'est un phénomène nerveux : si vous entendez une chose nouvelle et étonnante, vous tressaillez, c'est constitutionnel. C'est encore plus vrai pour les pensées. L'esprit coule dans des ornières ; prendre une idée nouvelle est un effort trop grand, aussi l'idée doit-elle être mise près de l'ornière et peu à peu nous l'absorbons. C'est de bonne politique, mais de mauvaise moralité! Pensez à la masse d'incongruités que les réformateurs et ceux que vous appelez les prêcheurs libéraux déversent aujourd'hui sur la société! D'après les scientistes chrétiens, Jésus était un grand guérisseur ; d'après les spirites, Il fut un grand psychique ; d'après les théosophes, Il fut un mahâtmâ. Tout cela a été tiré du même texte. Il est un texte des Védas qui dit : « Existence (*sat*) seule existait, ô Bien-Aimé, rien d'autre n'existait au commencement » (1). On a donné au mot sat dans ce texte beaucoup de significations différentes. Les atomistes disent que le mot signifie « atome » et que le monde a été fabriqué avec ces atomes. Les naturalistes disent qu'il signifiait « nature » et que tout est sorti de la nature. Les *sûnyavâdins* (partisans du Vide) disent qu'il signifiait « rien », zéro, et que de rien tout a été créé ; les théistes disent qu'il signifiait « Dieu » et les advaïtistes disent

(1) *Chhândogya Upanishad*, VI, II, 1.

que c'était « Existence absolue ». Tous invoquent l'autorité d'un même texte.

Ce sont les défauts de l'adoration d'un Livre, mais elle a aussi un grand avantage, elle donne de la force. Toutes les sectes religieuses ont disparu, excepté celles qui ont un Livre. Rien ne semble pouvoir les tuer. Certains d'entre vous ont entendu parler des Parsis. C'étaient les anciens Perses qui furent jadis une centaine de millions. La majorité fut conquise par les Arabes et convertie à l'Islamisme ; une poignée échappa aux persécuteurs, en emportant leur livre, qui continue à les préserver. Un Livre est la forme la plus tangible de Dieu. Pensez aux Juifs ; s'ils n'avaient pas eu de Livre, ils se seraient fondus dans le monde, mais leur Livre les garde ; le Talmud les tient ensemble en dépit des plus terribles persécutions. Un des grands avantages d'un Livre, c'est qu'il cristallise tout en une forme commode et tangible et qu'il est l'idole la plus maniable. Posez simplement un livre sur un autel et tout le monde le verra. Tout le monde lit un bon livre!

Je serai peut-être jugé partial, mais à mon avis les Livres ont fait plus de mal que de bien. Ils sont responsables de beaucoup de doctrines nuisibles. Les credos viennent de tous ces Livres, et les Livres sont seuls responsables des persécutions et du fanatisme. Dans les temps modernes, les Livres créent partout des menteurs. Je suis étonné par le nombre de menteurs qu'on trouve dans tous les pays.

***

Considérons maintenant pratimâ, l'image et l'emploi des images. Dans le monde, vous trouverez partout des images d'une forme ou d'une autre. Parfois elles ont la forme d'un homme, et c'est la meilleure. Si je désirais adorer une image, j'aimerais mieux qu'elle eût la forme d'un homme que celle d'un animal, d'un bâtiment ou d'autre chose. Telle secte croit qu'une certaine forme est bonne et que telle autre est mauvaise. Les chrétiens approuvent que Dieu prenne la forme d'une colombe, mais s'Il vient sous la forme d'un poisson comme les

Hindous le disent, c'est une abominable superstition. Les Juifs pensent qu'une idole, sous forme de tabernacle et renfermant un livre avec deux anges assis de chaque côté, est juste, mais si l'idole est sous la forme d'un homme ou d'une femme, cela devient affreux. Les mahométans pensent, quand ils prient, qu'il est bien de créer en soi une image mentale du temple et de la Kaba, la pierre noire qui est à l'intérieur, et de se tourner vers l'ouest, mais si vous créez l'image sous forme d'une église, c'est pour eux de l'idolâtrie. Voilà le défaut de l'adoration des images. Et pourtant il semble que ce soient là des étapes nécessaires (1).

Dans cette matière, il est de la plus haute importance de penser nous-même réellement ce que nous croyons. Ce

(1) Dans des notes prises pendant une conférence que Vivekânanda fit à Sialkote (Punjab), nous trouvons le passage suivant :

« Les Juifs condamnent l'idolâtrie, mais ils avaient un temple dans lequel se trouvait un coffre appelé arche, qui renfermait les Tables de la Loi ; au-dessus de ce coffre se trouvaient deux statues d'anges aux ailes étendues entre lesquelles la présence divine était censée se manifester sous la forme d'un nuage. Ce temple est détruit depuis longtemps, mais les nouveaux sont construits exactement de la même façon et on conserve toujours des livres religieux dans le coffre. Les catholiques romains et les chrétiens grecs ont un certain genre de culte des idoles ; ils adorent l'image de Jésus et celle de sa Mère. Chez les protestants il n'y a pas d'idolâtrie mais on adore Dieu sous une forme personnelle, ce que l'on pourrait appeler un culte d'idole sous une autre forme. Les Parsis et les Iraniens s'adonnent beaucoup au culte du feu. Chez les mahométans on adore les prophètes et les grands et nobles personnages et on prie en tournant le visage vers la Kaba. Tout cela nous montre qu'à la première étape du développement religieux les hommes ont besoin de quelque chose d'extérieur ; au fur et à mesure que le moi intérieur se purifie, l'homme se tourne vers des conceptions plus abstraites. « Lorsque le jîva cherche à s'unir avec Brahman c'est ce qu'il y a de mieux ; lorsqu'on pratique la méditation c'est médiocre ; lorsqu'on répète des noms c'est la forme la plus basse ; quant au culte extérieur c'est la forme la plus basse de toutes ». Il faut cependant comprendre très clairement que même la pratique de ce dernier culte n'entraîne aucun péché. Chacun doit faire ce qu'il est capable de faire, et si on l'en dissuade il le fera de quelque autre manière pour atteindre son but. Nous ne devrions donc pas dire de mal de l'homme qui adore des idoles. Il est à une certaine étape de sa croissance et, par conséquent, il en a besoin ; les sages devraient s'efforcer d'aider ces hommes à avancer, de les amener à faire mieux. Mais il ne sert à rien de se quereller sur toutes ces différentes formes de culte. »

Voir aussi p. 305 ci-dessous ainsi que *Karma-Yoga*, p. 47 sqq. ci-dessus.

qu'il faut savoir, c'est ce que nous croyons. Ce qu'il faut savoir, c'est ce que nous avons nous-même réalisé. Ce que Jésus ou Bouddha ont fait n'est rien pour nous, si nous ne le faisons pas aussi nous-même. Nous enfermer dans une chambre et penser à ce que mangeait Moïse n'apaisera pas notre faim ; de même ce que Moïse a pensé ne nous apportera pas le salut. Mes idées sont très nettes sur ce point. Parfois je pense que j'ai raison quand je suis d'accord avec tous les anciens maîtres, mais parfois, je pense qu'ils ont raison quand ils sont d'accord avec moi. Je crois à la pensée indépendante. Je crois qu'il faut se libérer totalement des saints maîtres, leur accorder toute vénération, mais considérer la religion comme une recherche indépendante. Je dois trouver ma lumière, tout comme ils ont trouvé la leur. Le fait qu'ils ont trouvé la lumière ne nous satisfait pas du tout. Vous devez *devenir* la Bible et non lui obéir, mais il faut la vénérer comme une lumière sur le chemin, un guide, un point de repère ; c'est toute la valeur qu'elle a.

Ces images et toutes ces choses sont néanmoins tout à fait nécessaires. Si vous essayez de concentrer votre esprit ou même de projeter une pensée quelconque, vous verrez que vous formez naturellement des images dans votre esprit. Vous n'y pouvez rien. Deux genres d'êtres ne réclament jamais d'images, l'animal humain qui ne pense jamais à aucune religion et l'être parfait qui en a dépassé l'étape. Entre ces deux extrêmes, nous avons tous besoin d'un certain idéal, extérieur ou intérieur [1]. Il peut prendre la forme d'un être humain disparu ou d'un homme ou d'une femme en vie. C'est se raccrocher à la personne et à la forme, ce qui est tout naturel. Nous sommes portés à concrétiser. Comment serions-nous ici si nous ne concrétisions pas? Nous sommes des esprits concrétisés et c'est pourquoi nous nous trouvons sur cette terre. La concrétisation nous a amenés ici et elle nous emportera. De courir après les satisfactions des sens a fait de nous des êtres humains ; nous aurons beau dire le contraire, nous sommes obligés d'adorer des êtres per-

[1] Voir p. 172 ci-dessus.

sonnels. Il est très facile de dire « ne sois pas personnel », mais celui qui le dit est généralement très personnel. Son attachement pour certains hommes et certaines femmes est très fort, il le conserve encore à leur mort et il désire les suivre au-delà de la mort. C'est de l'idolâtrie — c'est la graine, la cause véritable d'idolâtrie — et si la cause est là, elle se manifestera sous une forme ou une autre. Ne vaut-il pas mieux avoir un attachement personnel pour une image du Christ ou de Bouddha que pour un homme ou une femme ordinaire? En Occident les gens disent qu'il est mal de s'agenouiller devant une image, mais ils s'agenouillent devant une femme et lui disent : « Tu es ma vie, la lumière de mes yeux, mon âme. » C'est une idolâtrie pire encore. Pourquoi parler en l'occurence de « mon âme », de « ma vie »? Tout cela disparaîtra bientôt. C'est seulement de l'attachement des sens, c'est un amour égoïste dissimulé par un monceau de fleurs. Les poètes le décorent d'un joli nom et font pleuvoir sur lui de l'eau de rose et toutes sortes de suavités. N'est-il pas mieux de s'agenouiller devant la statue de Bouddha ou de Jina vainqueur et dire : « Tu es ma vie »? Moi, je lei préfère.

Il y a une autre sorte de pratîka qui n'est pas connue en Occident, mais qu'enseignent nos Livres. C'est l'adoration de l'esprit comme Dieu. Tout ce qui est adoré comme Dieu est un stade, une approche, pourrait-on dire. Un exemple en est la méthode de faire découvrir la petite étoile Arundhatî, près des Pléiades. On vous montre d'abord une grande étoile toute proche d'elle et quand vous l'avez vue, on vous montre une étoile plus petite et plus rapprochée, puis quand votre attention est fixée sur elle, on vous fait voir Arundhatî. De la même façon tous ces différents pratîkas et pratimâs conduisent à Dieu.

L'adoration de Bouddha et du Christ constitue un pratîka, une approche vers l'adoration de Dieu. Mais cette adoration de Bouddha et du Christ ne peut pas sauver un homme, il faut aller au-delà. Jésus-Christ manifeste Dieu, mais Dieu seul peut nous donner la liberté. Certains philosophes disent même que ces incarnations devraient être considérées comme Dieu ; elles ne seraient

pas des pratîkas, mais Dieu en personne. En tout cas nous pouvons prendre ces différents pratîkas, ces différents stades et ne pas en souffrir, mais si nous croyons adorer Dieu tandis que nous les adorons, nous nous trompons. Si un homme qui adore Jésus-Christ croit trouver ainsi le salut, il fait une erreur absolue. Si un homme croit qu'il sera sauvé en adorant une idole, un spectre ou les esprits des disparus, il se trompe entièrement. Nous pouvons adorer n'importe quoi si nous y voyons Dieu, si nous pouvons oublier l'idole et y voir Dieu. Nous ne devons projeter sur Dieu aucune image. Mais nous pouvons remplir toute image de la Vie qui est en Dieu. Oubliez seulement l'image et tout ira bien, car : « De Lui provient toute chose. » Il est toute chose. Nous pouvons adorer une image comme Dieu, mais pas Dieu comme image. Dieu *dans* l'image, c'est juste, mais l'image comme Dieu c'est faux. Dieu *dans* l'image est parfaitement juste. Il n'y a là nul danger, c'est la véritable adoration de Dieu. Mais l'image-Dieu n'est qu'un pratîka.

Or, adorer Ishvara et Lui seul, est *bhakti*. L'adoration de tout autre chose, que ce soit un déva ou tout autre être, n'est pas bhakti. Les diverses formes d'adoration des différents dévas, doivent toutes être considérées comme du *karma* ritualiste qui procure uniquement à l'adorateur quelque jouissance céleste, mais ne peut jamais faire éclore bhakti ni conduire à *mukti*. Il est donc une chose qu'il faut garder soigneusement présente à l'esprit : il peut arriver dans certains cas que l'idéal hautement philosophique, le suprême Brahman, soit abaissé (par l'adoration de pratîkas) au niveau du pratîka ; le pratîka lui-même est alors pris pour l'*Atman* de l'adorateur ou son *antaryâmin*, et l'adorateur s'égare complètement, car aucun pratîka ne peut vraiment être son Atman. Mais lorsque Brahman est le but de l'adoration, quand le pratîka n'en est qu'un substitut, une suggestion, c'est-à-dire lorsque, par l'intermédiaire du pratîka, on adore l'omniprésent Brahman — le pratîka lui-même étant idéalisé en la cause de toute chose, en Brahman — alors l'adoration est réellement salutaire. Ce genre d'adoration est même absolument nécessaire à tous les hom-

mes, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé l'état primaire ou préparatoire de l'esprit dans le domaine de l'adoration. Ainsi, quand on adore des dieux ou d'autres êtres en eux-mêmes et pour eux-mêmes, cette adoration n'est qu'un karma ritualiste. Et en tant que science (vidyâ), elle nous donne les fruits qui appartiennent à cette science particulière. Mais si l'on considère les dévas ou tout autre être comme Brahman et qu'on les adore comme tels, on arrive au même résultat que par l'adoration d'Ishvara. Cela explique comment, dans beaucoup de cas, dans les Shrutis et les Smritis, un dieu, un sage, ou quelque autre être extraordinaire est pris et porté au-dessus de sa propre nature, idéalisé en Brahman et ensuite adoré. L'advaïtiste dit : « Tout n'est-il pas Brahman quand le nom et la forme ont été enlevés ? » Le vishishtâdvaïtiste dit : « Lui, le Seigneur, n'est-il pas le Moi intime de chacun ? » — Shankarâchârya dit, dans le *Brahma-Sûtra Bhâshya* : « C'est Brahman Lui-même qui fait fructifier l'adoration même des *âdityas*, car Il est le Maître de tout... De cette façon, Brahman devient ici l'objet de l'adoration car, en tant que Brahman, Il Se superpose aux prâtikas tout comme Vishnou, etc., se superpose aux images » (1).

Les mêmes idées s'appliquent à l'adoration des pratimâs comme à celle des pratîkas ; c'est-à-dire que si l'image représente un dieu ou un saint, l'adoration n'est pas le résultat de bhakti et ne conduit pas à la libération. Mais si elle se donne pour objet le Dieu unique, l'adoration amènera bhakti et mukti. Parmi les principales religions du monde, nous voyons le Védântisme, le Boudhisme et certaines formes du Christianisme, qui emploient librement les images. Deux religions seulement, l'Islamisme et le Protestantisme, se refusent à y avoir recours. Les musulmans pourtant emploient les tombeaux de leurs saints et de leurs martyrs presque comme des images. Les protestants, en rejetant toute aide concrète à la religion, s'éloignent chaque année davantage de la spiritualité, si bien que, de nos jours, il ne subsiste presque plus de différence entre les protestants

(1) *Commentaire sur Védânta-Sûtra*, IV, I, 5.

les plus avancés et les disciples d'Augute Comte ou les agnostiques qui ne prêchent que la seule éthique.

D'ailleurs, dans le Christianisme et l'Islamisme, tout ce qui existe comme adoration d'images entre dans la catégorie dans laquelle le pratîka ou la pratimâ est adoré pour lui-même, et non comme un « moyen de vision » de Dieu ; c'est donc, pour le mieux, un genre de karma ritualiste qui ne peut pas conduire à bhakti ou à mukti. Dans cette forme d'adoration d'images, l'âme se voue à d'autres choses qu'à Ishvara ; et cet emploi d'images, de tombeaux, de mausolées, de temples est une véritable idolâtrie ; elle n'est en soi-même ni péché, ni perversité — elle est un rite — un karma dont les adorateurs doivent recueillir le fruit, et le recueillent en fait.

## *L'idéal choisi* (1)

Nous devons maintenant considérer ce qu'on appelle *ishta-nishthâ*. Celui qui veut devenir un *bhakta* doit savoir que : « Autant d'opinions, autant de chemins. » Il doit savoir que toutes les sectes différentes des diverses religions sont des manifestations différentes de la gloire du même Seigneur. « Ils T'appellent de tant de noms, ils Te divisent, pourrait-on dire, par tous ces noms différents, et pourtant dans chacun d'eux on peut trouver Ton omnipotence... Tu atteins le dévot par tous ces noms; il n'y a pas non plus d'instant spécialement fixé, pourvu que l'âme éprouve un violent amour pour toi. Ton approche est si facile, mon malheur est que je ne sache pas T'adorer » (2)!

En outre, le bhakta doit prendre garde de ne pas haïr, de ne pas même critiquer les radieux fils de lumière qui ont fondé les diverses sectes ; il doit même éviter d'en entendre dire du mal. Rares, en vérité, sont ceux qui possèdent à la fois une sympathie et une faculté d'appréciation étendues, en même temps qu'un amour intense. Nous voyons, en règle générale, que les sectes libérales qui ont de larges sympathies perdent l'intensité de leurs sentiments religieux, et que, dans leurs mains, la religion risque de s'abaisser au rôle d'une vie de société politique ou sociale. D'un autre côté, on voit que les sectaires extrê-

(1) Cf. *Entretiens et causeries*, p. 131 sq.
(2) Tiré de *Shikshâshtaka*, hymne de Shrî Chaitanya.

mement étroits, tout en manifestant un amour très louable pour leurs propres idéals, ont acquis chaque particule de cet amour en haïssant tous ceux qui n'ont pas exactement les mêmes opinions qu'eux. Plût à Dieu que le monde fût rempli d'hommes aussi brûlants dans leur amour qu'universels dans leurs sympathies! Mais ces hommes sont rares! Nous savons pourtant qu'il est possible d'éduquer des groupes nombreux d'êtres humains dans l'idéal d'une union merveilleuse de ces deux qualités: la largeur et l'intensité de l'amour. Le moyen d'y parvenir est donné par le sentier de l'ishta-nishthâ ou de l' « idéal choisi ».

La théorie de l'ishta réclame une attention soutenue, car si on la comprend bien, on peut comprendre toutes les religions du monde. Le mot ishta est un dérivé de la racine *ish* : désirer, choisir. L'idéal de toutes les religions, de toutes les sectes est le même : atteindre la liberté, cesser de souffrir. Où que vous trouviez de la religion, vous verrez cet idéal qui agit sous une forme ou sous une autre. Naturellement, dans les stades inférieurs de la religion, il n'est pas si bien exprimé, mais bien ou mal exprimé, c'est le seul but vers lequel tend chaque religion. Chacun de nous désire se débarrasser de la souffrance, nous nous débattons pour atteindre la liberté physique, mentale, spirituelle. C'est toute l'idée qui fait agir le monde. Quoique le but soit unique et toujours le même, il peut y avoir beaucoup de chemins pour l'atteindre, et ces chemins sont déterminés par les particularités de notre nature. Tel homme est émotif, tel autre intellectuel, tel autre actif, etc. De plus, dans la même nature, il peut y avoir plusieurs subdivisions. Prenez par exemple l'amour, dont nous nous occupons spécialement à propos de bhakti. Un homme éprouve surtout de l'amour pour ses enfants, un autre pour sa femme, un autre pour sa mère, son père, ses amis. Un autre ressent de l'amour pour son pays, et quelques-uns aiment l'humanité dans le sens le plus large. Ces derniers sont naturellement très peu nombreux. bien que chacun de nous en parle comme si c'était la force motrice qui dirige sa vie. Quelques sages seulement en ont fait l'expérience.

Quelques grandes âmes seulement au milieu de l'humanité éprouvent cet amour universel. Espérons que le monde ne sera jamais dépourvu de tels êtres.

Nous voyons que même dans un seul sujet, il y a beaucoup de chemins différents pour attteindre le but. Tous les chrétiens croient au Christ, mais pensez combien d'explications différentes ils donnent de Lui. Chaque église Le voit dans une lumière différente, d'un point de vue différent. Les yeux des Presbytériens sont fixés sur la scène où le Christ a chassé les changeurs ; ils voient en Lui un combattant. Si vous interrogez un quaker, il vous répondra peut-être : « Jésus pardonna à Ses ennemis. » Et ainsi de suite. Si vous demandez à un catholique romain quel moment de la vie du Christ lui plaît le mieux, il dira peut-être : « Le moment où Il donna les clefs à Pierre. » Chaque secte est obligée de Le voir à sa façon. Il s'ensuit qu'il y aura beaucoup de divisions et de subdivisions même dans un sujet donné.

Les ignorants empoignent l'une de ces subdivisions et s'appuient sur elle. Ils refusent non seulement à autrui le droit d'interpréter l'univers d'après sa propre lumière, mais ils osent prétendre que les autres ont tout à fait tort et qu'eux seuls ont raison. S'ils sont opposés, ils commencent à se battre. Ils disent qu'ils tueront quiconque ne croit pas comme eux — tout comme les musulmans. Ce sont des gens qui se croient sincères et qui ne tiennent aucun compte d'autrui.

Quelle est la position que nous désirons prendre dans le Bhakti-Yoga ? Non seulement nous nous abstiendrons de dire aux autres qu'ils se trompent, mais nous dirons à tous ceux qui suivent leur propre chemin qu'ils ont raison. Le chemin que votre nature vous oblige absolument à prendre est le bon chemin. Chacun de nous naît avec une nature particulière qui est le résultat de son existence antérieure. Nous l'appelons tantôt notre propre expérience antérieure réincarnée, et tantôt un passé héréditaire, mais en tout cas nous sommes le résultat du passé ; c'est absolument certain, quelle que soit la voie qu'ait prise notre passé. Il s'ensuit naturellement que chacun de nous est un effet dont son passé est la cause, et pour

cette raison il y a en chacun de nous un mouvement particulier, un enchaînement particulier ; c'est pourquoi chacun devra trouver un chemin pour soi-même. Ce chemin, cette méthode à laquelle chacun de nous est naturellement adapté est appelé le « chemin choisi ». C'est la théorie de l'ishta ; le chemin qui est le nôtre, nous l'appelons notre ishta.

Tel homme, par exemple, conçoit Dieu comme le Maître omnipotent de l'univers ; c'est sa nature, c'est un homme impérieux qui désire commander à tout le monde. Aussi trouve-t-il naturel que Dieu soit un Maître omnipotent. Tel autre, qui a peut-être été un sévère maître d'école, ne peut rien voir d'autre qu'un Dieu juste, un Dieu qui punit, etc. Chacun voit Dieu d'après sa propre nature, et cette vision conditionnée par notre nature est notre ishta. Nous nous sommes mis dans une position dans laquelle nous pouvons avoir cette vision de Dieu et celle-là seulement ; nous ne pouvons en voir aucune autre.

Si vous pensez que l'enseignement de tel homme est le meilleur et vous convient exactement, et qu'un jour vous demandiez à l'un de vos amis d'aller l'entendre, cet ami peut le considérer comme le pire enseignement qu'il connaisse. Il n'a pas tort et il est inutile de vous quereller avec lui. L'enseignement était bon, mais il ne convenait pas à votre ami. Pour aller un peu plus loin, nous devons comprendre que la vérité vue de différents points de vue peut être toujours la vérité et pourtant pas la même vérité. A première vue cela paraît contradictoire, mais il faut nous souvenir que la vérité absolue est unique tandis que les vérités relatives sont nécessairement diverses. Prenez votre vision de cet univers, par exemple. Cet univers, comme entité absolue, est inchangé et inchangeable, il reste toujours le même. Mais vous et moi et chacun de nous entend et voit son propre univers. Prenez le soleil — le soleil est unique, mais quand vous et moi et cent autres personnes se tiennent à différentes places et le regardent, chacun voit un soleil différent [1]. Nous n'y pouvons rien. Un très petit changement de position chan-

[1] Voir p. 300 ci-dessous.

gera toute la vision qu'un homme a du soleil. Un léger changement dans l'atmosphère donnera de nouveau une vision différente. De même dans la perception relative, la vérité apparaît toujours diverse, mais la vérité absolue est seulement une.

Par conséquent nous ne devons pas lutter avec ceux qui disent de la religion quelque chose qui ne concorde pas exactement avec nos vues. Nous devrions nous rappeler que nous pouvons avoir raison tous deux bien qu'apparemment en contradiction. Il peut y avoir des millions de rayons convergeant vers le même centre dans le soleil. Plus ils sont éloignés du centre, plus grande est la distance entre eux. Mais quand ils se rencontrent tous au centre, toutes les différences disparaissent. Il existe un tel centre qui est le but absolu de l'humanité, c'est Dieu. Nous sommes les rayons. Les distances entre les rayons sont les limitations constitutionnelles à travers lesquelles nous devons passer pour avoir la vision de Dieu. Tant que nous sommes sur ce plan, nous sommes tenus d'avoir chacun une vue différente de la Réalité absolue, et comme toutes ces vues sont justes, nul de nous n'a besoin de se quereller avec autrui. La seule solution est de se rapprocher du centre. Si nous essayons d'aplanir nos différends par la discussion ou la querelle, nous pouvons continuer des centaines d'années sans parvenir à une conclusion. L'histoire le prouve. La seule solution est d'aller de l'avant, d'aller vers le centre ; plus vite nous le ferons, et plus vite nos divergences disparaîtront (1).

Cette théorie de l'ishta signifie donc permettre à l'homme de choisir sa propre religion. Aucun homme ne devrait en forcer un autre à adorer ce qu'il adore lui-même. Toutes les tentatives de grouper des êtres humains en troupeaux, par l'épée, la force ou les arguments, de les pousser pêle-mêle dans le même enclos pour leur faire

(1) Vivekânanda dit ailleurs :
« N'ayez jamais de disputes en matière de religion. Toutes les disputes et les querelles sur la religion prouvent seulement que la spiritualité est absente. Les querelles religieuses ne portent jamais que sur les déchets. Lorsque la pureté et la spiritualité s'en vont, laissant l'âme desséchée, les querelles commencent ; elles ne commencent pas avant. »

adorer le même Dieu, ont toujours échoué et échoueront toujours parce que c'est constitutionnellement impossible. Bien plus encore, on risque d'arrêter leur croissance. Vous rencontrez rarement un homme ou une femme qui ne lutte pas pour une religion de quelque espèce, et combien sont satisfaits ou plutôt combien ne le sont pas? Combien peu trouvent quelque chose! Pourquoi? Simplement parce que la plupart d'entre eux s'appliquent à des tâches impossibles. Ils y sont contraints parce que d'autres hommes les leur imposent. Quand on est enfant, par exemple, votre père vous met entre les mains un livre qui dit que Dieu est tel et tel. Quel droit a-t-il de vous mettre cela dans l'esprit? Comment connaît-il la façon dont vous vous développerez? Ignorant votre développement constitutionnel, il désire imprimer ses idées dans votre cerveau, et le résultat c'est que votre croissance en est entravée. Vous ne pouvez pas faire pousser une plante dans un sol qui ne lui convient pas. Un enfant s'instruit lui-même ; mais vous pouvez l'*aider* à avancer sur son propre chemin. Ce que vous pouvez faire n'est pas positif mais négatif. Vous pouvez écarter les obstacles, mais le savoir sortira spontanément. Sarclez un peu le sol afin qu'il sorte facilement. Mettez une haie tout autour, veillez à ce qu'il ne soit tué par rien ; là s'arrête votre tâche. Nous ne pouvons rien faire d'autre. Le reste est une manifestation qui vient de l'intérieur de la nature de l'enfant. Voilà l'éducation d'un enfant : l'enfant s'éduque lui-même. Vous venez m'entendre, et quand vous rentrerez chez vous, si vous comparez ce que vous avez appris vous trouverez que vous aviez pensé la même chose, j'y ai seulement donné une expression. Je ne pourrai jamais rien vous enseigner, vous devez vous enseigner vous-mêmes, mais je peux vous aider éventuellement en donnant une expression à cette pensée. De même, et plus encore, en matière de religion : je dois m'enseigner moi-même la religion. Quel droit a mon père de me mettre dans la tête toutes sortes de sottises? Quel droit ont mon maître ou la société de me mettre des choses dans la tête? Peut-être sont-elles bonnes, mais elles peuvent ne pas être *mon* chemin.

Pensez au mal effroyable qui règne dans le monde aujourd'hui, aux millions et millions d'enfants innocents pervertis par de mauvais moyens d'enseignement! Combien d'éléments merveilleux qui seraient devenus de superbes vérités spirituelles ont été écrasés dans l'œuf par cette horrible idée de religion de famille, religion sociale, religion nationale, etc! Pensez à la masse de superstitions que vous avez maintenant dans la tête sur la religion de votre enfance, la religion de votre pays, et à la quantité de mal que cela fait ou peut faire. L'homme ne sait pas quelle puissance se cache derrière chaque pensée et chaque action. Le vieil adage est vrai qui dit : « Les fous se pressent où les anges craignent d'entrer » (1). On devrait s'en souvenir dès le début. Comment? Par la croyance en l'ishta.

Il y a tant d'idéaux! Je n'ai aucun droit de dire quel sera le vôtre, de vous imposer un idéal quelconque. Mon devoir consiste à vous proposer tous les idéals que je connais et à vous permettre de voir grâce à votre propre constitution ce que vous aimez le mieux et ce qui vous convient le mieux. Prenez ce qui vous va le mieux et persévérez-y. C'est votre ishta, votre idéal particulier.

Nous voyons ainsi qu'une religion d'église ne pourra jamais exister. Le vrai travail de la religion doit être une chose toute personnelle. Si j'ai une idée personnelle, je dois la garder religieusement et secrète parce que je sais qu'elle n'est pas nécessairement la vôtre. D'ailleurs, pourquoi créerais-je un trouble par mon désir de dire mon idée à tout le monde? D'autres viendraient me combattre. Ils ne pensent pas à le faire si je ne leur dis rien, mais si je vais leur dire quelles sont mes idées, ils résisteront tous. Alors, à quoi bon leur en parler? Cet ishta ne doit pas être communiqué, il est entre vous et Dieu (2). On peut prêcher en public du haut de la chaire toute la théorie de la religion, mais la religion supérieure ne peut être rendue publique. Je ne peux pas faire montre de mes sentiments religieux quand on m'en donne l'ordre. Quel est le résultat de cette mômerie et de cette moquerie?

(1) Vers de Pope.
(2) Voir ci-dessous, p. 302.

C'est faire de la religion une plaisanterie, le pire des blasphèmes. Le résultat, c'est ce que vous trouvez aujourd'hui dans les églises. Comment des êtres humains peuvent-ils supporter cette gymnastique religieuse? On dirait des soldats dans une caserne. L'arme sur l'épaule! à genoux! prenez un livre! tout est réglé minutieusement. Cinq minutes de sentiment, cinq minutes de raison, cinq minutes de prière, tout est réglé d'avance. Ces singeries ont chassé la religion! Que des églises prêchent des doctrines, des théories, des philosophies tant qu'elles voudront, mais quand il s'agit d'adoration, de la véritable religion pratique, ce devrait être comme Jésus l'enseigne : « Mais toi, quand tu pries, entre dans ta chambre et après avoir fermé la porte, prie ton Père qui est là, dans le secret » (1). C'est la théorie de l'ishta. C'est la seule manière pour la religion de répondre aux nécessités des différentes constitutions, éviter les querelles et faire réaliser de véritables progrès pratiques dans la vie spirituelle.

Mais n'allez pas déformer mes paroles et créer des sociétés secrètes. Si le diable existait, je le chercherais dans une société secrète, comme l'inventeur des sociétés secrètes. Ce sont des plans diaboliques. L'ishta est sacré, mais non pas secret. Dans quel sens? Pourquoi ne dois-je pas parler à autrui de mon ishta? Parce que c'est ce que j'ai de plus sacré. Il peut venir en aide à d'autres, mais comment saurai-je qu'il ne les blessera pas plutôt? Il peut y avoir un homme dont la nature est telle qu'il ne peut pas adorer un Dieu Personnel, mais peut seulement adorer, comme Dieu Impersonnel, son propre Moi supérieur. Supposez que je le laisse parmi vous et qu'il vous dise qu'il n'y a pas de Dieu Personnel, mais seulement Dieu sous forme de Moi, en vous et en moi. Vous serez choqués. Son idée est sacrée, mais pas secrète. Il n'y a jamais eu de grande religion, ni un grand maître qui forme des sociétés secrètes pour prêcher les vérités de Dieu. Il n'existe pas de telles sociétés secrètes dans l'Inde. Ce sont des conceptions purement occidentales qui se sont faufilées dans l'Inde. Nous n'en avons jamais rien su.

(1) St Matthieu, VI, 6.

Pourquoi, d'ailleurs, y aurait-il des sociétés secrètes chez nous? En Europe les gens n'étaient pas autorisés à dire sur la religion un mot qui n'entre pas dans les vues de l'Église. Ils ont donc été contraints de fuir, de se cacher dans les montagnes, de former des sociétés secrètes afin de pouvoir se livrer au culte qui leur convenait. Dans l'Inde on n'a jamais persécuté ceux qui avaient des vues personnelles en matière de religion. Il n'y a jamais eu de société secrète religieuse dans l'Inde ; si vous avez cette idée fausse, débarrassez-vous-en immédiatement. Ces sociétés secrètes dégénèrent toujours en des choses horribles. J'ai une expérience suffisante de ce monde pour savoir quel mal elles occasionnent et combien facilement elles glissent et deviennent des groupements d'amour libre, des sociétés qui évoquent des spectres — où les gens font le jeu d'autres hommes, d'autres femmes, et perdent toute possibilité future de croissance en pensée et en action, etc.

Certains d'entre vous seront peut-être offensés que je parle ainsi, mais je dois vous dire la vérité. Peut-être une demi-douzaine seulement d'hommes et de femmes m'accompagneront-ils dans toute ma vie, mais ce seront de vrais hommes, de vraies femmes, purs, sincères ; je ne désire pas une foule. Que peuvent espérer faire les foules? L'histoire du monde a été faite par quelques douzaines d'hommes que vous pouvez compter sur vos doigts et le reste n'est qu'un troupeau. Toutes ces sociétés secrètes et ces fumisteries rendent les hommes et les femmes impurs, faibles, étroits d'esprit ; et les faibles n'ont aucune volonté et ne peuvent jamais agir. N'ayez donc aucun rapport avec ces sociétés. Tout ce soi-disant amour du mystère devrait être exterminé dès qu'il pénètre dans votre esprit. Celui qui est impur, si peu que ce soit, ne deviendra jamais religieux. N'essayez pas de couvrir des plaies ulcérées sous des masses de roses. Pensez-vous pouvoir tromper Dieu? Personne ne le peut. Donnez-moi un homme ou une femme honnête, mais que le Seigneur me protège contre les revenants, les anges ailés et les diables. Soyez simples, naturels, agréables.

Il y a en nous l'instinct que nous avons en commun avec les animaux ; c'est un mouvement réflexe mécanique du corps. Il y a aussi une forme plus élevée de direction que nous appelons la raison quand l'intelligence constate des faits et les généralise. Il y a une forme encore plus haute de connaissance que nous appelons l'inspiration, qui ne raisonne pas, mais connaît toute chose par éclairs. C'est la plus haute forme de connaissance. Comment la distinguons-nous de l'instinct? Voilà la grande difficulté. Chacun vient à vous, de nos jours, chacun se prétend inspiré et a des revendications surhumaines. Comment distinguerons-nous entre l'inspiration et la supercherie?

En premier lieu, l'inspiration ne doit pas contredire la raison. Le vieillard ne contredit pas l'enfant, il en est la continuation. Ce que nous appelons inspiration est la continuation de la raison. Le chemin de l'intuition passe par la raison (1). Les mouvements instinctifs de votre corps ne s'opposent pas à la raison. Quand vous traversez une rue, vous déplacez instinctivement votre corps pour éviter les voitures! Est-ce que votre esprit vous dit qu'il est sot de sauver votre corps de cette façon? Non. De même une inspiration pure ne contredit jamais la raison. S'il y a contradiction, ce n'est pas de l'inspiration.

Deuxièmement, l'inspiration doit être pour le bien de tous et non pour la renommée, la gloire ou le profit personnels. Elle doit toujours être pour le bien du monde et parfaitement sans égoïsme.

Quand ces conditions sont remplies, vous pouvez en toute sécurité croire à l'inspiration. Souvenez-vous qu'il n'y a pas un homme sur un million qui soit inspiré, dans l'état actuel du monde. J'espère que leur nombre augmentera. Actuellement nous ne faisons que jouer avec la religion. Avec l'inspiration, nous commencerons d'avoir de la religion. Saint Paul disait : « Aujourd'hui nous voyons comme dans un miroir, confusément ; alors nous verrons face à face » (2). Mais dans l'état actuel du

(1) Voir aussi *Entretiens et causeries*, p. 94 sq.
(2) I. Cor., XIII, 12.

monde, rares sont ceux qui atteignent cet état ; pourtant à aucune période peut-être, il n'y a eu autant de fausses prétentions à l'inspiration. On dit que les femmes ont des facultés intuitives, tandis que les hommes s'élèvent lentement et laborieusement par la raison. Ne le croyez pas. Il y a autant d'hommes inspirés que de femmes inspirées, quoique les femmes soient peut-être plus sujettes à certaines formes d'hystérie et de nervosité. Il serait mieux pour vous de mourir incroyants plutôt que d'être bernés par des fourbes et des coquins! Le pouvoir du raisonnement vous a été donné pour l'employer. Montrez donc que vous l'avez employé à bon escient. En agissant ainsi, vous deviendrez capables de considérer des choses plus élevées.

Chaque secte de chaque religion ne présente à l'humanité qu'un seul idéal, le sien ; mais l'éternelle religion védântique ouvre à l'humanité un nombre infini de portes pour entrer dans le Saint des Saints de la Divinité ; elle offre à l'humanité une collection presque inépuisable d'idéals dont chacun renferme une manifestation de l'Éternel Un. Avec une très affectueuse sollicitude, le Védânta indique à ceux qui cherchent, les différentes voies qu'ont taillées dans le roc des réalités de la vie humaine les fils glorieux ou manifestations humaines de Dieu, aujourd'hui et dans le passé. Il ouvre les bras pour les accueillir tous — et même ceux qui sont encore à venir — dans cette Maison de Vérité, dans cet océan de Béatitude où l'âme humaine, dégagée du filet de Mâyâ, peut aller goûter une liberté parfaite dans une joie éternelle. Le Bhakti-Yoga, par conséquent, nous donne le commandement impératif de ne haïr, ni condamner aucun des différents sentiers qui conduisent au salut.

La jeune pousse doit pourtant être entourée et protégée jusqu'à ce qu'elle soit devenue un arbre. La plante fragile de la spiritualité mourra si elle est exposée trop tôt à des changements continuels d'idées et d'idéaux. On voit beaucoup de gens, au nom d'un « libéralisme religieux », nourrir leur curiosité oisive d'une succession continue d'idéaux différents. Pour eux, découvrir des

choses nouvelles devient un genre de maladie, une sorte d'alcoolisme religieux. Ils veulent entendre des nouveautés uniquement pour y trouver une excitation nerveuse passagère et, lorsqu'une de ces influences a eu sur eux quelque effet, ils sont prêts à en chercher une autre. Pour eux, la religion est une sorte d'opium intellectuel et ne va pas plus loin. « Il y a, dit Bhagavân Shrî Râmakrishna, un autre genre d'hommes, qui sont comme l'huître perlière de la légende. L'huître abandonne le fond de la mer et monte à la surface pour happer une goutte de pluie pendant que l'étoile Svâti (1) est ascendante. Elle se laisse flotter à la surface de la mer, ses écailles grandes ouvertes, jusqu'à ce qu'elle ait réussi à attraper une goutte de pluie. Alors elle plonge et va tout au fond de la mer, où elle reste immobile jusqu'à ce qu'elle ait réussi à faire de cette goutte de pluie une perle merveilleuse » (2).

Voilà vraiment le tableau le plus poétique et le plus saisissant qu'on ait jamais fait de la théorie d'ishtanishthâ. L'*éka-nishthâ* ou dévotion à un seul idéal, est absolument nécessaire au débutant dans la pratique de la dévotion religieuse. Il doit répéter avec Hanumân, dans le Râmâyana : « Je sais que le Seigneur de Shrî et le Seigneur de Jânaki (3) sont tous deux des manifestations du même Être Suprême, pourtant mon tout en tout est Râma aux yeux de lotus » ; ou, comme l'a dit le sage Tulsîdâs, il doit répéter : « Recueille la douceur de tous, assieds-toi avec chacun, accueille le nom de chacun. Dis : Ainsi soit-il, mais reste inébranlable. » Alors, si le disciple est sincère dans sa soif de dévotion, de cette petite graine sortira un arbre gigantesque pareil au banian des Indes qui étend branche après branche, racine après racine, dans toutes les directions jusqu'à ce qu'il recouvre tout le champ de la religion. Et ainsi le fidèle sincère comprendra que Celui qui était l'idéal de sa vie est adoré dans tous les idéaux, par toutes les sectes, sous tous les noms, sous toutes les formes.

(1) Arcturus.
(2) Voir Shrî Râmakrishna, *Les Paroles du Maître*, p. 74.
(3) C'est-à-dire Vishnou et Shiva.

Souvenons-nous toujours que Dieu est Amour. « Bien fou en vérité celui qui, sur les rives du Gange, creuse un puits pour trouver de l'eau. Bien fou en vérité l'homme qui vit près d'une mine de diamants, et passe sa vie à chercher des verroteries. » Dieu est cette mine de diamants. En vérité, nous sommes des fous d'abandonner Dieu pour des légendes de revenants ou de lutins fantastiques. C'est une maladie, un désir morbide. Cela fait dégénérer la race, affaiblit les nerfs et le cerveau ; cela fait vivre dans une incessante peur morbide d'esprits follets ou bien stimule une faim de miracles. Toutes ces histoires folles gardent les nerfs tendus — c'est une lente mais certaine dégénérescence de la race. Il est dégradant de penser abandonner Dieu, la pureté, la sainteté et la spiritualité, pour courir après toutes ces stupidités. Lire les pensées des autres! Je deviendrais fou si je devais lire les pensées de n'importe qui pendant cinq minutes de suite! Soyez forts, levez-vous, cherchez le Dieu d'Amour. C'est la force la plus haute. Quel pouvoir est plus grand que celui de la pureté? L'Amour et la pureté gouvernent le monde. Cet amour de Dieu ne peut pas être atteint par le faible ; par conséquent, ne soyez faibles ni physiquement, ni mentalement, ni moralement, ni spirituellement. Le Seigneur seul est vrai, tout le reste est faux ; tout autre chose devrait être rejetée pour l'amour du Seigneur. Vanité des vanités, tout est vanité [1]. Servez le Seigneur et Lui seul.

[1] Ecclésiaste I, 2.

## *Les méthodes et les moyens*

Sur la méthode et les moyens du Bhakti-Yoga, nous lisons dans le commentaire de Bhagavân Râmânuja sur les *Védânta-Sûtras* : « L'obtention de Cela vient par le discernement, la maîtrise des passions, l'exercice, le travail par sacrifice, la pureté, la force et la suppression des joies excessives. »

Le premier pas est *viveka*. C'est une chose curieuse, surtout pour les Occidentaux. Cela signifie, d'après Râmânuja, « la discrimination de la nourriture ». La nourriture comprend toutes les énergies qui deviendront les forces de notre corps et de notre esprit. La nourriture a été transférée et conservée dans mon corps, et un nouveau rôle lui a été donné, mais mon corps et mon esprit n'ont rien d'essentiellement différent de la nourriture que j'ai mangée. De même que la force et la matière que nous trouvons dans le monde matériel deviennent en nous corps et esprit, de même, essentiellement, la différence entre le corps et l'esprit et la nourriture que nous absorbons, existe seulement dans la manifestation. Puisque le fait est que nous construisons l'instrument de la pensée avec les parcelles de nos aliments et que nous fabriquons la pensée elle-même avec les forces les plus subtiles contenues dans ces aliments, il s'ensuit naturellement que cette pensée et cet

instrument seront modifiés par la nourriture que nous prenons. Il y a certains aliments qui produisent un certain changement dans l'esprit, nous l'observons chaque jour. Il y en a d'autres qui produisent un changement dans le corps et qui, à la longue, ont une influence énorme sur notre esprit. Il est très important de savoir qu'une bonne part des souffrances que nous subissons sont occasionnées par notre alimentation. Nous découvrons qu'après un repas lourd et indigeste, il est très difficile de maîtriser son esprit; il court, court constamment. Certains aliments sont excitants; si vous en mangez, vous constatez que vous ne pouvez pas maîtriser votre esprit. Il est évident qu'après avoir bu une grande quantité de vin ou d'autre boisson alcoolisée, l'homme voit qu'il ne peut plus maîtriser son esprit; celui-ci lui échappe.

La nourriture est rendue impure par trois causes : *a*) par la nature de la nourriture elle-même, dans le cas de l'ail par exemple; *b*) par le fait qu'elle provient de personnes méchantes ou maudites, et *c*) par des impuretés physiques telles que saleté, cheveux, etc. Les Shrutis disent : « Lorsque la nourriture est pure, l'élément *sattva* se purifie et la mémoire n'est plus vacillante. » Râmânuja a cité ce passage de la Chhândogya Upanishad [1].

Premièrement nous devons considérer *jâti* — la nature ou espèce des aliments. Toute nourriture excitante, la viande par exemple, devrait être évitée. On ne devrait pas en manger, car par sa nature même elle est impure. Nous ne pouvons l'obtenir qu'en ôtant la vie à un autre être. Nous en tirons du plaisir un moment et une autre créature doit cesser de vivre pour nous donner ce plaisir. En outre, nous démoralisons d'autres êtres humains. Il serait préférable que celui qui mange de la viande tuât lui-même l'animal, mais au lieu de cela, la société charge de ce métier une classe de gens, et les hait pour le travail qu'ils font. En Angleterre, aucun boucher ne peut être juré, car on le considère comme naturellement cruel. Qui le rend cruel? La société! Si nous ne mangions pas de bœuf et de mouton, il n'y aurait pas

[1] VII, 26.

de bouchers. Manger de la viande n'est permis qu'aux gens faisant de très gros travaux et qui ne deviendront pas des bhaktas. Mais si vous désirez devenir bhakta, vous devez éviter toute viande ; de même pour tous les aliments excitants tels que l'oignon, l'ail (1) et les aliments malodorants comme la choucroute. Il faut éviter tout aliment qui a passé plusieurs jours jusqu'à ce que sa nature se transforme, tout aliment dont le suc naturel s'est presque desséché, tout aliment qui sent mauvais.

L'élément suivant qu'il faut considérer à propos de la nourriture est encore plus étrange pour l'esprit occidental, c'est ce qu'on appelle : *âshraya* — la personne qui apporte les aliments. C'est une théorie hindoue assez mystérieuse. L'idée, c'est que chaque homme est entouré d'une certaine aura, et qu'un peu de son caractère, de son influence, se transmet en quelque sorte à tout ce qu'il touche. On admet que le caractère d'un homme émane de lui, comme une force physique, et tout ce qu'il touche en est influencé. A cause de cela, nous devons prendre garde à qui touche notre nourriture lors de la cuisson ; une personne méchante ou immorale ne doit pas la toucher. Celui qui désire être un bhakta ne doit pas manger avec des gens qu'il sait être très méchants, car leur infection se répandra par la nourriture (2).

Ensuite vient *nimitta* ou l'instrument. Dans la nourriture, il ne doit y avoir ni saleté, ni poussière. La nourriture ne doit pas être apportée du marché et placée sur la table sans avoir été lavée. Nous devons aussi prendre garde à la salive et aux autres sécrétions ; ainsi l'on ne doit jamais se toucher les lèvres avec les doigts. Les

(1) Dans une conférence faite à Sialkote (Punjab), Vivekânanda précise : « Si un homme mange trop d'ail et d'oignons, cela fait naître en lui des passions et il peut être conduit à commettre des actes immoraux haïssables aux yeux de Dieu et aux yeux de l'homme. »

(2) Dans cette même conférence de Sialkote, Vivekânanda disait : « Nous devons éviter de manger ce qui a été touché par un homme méchant, car ce contact fait naître en nous des idées mauvaises. Même si un homme est fils de brahmane, nous ne devons pas prendre de la nourriture de ses mains s'il est immoral et libertin. »

muqueuses sont la partie la plus délicate du corps et toutes les dispositions se transmettent par la salive. Pour cette raison, son contact doit être considéré non seulement comme indésirable mais comme dangereux. De plus, nous ne devons pas manger d'aliments dont une moitié a été mangée par quelqu'un d'autre.

La question de la nourriture a toujours été l'une des questions les plus vitales pour les bhaktas. En dehors des extravagances auxquelles certaines sectes de bhakti se sont portées, il y a une grande part de vérité dans cette question de nourriture. Nous devons nous souvenir que, d'après la philosophie sâmkhienne, *sattva*, *rajas* et *tamas*, qui à l'état d'équilibre homogène forment la *prakriti*, et qui, à l'état hétérogène et troublé, forment l'univers — sont à la fois la substance et la qualité de prakriti. Comme tels, ils sont la matière dont toute forme humaine a été façonnée ; or, la prédominance de l'élément sattva est ce qui est absolument nécessaire pour le développement spirituel. Les éléments, que nous laissons entrer par l'intermédiaire de la nourriture dans la structure de notre corps, contribuent grandement à déterminer notre constitution mentale ; la nourriture que nous prenons doit donc faire l'objet d'une attention toute particulière. Pourtant, dans cette question comme dans d'autres, on ne doit pas rendre les maîtres responsables du fanatisme dans lequel tombent invariablement les disciples.

Ce discernement de la nourriture, après tout, n'a qu'une importance secondaire. Le même passage que j'ai cité ci-dessus est expliqué différemment par Shankarâchârya dans son *bhâshya* sur les Upanishads ; Shankarâchârya donne une signification entièrement différente au mot *âhâra* qui est traduit généralement par nourriture. D'après lui : « Tout ce qui est recueilli est âhâra. La connaissance des sensations telles que le son, etc., est recueillie pour la jouissance de celui qui en jouit (moi) ; la purification de la connaissance qui s'accumule dans la perception des sens est la purification de la nourriture (âhâra). Le mot « purification de la nourriture » désigne l'acquisition de la connais-

sance des sensations, sans qu'interviennent les imperfections de l'attachement, de l'aversion et de la délusion ; tel est le sens. De cette façon, si une telle connaissance ou âhâra est purifiée, les éléments sattva de son possesseur — l'organe intérieur — en seront donc purifiés, et si le sattva est purifié, il en résultera un souvenir continu de l'Un Infini dont la vraie nature a été révélée par les Écritures. »

D'après Shankarâchârya, le passage disant que l'esprit devient pur quand la nourriture est pure, signifie donc réellement : de peur que nous ne devenions assujettis aux sens, nous devons éviter ce qui suit :

Premièrement au sujet de l'attachement : nous devons n'être extrêmement attaché à rien d'autre qu'à Dieu. Voyez toutes choses, faites toutes choses, mais ne vous attachez pas. Aussitôt que naît un attachement extrême, l'homme se perd, il n'est plus son propre maître, il est un esclave. Si une femme est terriblement attachée à un homme, elle devient l'esclave de cet homme. Il ne sert à rien d'être un esclave! Il y a mieux à faire dans ce monde que de devenir l'esclave d'un être humain. Aimez chacun et faites du bien à chacun, mais ne devenez pas esclave! En premier lieu, l'attachement nous abâtardit individuellement, et en second lieu il nous rend extrêmement égoïste. A cause de cette faiblesse, nous cherchons à nuire à autrui pour faire du bien à ceux que nous aimons. Un grand nombre des méchantes actions faites dans ce monde sont réellement perpétrées par attachement à certaines personnes. Ainsi tout attachement excepté celui aux bonnes actions devrait être évité, mais il faut témoigner de l'amour à tous.

Quant à la jalousie, il ne devrait y en avoir pour aucun objet des sens. La jalousie est la racine de tout mal et il est fort difficile de la dominer.

Et maintenant la délusion. Nous prenons toujours une chose pour une autre et agissons en conséquence ; le résultat est que nous amenons de la souffrance sur nous-même. Nous prenons le mal pour le bien. Si quelque chose nous chatouille agréablement les nerfs pour un instant, nous le prenons pour le plus grand bien et nous

nous y plongeons immédiatement, mais nous trouvons, quand il est trop tard, que cela nous a porté un terrible coup. Chaque jour nous tombons dans cette erreur et souvent nous y restons toute notre vie. Quand les sens, sans attachement extrême, sans jalousie et sans délusion, travaillent dans le monde — une telle tâche ou collection d'impressions constitue selon Shankarâchârya de la « nourriture pure ». Quand on absorbe de la nourriture pure, l'esprit est capable de se porter sur les objets et d'y penser sans attachement, jalousie, ni délusion — l'esprit est alors pur et un souvenir constant de Dieu l'habite.

Ces deux explications sont apparemment contradictoires ; toutes deux sont pourtant vraies et nécessaires.

Il est tout naturel de dire que l'interprétation de Sankarâchârya est la meilleure, mais je désire ajouter qu'on ne doit pas non plus négliger celle de Râmânuja. C'est seulement quand vous prenez réellement soin de la nourriture matérielle que le reste suit. Il est tout à fait vrai que l'esprit est le maître, mais bien peu d'entre nous ne sont pas enchaînés par les sens. Nous sommes tous dominés par la matière, et tant que nous le sommes nous devons avoir recours à des aides matérielles. Quand nous serons devenus forts, nous pourrons manger et boire tout ce que nous voudrons. Nous devons suivre Râmânuja et surveiller nourriture et boisson ; en même temps, nous devons aussi prendre garde à notre nourriture mentale. Il est très facile de prendre garde à la nourriture matérielle, mais le travail mental doit aller de pair.

La manipulation et la maîtrise de ce que nous appellerons le corps subtil, c'est-à-dire l'esprit, sont sans doute des fonctions supérieures à la maîtrise du corps charnel, plus matériel. Mais la maîtrise du corps physique est absolument nécessaire si l'on veut atteindre la maîtrise du corps plus subtil. Le débutant doit donc faire grande attention à toutes les règles de régime alimentaire qui lui ont été transmises par une grande lignée de maîtres autorisés. Le fanatisme extravagant et dépourvu de sens qui a entièrement relégué la reli-

gion à la cuisine (ainsi qu'on peut l'observer dans beaucoup de nos sectes), sans aucun espoir que la noble vérité de cette religion remonte jamais à la clarté rayonnante de la spiritualité — est une espèce particulière de matérialisme, pur et simple. Ce n'est plus ni *jnâna, ni bhakti,* ni *karma.* C'est une sorte spéciale de démence, et ceux qui s'y adonnent ont plus de chances d'entrer dans un asile d'aliénés qu'au *brahmaloka.* Il est raisonnable de penser que le discernement dans le choix de la nourriture est nécessaire pour atteindre cet état supérieur de composition mentale qu'il est difficile d'obtenir autrement. Ainsi, graduellement, notre moi spirituel deviendra de plus en plus fort, et le moi physique moins influent. La nourriture alors ne vous nuira plus. Le grand danger, c'est que chaque homme désire sauter jusqu'à l'idéal le plus élevé — mais on n'y arrive pas d'un bond. Celui qui saute ne réussit qu'à tomber! Nous sommes enchaînés ici-bas et nous devons briser nos chaînes lentement. C'est ce qu'on appelle viveka, la discrimination.

Ensuite vient *vimoha,* le non-asservissement aux désirs. Celui qui veut adorer Dieu doit se débarrasser de tout désir extrême, et ne désirer rien d'autre que Dieu. Ce monde est bon pour autant qu'il nous aide à atteindre le monde supérieur. Les objets des sens sont bons pour autant qu'ils nous aident à atteindre des objets plus élevés. Nous oublions toujours que ce monde est un moyen pour une fin, et non une fin en soi. S'il était une fin, nous serions immortels ici-même dans notre corps physique, nous ne pourrions jamais mourir. Or, à chaque instant, nous voyons des gens mourir autour de nous, et pourtant, sottement nous pensons que nous ne mourrons jamais ; cette conviction nous fait croire que cette vie-ci est le but. C'est le cas de 99 % de nous. Il faut renoncer immédiatement à cette conception. Ce monde est bon pour autant qu'il nous est un moyen de nous perfectionner, mais aussitôt qu'il a cessé de l'être, il est mauvais. Ainsi, femme, mari, enfants, argent et savoir sont bons tant qu'ils nous aident à

avancer, mais aussitôt qu'ils cessent de le faire, ils ne sont rien que du mal. Si l'épouse nous aide à atteindre Dieu, elle est une bonne épouse ; il en est de même du mari ou des enfants. Si l'argent aide un homme à faire du bien à d'autres, il est de quelque valeur, sinon il n'est qu'un amoncellement de mal, et plus vite on s'en débarrasse, mieux cela vaut.

Puis vient *abhyâsa* — l'exercice. L'esprit devrait toujours être dirigé vers Dieu, rien d'autre n'a le droit de le retenir. Il devrait penser constamment à Dieu, quoique ce soit une tâche très difficile — pourtant, on peut y arriver par de l'exercice et de la persévérance. Ce que nous sommes actuellement est le résultat de nos exercices antérieurs. De plus, l'exercice détermine ce que nous serons. Essayons donc dans l'autre sens. L'exercice dans un sens nous a amenés où nous sommes ; changeons de direction et échappons-nous aussi vite que possible. De penser à nos sens nous a jetés ici-bas, pour être à la merci de chaque brise, esclaves de tout, pour pleurer un moment, et nous réjouir le suivant. C'est honteux, et pourtant nous prétendons être esprit. Prenez l'autre chemin, pensez à Dieu. Ne laissez l'esprit penser à aucune jouissance ni physique, ni mentale, mais à Dieu seul. S'il essaye de penser à autre chose, assénez-lui un bon coup pour qu'il se détourne et pense à Dieu. Comme l'huile versée d'un vase dans un autre coule en un filet ininterrompu — comme le son lointain d'un carillon de cloches frappe l'oreille tel un son continu, de même l'esprit devrait se déverser vers Dieu en un flot continu. Nous ne devrions pas seulement imposer cet exercice à l'esprit, mais aussi utiliser les sens. Au lieu d'écouter des sottises, nous devons écouter parler de Dieu ; au lieu de dire des bêtises, nous devons parler de Dieu. Au lieu de lire des inepties, nous devons lire tous les livres qui parlent de Dieu.

Le plus grand secours dans cet exercice pour conserver Dieu présent à l'esprit est peut-être la musique. Le Seigneur dit à Nârada, le grand instructeur de bhakti :

« Je ne vis pas dans les cieux, Je ne vis pas non plus dans le cœur du *yogin*, mais Je suis où Mes fidèles chantent Mes louanges. » La musique a un tel pouvoir sur l'esprit humain, qu'en un instant elle le conduit à la concentration. Vous verrez des êtres humains inertes, ignorants, dégradés, brutaux, qui ne fixent jamais leur esprit pour un instant mais qui, lorsqu'ils entendent de la musique agréable, sont immédiatement charmés et concentrés. Même l'esprit des animaux, tels que les chiens, lions, chats, serpents, est charmé par la musique.

Ensuite vient *kriyâ* — faire du bien aux autres. La pensée constante de Dieu ne viendra pas à l'homme égoïste. Plus nous sortirons de nous-même et ferons du bien à autrui, plus notre cœur deviendra pur et Dieu y habitera. D'après nos Écritures, il y a cinq sortes d'œuvres qui constituent le quintuple sacrifice. Premièrement, l'étude ; chaque jour l'homme doit étudier quelque chose de bon, de saint. Deuxièmement, l'adoration de Dieu, des anges ou des saints selon les cas. Troisièmement, notre devoir envers nos ancêtres. Quatrièmement, notre devoir envers les êtres humains. L'homme n'a aucun droit de vivre dans une maison s'il ne bâtit aussi pour le pauvre ou pour quiconque en a besoin. Le chef de famille doit ouvrir sa maison à quiconque est pauvre ou souffrant ; c'est alors qu'il est un vrai chef de famille. S'il construit une maison pour en jouir, sa femme et lui, il ne sera jamais un adorateur de Dieu. Nul n'a le droit de préparer de la nourriture seulement pour lui-même ; elle est pour tous et il devrait n'en manger que les restes. Aux Indes, une coutume familière veut que lorsqu'arrivent sur les marchés les premiers produits de chaque saison, par exemple des fraises ou des mangues, on en achète et on en donne aux pauvres. On en mange ensuite. Ce serait un excellent exemple à suivre ici. Cette habitude rendra l'homme moins égoïste, et en même temps sera une excellente leçon pour sa femme et ses enfants. Jadis, les Hébreux consacraient les prémices à Dieu. La première part de toutes choses devrait être pour les

pauvres, nous n'avons droit qu'à ce qui reste. Les pauvres sont les représentants de Dieu, tout être qui souffre est Son représentant. Celui qui mange sans donner et qui jouit de ce qu'il mange commet un péché. Cinquièmement, notre devoir envers les animaux inférieurs. Il est diabolique de dire que tous les animaux ont été créés pour l'homme, pour être tués et employés de toutes les façons que l'homme désire. C'est l'évangile du diable et non pas celui de Dieu! Réfléchissez combien c'est diabolique d'éventrer un animal pour observer si tel nerf tressaille ou non à tel endroit du corps. Je suis content que dans mon pays les Hindous ne s'adonnent pas à de telles pratiques malgré les encouragements du gouvernement étranger sous lequel ils vivent. Une partie de la nourriture préparée dans chaque maison appartient aux animaux qui devraient être nourris tous les jours. Il devrait y avoir dans chaque ville de ce pays des hôpitaux pour les animaux souffrants, estropiés et aveugles — chevaux, vaches, chiens et chats, etc., où ils seraient nourris et soignés.

Ensuite vient *kalyâna*, la pureté, qui comprend : *Satya* — la véracité. Celui qui est véridique, en lui le Dieu de vérité habite. Pensée, parole, action devraient être parfaitement vraies. *Arjava* — droiture, rectitude. Ce mot signifie être simple, sans détour dans son cœur, sans action à double but. Même si c'est un peu difficile, allez droit devant vous, sans détour. *Dayâ* — pitié, compassion. *Ahimsâ* — ne nuire à aucun être ni en pensée, ni en parole, ni en action. *Dâna* — la charité [1].

Dans cette liste, l'idée qui mérite une attention toute spéciale est celle d'ahimsâ, de la non-nuisance. Ce devoir de ne pas nuire est pour ainsi dire impératif dans nos rapports envers tous les êtres. Cela ne signifie pas seulement, comme certains l'entendent, ne pas nuire aux humains et être impitoyable envers les animaux infé-

[1] Dans un autre texte, au lieu de *dâna*, nous trouvons : *anabhidhyâ* — ne pas convoiter le bien d'autrui, ne pas avoir de pensées futiles, ne pas garder rancune des offenses reçues.

rieurs. Ce n'est pas non plus, comme d'autres le croient, protéger chiens et chats, nourrir les fourmis avec du sucre, en se réservant la liberté de nuire aux humains nos frères de la manière la plus cruelle. Il est remarquable que, dans ce monde, presque toute bonne idée peut être poussée à un extrême qui devient révoltant. Une excellente habitude, si on la pousse à l'extrême et qu'on l'applique à la lettre, devient un véritable fléau. Dans certaines sectes religieuses par exemple, des moines puants, qui ne se baignent pas pour ne pas détruire la vermine qui leur couvre le corps, ne pensent jamais au malaise et aux maladies qu'ils apportent à leurs frères humains. Ils n'appartiennent d'ailleurs pas à la religion des Védas!

Le critérium de l'ahimsâ est l'absence de jalousie. N'importe qui peut accomplir une bonne action ou faire un présent sous l'impulsion du moment — sous la pression d'une superstition ou des prêtres ; mais celui qui aime vraiment l'humanité est celui qui n'est jaloux de personne. On peut voir tous les soi-disant grands hommes de ce monde se jalouser les uns les autres, pour un peu de gloire ou de célébrité ou pour quelques pièces d'or. Aussi longtemps que cette jalousie existe dans le cœur, on est fort éloigné de la perfection de l'ahimsâ. La vache ne mange pas de viande et le mouton non plus. Sont-ils pour cela de grands yogins, de grands *ahimsakas* (ceux qui ne nuisent pas)? N'importe quel sot peut s'abstenir de manger tel ou tel aliment, il n'en a pas plus de mérite que l'animal herbivore. L'homme qui trompe sans pitié la veuve et l'orphelin, qui accomplit les actes les plus vils pour de l'argent, est pire que n'importe quelle brute, même s'il vit uniquement d'herbe. L'homme dont le cœur ne nourrit jamais même la pensée de nuire à autrui, qui se réjouit de la prospérité même de ses plus grands ennemis, cet homme est le bhakta par excellence, il est le yogin, il est le *gourou* de tous — même s'il se nourrit de chair de porc chaque jour de sa vie!

Il n'y a pas de vertu plus haute que la charité. L'homme le plus bas est celui dont la main étreint pour recevoir ; l'homme le plus élevé est celui dont la main

s'ouvre pour donner. La main a été faite pour donner toujours. Donnez le dernier morceau de pain que vous possédez, même si vous mourez de faim. Vous serez libéré en un instant, si vous vous laissez mourir de faim pour donner à votre prochain. Immédiatement vous serez parfait et deviendrez Dieu (1). Les gens qui ont des enfants sont déjà enchaînés, car ils ne peuvent pas tout donner. Ils désirent jouir de leurs enfants et ils doivent le payer. N'y a-t-il pas assez d'enfants dans le monde? C'est l'égoïsme qui fait dire : « Je désire un enfant. »

Nous devons donc toujours nous rappeler que les pratiques extérieures n'ont de valeur que pour aider au développement de la pureté intérieure (2). Il vaut mieux avoir la pureté intérieure seule si, dans la pratique, on ne peut prêter une minutieuse attention aux règles extérieures. Mais malheur à l'homme, malheur à la nation qui oublie l'essentiel de la religion — ce qui est véritable, intérieur, spirituel — et qui, mécaniquement, s'accroche avec une étreinte désespérée à toutes les formes extérieures et ne les abandonne jamais! Les formes n'ont de valeur qu'en tant qu'elles sont les expressions de la vie intérieure. Si elles ont cessé d'exprimer la vie, broyez-les sans pitié.

(1) Voir aussi *Karma-Yoga*, p. 37 sqq. ci-dessus.

(2) Dans des notes sur la conférence faite par Vivekânanda à Sialkote, nous trouvons le passage suivant :

« La purification intérieure est beaucoup plus difficile. Elle exige que nous disions la vérité, que nous servions les pauvres, que nous secourions les nécessiteux, etc... Disons-nous toujours la vérité ? Voici ce qui se produit souvent : des gens vont chez un riche pour quelque affaire qui les intéresse et se mettent à le flatter en l'appelant le bienfaiteur des pauvres, etc..., même si cet homme est prêt à couper la gorge du pauvre qui se présenterait chez lui. Tout cela n'est que mensonge. C'est cela qui souille notre esprit. On a donc eu raison de dire que si un homme purifie son moi intérieur pendant douze ans sans accueillir pendant toute cette période une seule idée perverse, tout ce qui dira cet homme se réalisera certainement. C'est là le pouvoir de la vérité ; seul est capable de bhakti celui qui a nettoyé le moi intérieur et le moi extérieur. Ce qu'il y a de beau, c'est que bhakti elle-même nettoie l'esprit dans une large mesure. Bien que les juifs, les musulmans et les chrétiens n'attachent pas autant d'importance que les hindous à une extrême purification extérieure du corps, ils s'en préoccupent cependant plus ou moins ; ils se rendent compte que c'est nécessaire dans une certaine mesure. »

Enfin vient *anavasâda* — la gaieté (n'être pas découragé). L'abattement, quoi qu'il puisse être, n'est pas la religion. Être toujours agréable et souriant vous conduit plus près de Dieu qu'aucune prière. Comment les esprits qui sont tristes et maussades peuvent-ils aimer? S'ils parlent d'amour, c'est faux, car ils souhaitent nuire à autrui. Pensez aux fanatiques : ils montrent la plus triste mine, et toute leur religion est de lutter contre leur prochain en parole et en action. Pensez à ce qu'ils ont fait dans le passé et à ce qu'ils feraient maintenant si on les laissait faire. Demain ils inonderaient le monde de sang si cela devait leur donner le pouvoir. En adorant la puissance et en montrant de tristes mines, ils perdent toute trace d'amour dans le cœur. Aussi l'homme qui se sent toujours misérable n'atteindra-t-il jamais Dieu. Ce n'est pas de la religion, c'est du diabolisme que de dire : « Je suis malheureux! » Chaque homme a son propre fardeau à porter. Si vous souffrez, essayez de triompher de cette souffrance et d'être heureux.

« Cet Atman ne peut être atteint par le faible », dit la Shruti [1]. Il est ici question de la faiblesse physique comme de la faiblesse mentale. « Le fort et le brave » sont les seuls disciples capables. Que peuvent faire de pauvres hères, faibles et caducs? Ils seront brisés quand les forces mystérieuses du corps et de l'esprit seront réveillées, si légèrement que ce soit, par la pratique de l'un quelconque des *yogas*. Ce sont « les jeunes, les sains, les forts » qui peuvent atteindre le succès. La force physique est donc absolument nécessaire. Seul un corps vigoureux peut supporter le choc de la réaction provoquée quand on essaie de maîtriser les organes. Celui qui désire devenir un bhakta doit être fort, il doit être en bonne santé. Quand un homme pitoyablement faible essaie l'un des yogas, il risque de contracter une maladie incurable, ou alors il affaiblit son esprit. Ce n'est pas en affaiblissant volontairement son corps qu'on atteindra l'illumination spirituelle.

Et pourtant, il nous faut éviter une gaieté excessive

[1] *Mundaka Upanishad*, III, II, 4.

(*uddharsha*) car elle nous rend incapable de pensées sérieuses. Elle émiette sans profit les exercices de l'esprit. Plus la volonté est forte, moins on se laisse emporter par les émotions. Une hilarité excessive est tout aussi indésirable qu'une triste austérité. Nulle réalisation religieuse n'est possible tant que l'esprit n'est pas dans un état calme et paisible d'harmonieux équilibre [1].

C'est ainsi qu'on peut commencer d'apprendre comment adorer le Seigneur.

Telle est, d'après Râmânuja, la préparation pour la bhakti.

[1] Ailleurs, Vivekânanda écrit :
« Dans cet état (*uddharsha*), l'esprit ne peut jamais devenir calme, il devient volage. Une réjouissance excessive sera toujours suivie de chagrin. Larmes et rires sont de proches parents! Les gens bien souvent sautent d'un extrême dans l'autre. Que l'esprit soit joyeux mais paisible. Ne le laissez jamais tomber dans aucun excès, car chaque excès sera suivi d'une réaction. »

# Parâ-Bhakti ou dévotion suprême

## *La première renonciation*

Nous avons maintenant fini d'étudier ce qu'on peut appeler la *bhakti préparatoire* et nous abordons la *parâ-bhakti* ou dévotion suprême. Nous devons voir comment on se prépare à la pratique de cette parâ-bhakti. Tous les exercices préparatoires ont pour seul but la purification de l'âme. La répétition de noms sacrés, les rites, les formes et les symboles, tous ces moyens variés sont pour la purification de l'âme [1].

Le moyen le plus efficace de tous, celui sans lequel personne ne peut accéder aux régions de la dévotion suprême (parâ-bhakti), est la renonciation. Elle effraye beaucoup de gens — et pourtant, sans elle, il ne peut y avoir aucune croissance spirituelle. Cette renonciation est nécessaire dans tous nos *yogas*. Le tremplin, le vrai centre, le vrai cœur de toute culture spirituelle, c'est la renonciation. La religion, c'est la renonciation! Quand l'âme humaine se retire des choses du monde et cherche à pénétrer dans d'autres plus profondes, quand l'homme, l'esprit qui s'est en quelque sorte concrétisé, matérialisé, comprend que ce fait même le conduit à la destruction, va presque le réduire à l'état de matière, alors commence la renonciation, alors commence la véritable croissance spirituelle. Pour le *karma-yogin*, la renonciation se présente sous forme d'abandon de tout fruit du

[1] Voir p. 196 ci-dessus et 305 ci-dessous.

travail ; il n'est pas attaché au résultat de son labeur, il ne cherche aucune récompense ni dans ce monde, ni dans l'au-delà (1). Le *râja-yogin* sait que le but de toute la nature est de permettre à l'âme d'acquérir de l'expérience ; or, le résultat de toutes les expériences de l'âme est de rendre celle-ci consciente de son éternelle séparation d'avec la nature. L'âme humaine doit comprendre et connaître qu'elle est esprit et non matière depuis toute l'éternité, et que sa conjonction avec la matière n'a et ne peut avoir qu'un temps. Le râja-yogin apprend la leçon de la renonciation par sa propre expérience de la nature (2). Le *jnâna-yogin* doit passer par la renonciation la plus pénible de toutes, car il doit se rendre compte, dès le début, que toute cette nature à l'aspect si réel n'est qu'une illusion. Il doit comprendre que tout ce qui, dans la nature, est manifestation de puissance, d'un genre quelconque, appartient à l'âme et non pas à la nature. Il doit savoir, dès le début, que toute connaissance et toute expérience sont dans l'âme et non pas dans la nature. Aussi doit-il immédiatement, et par la seule force d'une conviction raisonnée, s'arracher à tous les liens de la nature. Il abandonne la nature et tout ce qui lui appartient, il les laisse se dissiper et cherche à rester seul (3).

De toutes les renonciations, la plus naturelle, pourrait-on dire, est celle du *bhakti-yogin* (4). Ici, aucune violence, rien à abandonner, rien à arracher de nous-même, rien de quoi nous devions nous séparer violemment. La renonciation du *bhakta* est facile, sans heurt et sans effort, et aussi naturelle que ce qui nous entoure. Chaque jour, autour de nous, nous voyons se manifester ce genre de renonciation — mais c'est sous forme de caricature. Un homme, par exemple, s'éprend d'amour pour une femme ; après un temps, il en aime une autre et abandonne la

(1) Cf. *Karma-Yoga*, p. 36 à 41 et 52 à 54 ci-dessus.
(2) Cf. *Râja-Yoga*.
(3) Cf. *Jnâna-Yoga*, p. 459 à 462.
(4) Dans une conversation au monastère de la Râmakhrishna Mission, Vivekânanda disait : « La bhakti est en vous, mais un voile de luxure et de cupidité la recouvre. Dès que ce voile sera ôté, la bhakti se manifestera toute seule. »

première. Celle-ci glisse hors de son esprit, doucement, paisiblement, sans qu'il éprouve aucun besoin d'elle. Une femme aime un homme, puis s'éprend d'un autre, et le premier sort de son esprit tout naturellement. Tel homme, qui aime sa ville, apprend à aimer son pays ; l'amour intense qu'il ressentait pour sa petite ville s'efface graduellement, naturellement. Tel autre homme apprend à aimer le monde entier, alors son amour pour son pays, son patriotisme intense et fanatique s'en va, sans qu'il en souffre, sans aucune manifestation de violence. L'homme sans culture adore les plaisirs des sens ; en acquérant de la culture, il commence à apprécier les plaisirs intellectuels, et les satisfactions que lui donnent ses sens diminuent peu à peu. Aucun homme ne peut savourer un repas avec la même joie et la même avidité qu'un chien ou un loup, mais les plaisirs qu'un homme tire de ses expériences et de ses succès intellectuels, le chien ne les aura jamais! Au début, le plaisir est associé aux sens les plus matériels, mais aussitôt que l'animal atteint un plan d'existence plus élevé, les plaisirs inférieurs deviennent moins intenses. Dans la société humaine, plus l'homme se rapproche de l'animal, plus grandes sont les jouissances que lui donnent ses sens ; plus l'homme est cultivé, plus il s'élève et plus il prend plaisir à des occupations intellectuelles ou à d'autres du même genre. Semblablement, quand un homme dépasse même le plan de l'intelligence et celui même de la pensée, quand il atteint le plan de la spiritualité et de l'inspiration divine, il trouve là un état de béatitude à côté duquel tous les plaisirs des sens et même l'intellect ne sont plus rien. Quand la lune brille dans tout son éclat, toutes les étoiles sont pâles, et quand le soleil brille, c'est la lune elle-même qui pâlit. La renonciation nécessaire pour atteindre la bhakti ne s'obtient pas en tuant quoi que ce soit, elle se développe tout naturellement, de même qu'en présence d'une lumière de plus en plus forte, les lumières moins intenses pâlissent de plus en plus jusqu'à s'effacer complètement. Ainsi cet amour des plaisirs des sens et de l'intelligence est amenuisé, écarté, relégué dans l'ombre par l'amour de Dieu Lui-

même. Cet amour de Dieu grandit et prend une forme appelée parâ-bhakti ou dévotion suprême. Les formes s'évanouissent, les rites s'envolent, les livres sont abandonnés, les images, les temples, les églises, les religions et les sectes, les pays et la nationalité, toutes ces petites limitations, toutes ces servitudes, tombent d'elles-mêmes pour celui qui connaît l'amour pour Dieu. Il ne reste plus rien pour l'enchaîner et entraver sa liberté. Quand un navire s'approche tout à coup d'une roche magnétique, tous les rivets et les barres de fer sont attirés et arrachés, les bordages sont alors libérés et flottent librement sur l'eau. De même, la grâce divine enlève les barres et les rivets de l'âme et celle-ci devient libre. Dans cette renonciation qui est un auxiliaire pour la dévotion, il n'y a donc point de dureté, point de sécheresse, point de lutte, aucun refoulement, aucune suppression. Le bhakta ne doit refouler aucune de ses émotions. Il s'efforce seulement de les intensifier et de les diriger vers Dieu.

## *La renonciation du bhakta vient par amour* (1)

Nous voyons l'amour partout dans la nature. Tout ce qui dans la société est bon, grand, sublime, est le résultat de cet amour ; tout ce qui dans la société est mauvais, et même diabolique, est aussi un résultat mal dirigé de ce même sentiment d'amour. C'est la même émotion que donne le pur et saint amour conjugal entre mari et femme, aussi bien que cette sorte d'amour dont le but est d'assouvir les formes les plus basses de la passion animale. L'émotion est la même, mais la manifestation est différente dans les différents cas. C'est le même sentiment d'amour, bien ou mal dirigé, qui impose à un homme de faire le bien et de tout donner aux pauvres, tandis qu'il impose à un autre homme de couper la gorge à ses semblables et de s'emparer de leurs possessions. Le premier aime autrui autant que le second aime soi-même. La direction prise par l'amour est mauvaise dans le dernier cas, mais juste et raisonnable dans l'autre. Le même feu qui peut cuire notre repas peut aussi brûler un enfant qui s'en approche, et ce n'est pas de la faute du feu s'il en est ainsi, la différence est dans la façon dont on l'emploie. Ainsi l'amour, cet intense désir de rapprochement, ce puissant désir de deux êtres de n'être qu'un — et peut-être même après tout, ce désir de tous les êtres de se fondre en un seul — se manifeste

(1) Cf. *Entretiens et causeries*, p. 25 sq.

partout sous des formes plus ou moins hautes selon les cas.

Le Bhakti-Yoga est la science de l'amour supérieur ; il nous enseigne comment le conduire, il nous montre comment le diriger, comment l'employer, comment lui donner un nouveau but, comment en obtenir les plus hauts et les plus glorieux résultats, c'est-à-dire comment faire qu'il nous conduise à la félicité spirituelle. Le Bhakti-Yoga ne dit pas : « abandonne », il dit seulement : « aime, aime le Très-Haut ». Tout ce qui est bas est rejeté spontanément par celui dont l'amour a pour objet le Très-Haut.

« Je ne peux rien dire de Toi excepté que Tu es mon amour. Tu es beau, Tu es beau ! Tu es la beauté même. » Après tout, ce qu'on nous demande dans ce yoga, c'est que notre soif du beau soit dirigée vers Dieu. Quelle beauté y a-t-il dans un visage humain, dans le ciel, dans les étoiles et dans la lune ? C'est seulement une compréhension partielle de la vraie Beauté Divine qui embrasse tout. « S'Il luit, tout luit. C'est de par Sa lumière que toute chose luit (1). » Adoptez ce point de vue élevé de la bhakti qui vous fait aussitôt oublier vos petites personnalités. Arrachez-vous à tous les petits attachements égoïstes du monde. Ne voyez pas en l'humanité le centre de tous vos intérêts humains et supérieurs. Soyez un témoin, un observateur qui étudie les phénomènes de la nature. Ayez envers l'homme le sentiment du non-attachement personnel, et observez comment joue dans le monde ce puissant courant d'amour (2). Quelquefois les rouages grincent un peu, mais c'est toujours au cours de la lutte pour atteindre le véritable amour supérieur. Quelquefois il y a bataille et même chute, mais ce n'est jamais qu'un incident de route. Tenez-vous en dehors et laissez les grincements se produire. Vous les sentez seulement quand vous êtes vous-même dans le courant du monde, mais si vous vous tenez en dehors, en témoin ou en observateur, vous serez capable de voir qu'il y a des millions et des mil-

(1) *Katha Upanishad*, V. 15.
(2) Cf. *Karma-Yoga*, p. 93 à 99 ci-dessus.

lions de voies dans lesquelles Dieu Se manifeste comme Amour.

« Partout où il y a de la félicité, fût-ce dans les choses les plus sensuelles, il y a une étincelle de cette Félicité Éternelle qui est le Seigneur Lui-même. » Même dans les attractions les plus basses, il y a le germe de l'amour divin (1). L'un des noms sanskrits du Seigneur est Hari, qui signifie qu'Il attire toute chose à Lui. Il est en réalité le seul but digne d'attirer le cœur humain. Qui peut vraiment séduire une âme? Lui seul! Pensez-vous que la matière inerte puisse vraiment attirer l'âme? Cela n'a jamais été et ne sera jamais! Quand vous voyez un homme courir après un beau visage, supposez-vous que c'est la poignée de molécules matérielles qui attire vraiment cet homme? Pas du tout. Derrière ces particules de matière il doit y avoir, et il y a en fait, le jeu de l'influence divine et de l'amour divin. L'homme ignorant ne le sait pas; mais pourtant, consciemment ou inconsciemment, il est attiré par cela et par cela seul. Ainsi, même la forme la plus basse de l'attirance tire son pouvoir de Dieu Lui-même. « Pas une seule femme, ô Bien-Aimé, n'a jamais aimé l'époux pour lui-même; c'est pour l'amour de l'Atman, du Seigneur qui est en tout, que l'époux est aimé (2). » Des épouses aimantes peuvent le savoir ou l'ignorer, mais c'est la vérité. « Pas un seul homme, ô Bien-Aimé, n'a jamais aimé l'épouse pour elle-même; en l'épouse, c'est le Moi qui est aimé (2). » De même, personne n'aime un enfant ni rien dans le monde sauf à cause de Celui qui y est contenu. Le Seigneur est le grand aimant et nous sommes tous comme

(1) Dans une conversation rapportée par Shri Surendra Nath Sen (22 janvier 1898), nous relevons le passage suivant :

« *Question.* — Dieu peut se trouver dans l'amour de la mère pour son enfant, mais il est vraiment troublant de penser que Dieu est aussi chez les voleurs et les prostituées sous la forme de leur propension naturelle au péché! Il s'ensuit alors que Dieu est tout aussi responsable du péché que de la vertu qui est dans le monde.

« *Vivekânanda.* — Cette conscience vient à un stade de très haute réalisation, lorsqu'on voit que tout ce qui est de la nature de l'amour ou de l'attraction est Dieu. Mais il faut parvenir à ce stade pour voir et réaliser cette idée pour soi-même dans la vie. »

Voir aussi *Jnâna-Yoga*, p. 121-134.

(2) *Brihadâranyaka Upanishad*, II, IV.

de la limaille de fer ; nous sommes constamment attirés par Lui et chacun de nous lutte pour L'atteindre. Toute cette lutte que nous livrons dans ce monde n'est certainement pas destinée à satisfaire des désirs égoïstes. Les fous ne savent pas ce qu'ils font ; le travail de leur vie est, après tout, de s'approcher du grand aimant. Toute la lutte farouche et la bataille de la vie ont pour but de nous faire aller finalement vers Lui et de faire que nous soyons un avec Lui.

Le bhakti-yogin pourtant connaît la signification des luttes de la vie, il les comprend. Il a traversé une longue série de ces luttes et sait ce qu'elles valent. Aussi désire-t-il vivement se libérer des tiraillements qui en résultent; il cherche à éviter le choc et à se diriger directement vers le centre de toute attirance, vers le grand Hari. Voilà la renonciation du bhakta ; cette puissante attirance dans la direction de Dieu fait que toutes les autres attirances s'évanouissent pour Lui. Ce puissant amour infini de Dieu qui pénètre dans le cœur ne laisse aucune place où pourrait subsister un autre amour. Comment pourrait-il en être autrement? La bhakti remplit le cœur des divines ondes de l'océan d'amour qui est Dieu Lui-même ; il n'y a là point de place pour de petites amours. C'est-à-dire que la renonciation du bhakta est *vairâgya* ou le non-attachement pour toute chose qui n'est pas Dieu ; elle résulte d'*anurâga*, du grand attachement pour Dieu.

C'est la préparation idéale pour atteindre la bhakti suprême. Quand cette renonciation vient, les portes s'ouvrent pour l'âme, qui peut alors passer et atteindre les régions élevées de la Dévotion Suprême ou parâ-bhakti. C'est alors que nous commençons à comprendre ce qu'est parâ-bhakti. L'homme qui a pénétré dans le Saint des Saints de parâ-bhakti, a seul le droit de dire que toute forme et tout symbole sont inutiles pour lui comme moyens de réalisation religieuse. Lui seul a atteint ce suprême état d'amour appelé communément la fraternité des hommes ; les autres hommes ne font que bavarder! Lui ne voit aucune distinction ; le puissant océan d'amour a pénétré en lui, il ne voit pas l'homme en l'homme, il contemple son Bien-Aimé partout.

Pour lui Hari brille dans chaque visage ; la lumière du soleil, la clarté de la lune, sont manifestations de Hari ; partout où il y a de la beauté, du sublime, pour lui c'est toujours Hari. Il existe encore de tels bhaktas, le monde n'en est jamais dépourvu. Ces hommes, si un serpent les mord, diront seulement qu'un messager de leur Bien-Aimé est venu vers eux. Seuls de tels hommes ont le droit de parler de fraternité universelle. Ils n'ont aucune rancune ; leur esprit ne réagit jamais en haine ou en jalousie. Chez eux, ce qui est extérieur, ce qui est sensuel, a complètement disparu. Comment pourraient-ils s'irriter quand, grâce à leur amour, ils peuvent toujours voir la Réalité derrière le masque ?

## *La simplicité du Bhakti-Yoga et son secret essentiel*

« Lesquels sont les plus grands *yogins*, demandait Arjuna, ceux qui T'adorent avec une attention constante ou ceux qui adorent l'Indifférencié, l'Absolu ? » Et Shrî Krishna répondit : « Ceux qui concentrent leur esprit sur Moi pour M'adorer avec une éternelle constance, ceux qui sont dotés de la plus haute foi — ceux-là sont Mes meilleurs fidèles, ils sont les plus grands yogins. Ceux qui adorent l'Absolu, l'Indéfinissable, le Non-différencié, l'Omniprésent, l'Inconnaissable, le Tout en tout, l'Immuable et l'Éternel, en maîtrisant le jeu de leurs organes et en ayant la conviction d'identité avec toute chose, ceux-là aussi, occupés à faire le bien à tous les êtres, viennent jusqu'à Moi seul. Mais pour ceux dont l'esprit s'est donné à l'Absolu non manifesté, la difficulté de la lutte est beaucoup plus grande sur le chemin à parcourir. Ce n'est, en vérité, qu'avec de grandes difficultés que le sentier de l'Absolu non manifesté peut être gravi par un être incarné. Ceux qui, avec une entière confiance en Moi, M'ont consacré tout leur travail pour méditer sur Moi et M'adorer sans aucun attachement à rien d'autre, Je les élève bientôt au-dessus de l'océan des naissances et des morts continuelles puisque leur esprit M'est totalement attaché (1). » Ici, il est fait allusion à la fois au Jnâna-Yoga et au Bhakti-Yoga. On peut dire que le passage ci-dessus les définit tous deux.

(1) *Bhagavad-Gîtâ*, XII, 1-7.

Jnâna-Yoga est admirable, c'est de la haute philosophie. Ce qui est assez curieux, c'est que presque chaque être humain croit pouvoir faire par la philosophie tout ce qui lui est demandé ; mais en réalité, il est très difficile de vivre sincèrement une vie de philosophie. Lorsque nous essayons de conduire nos vies par cette seule discipline, nous risquons de tomber dans de grands dangers. On peut dire que ce monde se divise entre des personnes de nature démoniaque qui croient que l'entretien de notre corps est l'essence même, le seul et unique but de l'existence, et des personnes de nature divine qui se rendent compte que le corps est simplement un moyen pour atteindre un but, un instrument créé pour le développement de l'âme. Le démon peut citer les Écritures pour plaider sa propre cause, et il le fait ; de cette façon, le chemin de la connaissance paraît offrir une justification pour ce que fait le méchant, tout comme il en offre une pour ce que fait celui qui est bon. Là réside le grand danger du Jnâna-Yoga.

D'un autre côté, le Bhakti-Yoga est naturel, doux, aimable ; le bhakta ne connaît pas d'envolées aussi grandes que le jnâna-yogin et, de ce fait, ne risque pas non plus d'aussi grandes chutes. Jusqu'à ce que disparaisse la servitude de l'âme, celle-ci ne peut naturellement pas être libre, quelle que soit la nature du sentier que suit l'homme religieux.

Voici une citation qui montre, pour l'une des bienheureuses *gopîs* (1), comment se brisèrent les chaînes de l'âme, tant celles du mérite que celles du démérite, qui entravent l'âme les unes comme les autres : « Le plaisir intense de la méditation sur Dieu a écarté le résultat asservissant de ses bonnes actions, son intense souffrance d'âme de ne pas Le connaître a lavé tous ses penchants au péché ; elle est alors devenue libre (2). » En Bhakti-Yoga, le secret essentiel est de savoir que les passions, les émotions, les sentiments divers qui sont dans le cœur humain ne sont pas blâmables en eux-mêmes. Il faut seulement les maîtriser soigneusement, et

(1) Voir p. 311-319 ci-dessous.
(2) *Vishnu Purâna*, V, XIII, 21-22.

leur donner une direction de plus en plus haute jusqu'à ce qu'ils atteignent le plus haut degré d'excellence. La plus haute direction est celle qui nous conduit à Dieu ; tout autre est inférieure. Nous constatons que plaisirs et peines sont, dans notre vie, des sentiments communs et fréquents. Quand un homme souffre de ne pas avoir la richesse ou quelque autre bien temporel, il donne une fausse direction à ses sentiments. La souffrance peut pourtant être utile. Que l'homme éprouve la douleur de ne pas avoir atteint le Suprême, de ne pas avoir atteint Dieu, et cette douleur sera son salut. Quand vous vous réjouissez d'avoir une poignée de pièces d'argent, c'est une fausse direction donnée à la faculté de la joie; il faut lui donner une direction plus haute, il faut la mettre au service de l'Idéal Suprême.

Le plaisir qu'on peut éprouver à ce genre d'idéal doit certainement être notre joie la plus grande. La même chose est vraie de tous nos autres sentiments ; le bhakta dit qu'aucun d'eux n'est blâmable ; il s'empare de tous et les dirige infailliblement vers Dieu.

## *Les formes de manifestation de l'amour.*

Voici quelques-uns des aspects sous lesquels l'amour se manifeste. Premièrement, la révérence que l'on éprouve. Pourquoi montre-t-on de la révérence pour les temples et les lieux sacrés? Parce que c'est là qu'Il est adoré, et l'idée de Sa présence est associée à tous ces endroits. Pourquoi, dans tous les pays, a-t-on de la révérence pour les instructeurs religieux? C'est naturel au cœur humain parce que tous ces maîtres prêchent le Seigneur. La révérence est, au fond, un fruit de l'amour ; aucun de nous ne saurait vénérer ce qu'il n'aime pas.

Puis vient *prîti* — le plaisir en Dieu. Quel immense plaisir les hommes prennent dans les objets des sens! Ils cherchent partout, risquent n'importe quel danger pour trouver ce qu'ils aiment, ce qui satisfera leur sensualité. Ce qu'il faut au bhakta, c'est justement cet amour intense, mais dirigé vers Dieu.

Vient alors la plus douce des souffrances, *viraha*, la douleur intense due à l'absence du Bien-Aimé. Quand un homme éprouve une profonde douleur parce qu'il n'a pas atteint Dieu, qu'il n'a pas trouvé ce qui est la seule chose qui vaille la peine d'être connue, quand il est, pour cette raison, amèrement déçu et presque fou, c'est viraha. Cet état d'esprit fait que toute autre présence que celle de l'adoré rend l'homme malheureux. Dans l'amour terrestre, nous voyons combien viraha est fréquent. Quand un homme est réellement et sincèrement amoureux d'une femme, ou une femme d'un homme, tous deux ressentent un déplaisir naturel en présence

de tous ceux qui ne sont pas l'objet désiré. L'esprit est en proie à ce même état d'impatience pour tout ce qu'il n'aime pas lorsque *parâ-bhakti* domine ; même une conversation sur un autre sujet que Dieu devient désagréable. « Pense à Lui, pense à Lui seul et renonce à toute vaine parole (1). » Avec ceux qui parlent de Lui seul, le bhakta découvre un lien d'amitié, tandis que ceux qui parlent de toute autre chose lui paraissent hostiles.

On arrive à un stade encore plus élevé d'amour quand on conserve la vie à cause de l'unique Idéal d'Amour, quand on considère la vie elle-même comme merveilleuse et digne d'être vécue uniquement à cause de cet Amour. Sans Lui, une telle vie ne continuerait pas un seul instant. La vie est douce parce qu'elle est tout imprégnée de la pensée du Bien-Aimé. *Tadîyatâ*, le fait de Lui appartenir, se produit lorsqu'un homme devient parfait en bhakti — quand il a été sanctifié, quand il a atteint Dieu. Toute sa nature est alors purifiée et complètement transformée. Le but de toute sa vie se trouve atteint! Et pourtant, beaucoup de ces bhaktas ne vivent que pour L'adorer. C'est la félicité, c'est le seul plaisir de la vie auquel ils ne veulent pas renoncer. « O roi, telle est la bienheureuse qualité de Hari, que ceux mêmes qui sont rassasiés de toute chose, ceux pour qui tous les liens du cœur ont été tranchés, ceux-là mêmes adorent le Seigneur par amour de l'amour », ce Seigneur « que tous les dieux adorent, tous ceux qui cherchent la libération, et tous ceux qui connaissent Brahman (2). » Tel est le pouvoir de l'amour. Quand un homme s'est parfaitement oublié soi-même et ne sent plus que rien lui appartienne, il atteint au stade de tadîyatâ ; toute chose est sacrée pour lui car elle appartient au Bien-Aimé. Même dans l'amour terrestre, celui qui aime croit que tout ce qui appartient à son aimée lui est sacré et cher. Il aimera même un morceau d'étoffe qu'a porté l'élue de son cœur. De la même façon, quand un homme adore le Seigneur, tout l'univers lui devient cher car tout y est à Lui!

(1) *Mundaka Upanishad*, II, II, 5.
(2) *Nrisimha Purva Tâpinî Upanishad*, II, IV.

## *L'amour universel : comment il conduit à la soumission*

Comment pouvons-nous aimer *vyashti*, le particulier, sans aimer premièrement *samashti*, l'universel ? Dieu est samashti, le généralisé et le tout universel, abstrait. L'univers que nous apercevons est vyashti, la chose particularisée. Adorer tout l'univers n'est possible que si l'on aime le samashti — l'universel — qui est en quelque sorte l'unité unique dans laquelle on peut voir des millions et des millions d'unités plus petites.

Les philosophes de l'Inde ne s'arrêtent pas aux détails ; ils jettent sur eux un coup d'œil rapide et cherchent immédiatement des formes généralisées qui engloberont tous les détails. Cette recherche de l'universel est la seule à laquelle se livrent la religion et la philosophie hindoues. Le jnânin a pour objectif la totalité des choses, l'être unique, absolu et généralisé, qu'il suffit de connaître pour tout connaître. Le bhakta désire concrétiser cette personne généralisée et abstraite qu'il suffit d'aimer pour aimer tout l'univers. Le yogin désire atteindre à la possession de cette forme généralisée, unique, du pouvoir, qu'il suffit de maîtriser pour maîtriser tout l'univers. L'esprit de l'hindou, à travers toute son histoire, a été entraîné à cette recherche singulière de l'universel en toute chose — science, psychologie, amour, philosophie.

Aussi la conclusion à laquelle vient le bhakta est-elle que si l'on continue d'aimer une personne après l'autre,

on peut continuer ainsi d'aimer pendant une période infinie, sans être jamais en mesure d'aimer le monde dans son ensemble. Néanmoins, lorsqu'on arrive finalement à l'idée centrale que la somme totale de tout amour est Dieu, que la somme des aspirations de toutes les âmes de l'univers — qu'elles soient libres ou enchaînées ou qu'elles luttent pour se libérer — est Dieu, alors il devient possible pour n'importe qui de manifester un amour universel. Dieu est le samashti, et cet univers visible est Dieu différencié et rendu manifesté. Si nous aimons cette somme de tout, nous aimons toute chose. Aimer le monde et bien agir envers lui devient alors pour nous très facile ; nous ne devons obtenir ce pouvoir qu'en adorant Dieu avant tout, sinon il n'est pas facile de bien agir envers le monde ! « Tout est à Lui et Il est mon Aimé ; je L'adore », dit le bhakta. De cette façon, tout devient sacré pour le bhakta, car tout est à Lui. Tous sont Ses enfants, Son corps, Sa manifestation. Comment pourrions-nous alors blesser quelqu'un ? Comment pourrions-nous alors éprouver pour quelqu'un autre chose que de l'amour ? Avec l'amour de Dieu se développera en nous, comme conséquence certaine, l'amour de tous les êtres dans tout l'univers. Plus nous nous approchons de Dieu, et mieux nous voyons que toute chose est en Lui. Quand l'âme réussit à s'approprier la félicité de cet amour suprême, elle commence aussi à Le voir en toute chose. Notre cœur devient alors une source intarissable d'amour.

Lorsque nous atteignons des stades encore plus hauts de cet amour, toutes les petites différences entre les choses de ce monde s'effacent entièrement. L'homme ne nous apparaît plus comme tel, mais seulement comme Dieu. L'animal ne nous apparaît plus comme animal, mais comme Dieu ; le tigre même n'est plus un tigre, mais une manifestation de Dieu. A ce stade de bhakti intense, tout est l'objet de notre adoration, tout ce qui vit, tout ce qui est. « Sachant que Hari, le Seigneur, est en tout être, le sage doit donc témoigner à tous les êtres un amour inébranlable. » Cet amour intense, et qui embrasse tout, a pour conséquence un sentiment de parfaite sou-

mission, la conviction que rien de ce qui se passe n'est contre nous (*aprâtikûlya*). L'âme qui aime peut alors dire quand la douleur vient : « Douleur, sois la bienvenue ! » Si le malheur survient, elle dira : « Malheur, sois le bienvenu ; toi aussi, tu viens du Bien-Aimé. » Si un serpent la menace, elle dira : « Serpent, sois le bienvenu. » Si la mort s'approche, un tel bhakta l'accueillera avec un sourire. « Je suis béni puisqu'ils viennent tous à moi ; ils sont tous les bienvenus. » Dans cet état de parfaite résignation due à son amour intense pour Dieu et pour tout ce qui Lui appartient, le bhakta cesse de distinguer entre le plaisir et la douleur pour autant qu'ils le touchent. Il ne sait pas ce que c'est de se plaindre de la douleur ou du malheur. Cette sorte de résignation sans murmure à la volonté de Dieu qui est tout amour est en vérité un enrichissement plus précieux que toute la gloire tirée d'actions héroïques et grandioses.

Pour la grande majorité des humains, le corps est tout ; le corps, pour eux, est tout l'univers ; les jouissances physiques sont leur préoccupation et leur but. Ce démon de l'adoration du corps et de ce qui intéresse le corps est entré en chacun de nous. Nous pouvons faire de grandes phrases et nous offrir de belles envolées, mais nous n'en sommes pas moins comme des vautours; notre esprit continue d'être occupé de la charogne qui est sur le sol. Pourquoi faudrait-il, par exemple, sauver notre corps des griffes du tigre ? Pourquoi ne pourrions-nous pas le donner au tigre ? Le tigre en serait content, et après tout, ce ne serait pas s'éloigner tellement du sacrifice de soi et de l'adoration ! Pouvez-vous atteindre la réalisation d'une telle idée dans laquelle tout sens du moi est entièrement perdu ? Au pinacle de la religion d'amour, on se trouve à une hauteur vertigineuse, et peu d'hommes vivant dans le monde y sont jamais parvenus ; mais tant que l'homme n'a pas atteint ce stade suprême où il est toujours prêt et toujours disposé au sacrifice de soi, il ne peut devenir un bhakta parfait.

Nous pouvons tous réussir à conserver nos corps en plus ou moins bon état et plus ou moins longtemps. Pourtant, nos corps devront disparaître, ils n'ont rien

de permanent. Bénis sont ceux dont les corps sont détruits au service d'autrui. « La richesse et la vie même, le sage les tient prêts pour le service d'autrui. Dans ce monde, la seule chose certaine étant la mort, il est bien préférable que le corps meure pour une bonne cause que pour une mauvaise. » Nous pouvons traîner notre vie pendant cinquante ans, pendant cent ans, mais ensuite qu'arrivera-t-il ? Tout ce qui est le produit d'une combinaison doit se dissoudre et mourir. Il doit venir un moment, et il viendra un moment, où le corps se décomposera. Jésus, Bouddha et Mahomet sont tous morts ; tous les grands prophètes et instructeurs du monde sont morts. « Dans ce monde évanescent, où tout se disloque, nous devons faire le meilleur emploi possible du temps qui nous est accordé », dit le bhakta. Or, le plus noble usage que nous puissions faire de la vie est de la mettre au service de tous les êtres. C'est l'horrible idée du corps qui fomente tout l'égoïsme dans le monde, c'est cette illusion que nous sommes seulement le corps que nous possédons, et que nous devons, par tous les moyens possibles, faire de notre mieux pour l'épargner et lui plaire.

Si vous savez que vous êtes tout autre chose que votre corps, vous n'avez plus personne contre qui combattre et lutter ; vous êtes mort à toute idée d'égoïsme. Ainsi le bhakta déclare que nous devons nous considérer comme absolument mort à toutes les choses du monde, et c'est cela qui est la soumission. Que les événements s'accomplissent comme ils le pourront ! C'est la signification de : « Que Ta volonté soit faite » ; ne pas toujours lutter et se débattre, en croyant que Dieu a voulu toutes nos faiblesses et toutes nos ambitions terrestres. Il se peut que du bien découle, même de nos luttes égoïstes, mais c'est à la garde de Dieu. L'idée du bhakta accompli doit être de ne jamais faire ou vouloir quoi que ce soit pour soi-même. « Seigneur, ils bâtissent de grands temples en Ton nom, ils font de grandes offrandes en Ton nom ; moi, je suis pauvre, je ne possède rien, mais je prends mon corps que voici et je le dépose à Tes pieds. Ne m'abandonne pas, ô Seigneur. » Telle est,

chez le bhakta, la prière qui vient du plus profond du cœur. A celui qui en a fait l'expérience, ce sacrifice éternel du moi au Seigneur Bien-Aimé est bien supérieur à tout pouvoir et à toute richesse, supérieur même à toutes les pensées ailées de renommée et de jouissance. La paix de la calme résignation du bhakta est une paix qui dépasse toute compréhension, et sa valeur est incomparable. Son aprâtikûlya est un état de l'esprit dans lequel celui-ci n'a aucun intérêt et ne connaît naturellement rien qui lui soit opposé. Dans cet état de résignation sublime, tout ce qui a forme d'attachement disparaît complètement, excepté cet amour dévorant pour Celui en qui tout a la vie, le mouvement et l'être. Cet attachement d'amour pour Dieu est, en vérité, un amour qui n'enchaîne pas l'âme, mais qui en brise efficacement tous les liens.

*Pour qui aime vraiment,*
*la connaissance suprême*
*et l'amour suprême ne font qu'un*

Les Upanishads distinguent une connaissance supérieure et une connaissance inférieure. Pour le bhakta, il n'existe en réalité aucune différence entre cette connaissance supérieure et son amour suprême (parâbhakti) [1]. La *Mundaka Upanishad* dit : [2] « Ceux qui

[1] Dans une conversation que rapporte Shrî Surendra Nath Sen, Vivekânanda donnait à ses interlocuteurs les indications suivantes : « Shrî Râmakrishna disait que la Connaissance pure et la bhakti pure sont une seule et même chose. D'après la doctrine de la bhakti, Dieu est considéré comme étant Tout-Amour. On ne peut même pas dire : « Je L'aime », puisqu'Il est Tout-Amour. Il n'existe pas d'amour en dehors de Lui ; l'amour qui est dans le cœur avec lequel vous L'aimez est aussi Dieu Lui-même. Toutes les aspirations, tous les goûts par lesquels on se sent attiré sont tous Dieu Lui-même. Le voleur dérobe, la prostituée vend son corps et la mère aime son enfant — dans chacun d'eux Il Se trouve aussi! Un système stellaire en attire un autre — là encore Il Se trouve. Il est partout. D'après la doctrine de jnâna, Il est aussi réalisé par nous partout. Et c'est là que se réconcilient le jnâna et la bhakti : lorsqu'on est plongé dans la plus haute extase de la Vision divine (*bhâva*), ou lorsqu'on est en *samâdhi*, c'est alors seulement que cesse l'idée de dualité et que s'évanouit la distinction entre le dévot et son Dieu. Dans les Écritures sur la bhakti, on indique cinq conceptions différentes des rapports avec Dieu, et chacune d'elles peut nous conduire à Dieu ; mais on pourrait fort bien en ajouter une autre : la voie de la méditation sur la non-séparativité, sur l'unité avec Dieu. Les bhaktas peuvent donc considérer aussi les advaïtistes comme des bhaktas, mais du genre qui ne différencie pas. Tant qu'on est dans la sphère de *Mâyâ*, l'idée de dualité subsiste forcément. Espace-temps-causalité, ou nom-et-forme, est ce qu'on appelle Mâyâ. C'est seulement quand on passe au-delà de Mâyâ que l'Unité se réalise ; alors l'homme n'est plus ni dualiste, ni advaïtiste ; pour lui tout est Un. Toutes ces différences que vous observez entre un bhakta et un jnânin n'existent que dans l'étape préparatoire ; l'un voit Dieu à l'extérieur et l'autre le voit à l'intérieur. »

[2] I, 1, 4-5.

connaissent Brahman déclarent qu'il y a deux sortes de connaissance qui valent d'être connues : la supérieure (*parâ*) et l'inférieure (*aparâ*). La connaissance inférieure comprend le *Rig-Véda*, le *Yajur-Véda*, le *Sâma-Véda*, l'*Atharva-Véda*, la *shikshâ* (science qui traite de la prononciation et de l'intonation), le *kalpa* (liturgie du sacrifice), la grammaire, le *nirukta* (science traitant d'étymologie et de lexicologie), la prosodie et l'astronomie. La (connaissance) supérieure est celle par laquelle l'Inchangeable est connu. » La connaissance supérieure est donc clairement la connaissance de Brahman. Le *Devî-Bhâgavata* nous donne la définition suivante de l'amour supérieur (parâ-bhakti) : « De même que l'huile qui coule d'un vase dans un autre forme un filet continu, de même l'esprit, lorsqu'il pense au Seigneur en un courant ininterrompu, donne ce qu'on appelle parâ-bhakti ou amour suprême » (1). Cette sorte d'orientation permanente et jamais troublée donnée à l'esprit et au cœur, vers le Seigneur, jointe à un attachement sans borne, est en vérité la manifestation suprême de l'amour humain pour Dieu. Toutes les autres formes de la bhakti ne sont que des stades préparatoires à cette forme suprême, parâ-bhakti, dont on dit aussi que c'est l'amour qui se manifeste après l'attachement (*râgânugâ*). Une fois cet amour suprême entré dans le cœur de l'homme, l'esprit pense continuellement à Dieu et ne se souvient plus de rien d'autre. Il ne veut accorder aucune place à des pensées autres que celles de Dieu. Son âme sera invinciblement pure et brisera d'elle-même toutes les barrières de l'esprit et de la matière ; elle deviendra sereinement libre. Seul cet homme-là peut adorer le Seigneur dans son propre cœur ; pour lui les formes, les symboles, les livres et les doctrines sont tous inutiles et incapables de lui rendre aucun service. Il n'est pas facile d'adorer le Seigneur de cette façon. On ne voit généralement fleurir l'amour humain que là où l'on répond par le même sentiment ; si l'amour n'éveille pas l'amour, il fait tout naturellement place à une froide indifférence. Il y a pour-

(1) VII, XXXVII, 12.

tant quelques rares exemples dans lesquels nous voyons l'amour se manifester là même où il n'éveille pas d'écho. Si nous voulons un symbole, nous pouvons comparer ce genre d'amour à celui du papillon pour le feu. L'insecte adore le feu, y tombe et meurt. Il est d'ailleurs de la nature de l'insecte d'aimer ainsi. Aimer, parce qu'aimer est de la nature de l'amour, est sans nul doute la plus haute et la moins égoïste des manifestations d'amour qu'on puisse voir dans le monde. Un tel amour se développant sur le plan de la spiritualité conduira nécessairement à la réalisation de parâ-bhakti.

## *Le triangle de l'amour*

Nous pouvons figurer l'amour par un triangle dont chaque sommet correspondrait à une de ses caractéristiques inséparables. Aucun triangle ne peut exister sans ses trois sommets, et aucun amour véritable ne peut exister sans les trois caractéristiques suivantes :

Le premier sommet de notre triangle d'amour est que *l'amour n'admet aucun marchandage.* Aussi longtemps qu'on cherche à obtenir quoi que ce soit en retour, il ne peut y avoir aucun amour réel, c'est une simple question de Doit et d'Avoir. Tant que nous pensons obtenir telle ou telle faveur de Dieu en retour de notre respect et de notre loyauté pour Lui, il ne peut croître dans notre cœur aucun amour véritable. Ceux qui adorent Dieu parce qu'ils désirent obtenir de Lui des faveurs, ne L'adoreront certainement plus si ces faveurs n'apparaissent pas. Le *bhakta* adore le Seigneur parce qu'Il est digne d'adoration. Cette divine émotion du vrai dévot n'est provoquée ni dirigée par aucun autre motif.

Il était une fois un grand roi qui pénétra dans une forêt et y rencontra un sage. Il s'entretint avec lui et fut frappé de sa sagesse et de sa pureté ; alors le roi voulut lui être agréable en lui faisant accepter un cadeau. Le sage refusa en disant : « J'ai assez à manger avec les fruits de la forêt, assez à boire avec les sources d'eau pure qui dévalent de la montagne, assez chaud avec l'écorce des arbres, et les grottes de la montagne sont ma maison. Pourquoi accepterais-je un présent de toi ou de quiconque ? » Le roi répondit : « Pour mon bien, maître, accepte quelque chose de ma main et, je t'en prie,

viens avec moi à la ville, dans mon palais. » Après que le roi eût usé d'une grande persuasion, le sage accéda finalement à sa demande et l'accompagna jusqu'à son palais. Avant d'offrir son présent au sage, le roi dit ses prières : « Seigneur, accorde-moi d'autres enfants ; Seigneur, accorde-moi plus de richesse ; Seigneur, accorde-moi plus de territoires ; Seigneur, accorde-moi une meilleure santé, etc. » Avant que le roi eût terminé sa prière, le sage s'était levé et, tranquillement, était sorti de la pièce. S'en apercevant, le roi demeura perplexe, puis le suivit en criant : « Maître, vous vous éloignez et vous n'avez pas reçu mes présents! » Le sage se retourna et lui dit : « Je ne demande pas l'aumône aux mendiants. Tu n'es toi-même qu'un mendiant, comment peux-tu me donner quoi que ce soit? Je ne suis pas un insensé pour vouloir accepter quelque chose d'un mendiant comme toi. Va-t'en, ne me suis pas! »

Cette histoire illustre bien la différence entre les simples mendiants et les vrais adorateurs de Dieu. Mendier n'est pas le langage de l'amour ; adorer Dieu, même pour obtenir son salut ou toute autre récompense, est également indigne. L'amour n'attend aucune récompense. L'amour n'existe jamais que pour l'amour de l'amour. Le bhakta aime parce qu'il ne peut pas s'empêcher d'aimer. Quand vous voyez un paysage admirable et que vous en tombez amoureux, vous ne demandez à ce paysage aucune faveur en retour, et le paysage ne vous demande rien non plus. Et pourtant, sa vue répand du bonheur dans votre esprit, elle apaise toutes les agitations de votre âme et vous donne le calme. Elle vous soulève presque, pendant un instant, au-delà de votre nature mortelle et vous met dans un état d'extase tout à fait divine. Cette nature de l'amour réel est le premier sommet de notre triangle. Ne demandez rien en retour de votre amour ; prenez toujours le rôle de celui qui donne. Donnez à Dieu votre amour, mais n'attendez rien en retour, même de Lui (1).

(1) Dans des notes prises pendant une causerie de Vivekânanda dans l'Inde, nous trouvons le passage suivant :

« Aller dire : « Mon Dieu, occupe-Toi de cette chose-ci et laisse-

Le deuxième sommet du triangle de l'amour est que *l'amour ne connaît pas la crainte.* Ceux qui adorent Dieu par crainte sont les hommes les plus inférieurs ; comme

moi celle-là ; mon Dieu je T'offre ma petite prière, et Toi Tu me donneras telle chose dont j'ai besoin ; mon Dieu, guéris-moi de mon mal de tête, etc. », tout cela n'est pas de la *bhakti.* Ce sont les formes les plus basses de la religion. Ce sont les formes les plus basses du *karma.* Si un homme emploie toute son énergie mentale à chercher la satisfaction de son corps et de ses besoins, j'attends que vous me montriez la différence entre lui et un animal. La bhakti est une chose plus haute, plus haute même que de désirer le ciel. La notion de paradis correspond à un lieu où les jouissances sont plus fortes. Comment cela pourrait-il être Dieu ? »

Dans le résumé d'une conférence faite à Sialkote, nous trouvons le passage suivant :

« Il y a des gens qui adorent Dieu parce qu'ils désirent obtenir de la richesse et d'autres parce qu'ils veulent avoir un fils ; et ces gens-là se croient *bhâgavats* (dévots). Ce n'est pas de la bhakti et ils ne sont pas de véritables bhâgavats. S'il arrive un *sâdhu* qui déclare pouvoir fabriquer de l'or, tous ces gens se précipitent vers lui et ils se considèrent encore comme des bhâgavats. Adorer Dieu avec l'espoir d'avoir un fils n'est pas de la bhakti ; adorer avec le désir de s'enrichir n'est pas de la bhakti ; même adorer avec le désir d'aller au ciel n'est pas de la bhakti ; adorer avec le désir que les tortures de l'enfer vous soient épargnées n'est pas de la bhakti. La bhakti n'est pas le produit de la crainte ou de la convoitise. Le vrai bhâgavat est celui qui dit : « Seigneur, je ne demande pas une belle épouse, je ne demande pas la science ni le salut. Que je naisse et que je meure des centaines de fois ; ce que je demande est d'être toujours à Ton service. » C'est à cette étape, lorsque l'homme voit Dieu en toute chose, et toute chose en Dieu, qu'il atteint la bhakti parfaite. »

Dans une autre causerie, nous lisons :

« Si nous acceptons Dieu, ce n'est pas parce que nous Le désirons vraiment, mais parce que nous avons besoin de Lui pour des fins égoïstes. L'amour est une chose absolument dépourvue d'égoïsme, il n'entretient d'autres pensées que l'adoration et la glorification de l'objet de notre affection. C'est une qualité qui s'incline, adore et ne demande rien en retour. La seule prière qu'adresse le véritable amour est tout simplement d'aimer.

» On raconte d'une sainte hindoue que, lorsqu'on la maria, elle dit au roi son mari qu'elle était déjà mariée. « A qui, demanda le roi ? — A Dieu », répondit-elle. Elle allait chez les pauvres et les miséreux et prêchait l'amour extrême pour Dieu. Une de ses prières est significative, car elle montre la façon dont son cœur était touché : « Je ne demande pas la richesse, je ne demande pas une place élevée, je ne demande pas le salut. Fais-moi vivre dans cent enfers si tel est Ton désir, mais laisse-moi continuer à Te considérer comme mon amour. » Dans notre langue d'autrefois se sont incorporées un grand nombre des belles prières de cette femme. Quand approcha sa fin, elle entra en *samâdhi* au bord d'un fleuve. Elle composa un beau chant, où elle dit qu'elle va trouver son Bien-aimé. »

Voir aussi p. 293-294 ci-dessous.

êtres humains, ils ne sont nullement développés. Ils adorent Dieu par peur du châtiment. Pour eux, Il est un être puissant armé d'un fouet dans une main et d'un sceptre dans l'autre ; s'ils ne Lui obéissent pas, ils craignent d'être fouettés. Adorer Dieu par peur du châtiment est une honte ; une telle adoration, si même on peut l'appeler de ce nom, est la forme la plus rudimentaire de l'adoration par amour. Tant qu'il subsiste de la crainte dans le cœur, comment peut-il y avoir de l'amour? L'amour vainc naturellement toute crainte. Représentez-vous une jeune mère qui passe dans une rue et un chien qui la poursuit en aboyant ; elle a peur et se réfugie dans la maison la plus proche. Mais supposez que, le lendemain, elle se trouve dans la rue avec son enfant et qu'un lion se jette sur lui. Où sentira-t-elle qu'est sa place? Tout naturellement devant la gueule du lion pour défendre l'enfant! L'amour vainc toute crainte.

La crainte naît de l'idée égoïste de vouloir se séparer de l'univers. Plus je m'amoindris et je m'isole dans l'égoïsme, et plus la crainte grandit en moi. Si un homme pense qu'il est peu de chose, la crainte l'envahira certainement. Moins vous vous complairez à vous croire insignifiant, moins vous aurez de crainte. Tant qu'il subsiste en vous des résidus de peur, il ne peut y avoir en vous aucun amour. Amour et crainte sont incompatibles. Dieu ne doit jamais être craint par ceux qui L'adorent. Le véritable adorateur de Dieu sourit du commandement : « Ne prends pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu » (1). Comment peut-il y avoir blasphème dans la religion de l'amour? Plus vous prononcerez le nom du Seigneur, de quelque façon que ce soit, mieux cela vaudra pour vous. Vous répétez Son nom parce que vous L'adorez (2).

(1) Exode, XX, 7.

(2) Après une conférence que Vivekânanda avait faite à l'Université de Harvard, les auditeurs lui posèrent un certain nombre de questions, parmi lesquelles la suivante :

« Certains de nos philosophes, en Allemagne, ont pensé que toute doctrine indienne de bhakti (l'amour du Divin) était fort probablement le résultat d'une influence occidentale. »

Le Swâmi répondit :

Le troisième sommet du triangle est que *l'amour ne connaît point de rival*, car il incorpore toujours en lui l'idéal le plus élevé de celui qui aime. L'amour véritable ne se développe jamais en nous avant que le but de notre amour devienne pour nous l'idéal le plus élevé. Il peut arriver, dans beaucoup de cas, que l'amour humain soit mal dirigé et mal placé, mais pour celui qui aime, l'objet de son amour est toujours l'idéal le plus élevé. L'un peut voir son idéal dans le plus vil des êtres et l'autre dans le plus évolué, mais de toute façon, dans chaque cas, c'est seulement l'idéal qui peut être sincèrement et intensément aimé. L'idéal le plus élevé de chaque homme est appelé Dieu. Ignorant ou sage, saint ou pécheur, homme ou femme, instruit ou illettré, cultivé ou inculte, tout être humain a pour idéal le plus haut: Dieu. La synthèse de tous les idéaux supérieurs de beauté, de sublimité, de pouvoir, nous offre la conception la plus complète du Dieu adorable et aimant. Ces idéaux existent naturellement, sous une forme ou sous une autre, dans chaque esprit ; ils forment partie intégrante de tous nos esprits. Toutes les manifestations actives de la nature humaine sont des luttes de ces idéals pour prendre corps dans la vie pratique. Tous les mouvements différents que nous observons dans la société sont causés par les divers idéaux qui, dans les différentes âmes, essayent d'apparaître et de se concrétiser ; ce qui est à l'intérieur s'efforce de sortir au-dehors.

Cette influence éternellement dominante de l'idéal est la force unique, la seule force motrice qu'on puisse observer constamment à l'œuvre dans l'humanité. C'est peut-être seulement après des centaines de naissances, après une lutte qui dure des milliers d'années, que l'homme

« Je n'en crois rien ; cette supposition a d'ailleurs été éphémère. La bhakti de l'Inde n'est pas comme la bhakti occidentale. Chez nous l'idée centrale est qu'il n'y a aucune notion de crainte. C'est toujours aimer Dieu. Il n'existe pas de culte sous l'empire de la crainte ; c'est toujours par amour, du début à la fin. En second lieu, la supposition est tout à fait superflue. On parle de bhakti dans la plus ancienne des *Upanishads*, qui est de beaucoup antérieure à la Bible chrétienne. On trouve même des germes de bhakti dans les *samhitâs* (les hymnes védiques). Le mot bhakti n'est pas un mot occidental. Il a été suggéré par le mot *shraddhâ*. »

trouve qu'il est vain de vouloir faire cadrer complètement l'idéal intérieur avec les conditions extérieures et les déterminer. Après avoir compris cela, il n'essaye plus de projeter son idéal personnel sur le monde extérieur. Il adore l'idéal lui-même comme tel, en se plaçant au plus haut point de vue de l'amour. Cet idéal, idéalement parfait, embrasse tous les idéaux inférieurs. Chacun sait qu'un amant pourra voir la grâce d'une nymphe sur le masque grimaçant d'un laideron. L'homme qui en reste le spectateur jugera que cet amour est mal placé, mais l'amant continuera de voir la nymphe et ne verra pas le laideron. Nymphe ou laideron, l'objet de notre amour devient véritablement le centre autour duquel nos idéaux se cristallisent.

Qu'est-ce que le monde adore volontiers ? Certainement pas ce sublime idéal parfait, embrassant tout, du dévot et de l'adorateur suprême. L'idéal qu'hommes et femmes adorent généralement est ce qu'ils ont en eux-mêmes. Chacun projette son propre idéal sur le monde extérieur et s'agenouille devant lui. C'est pourquoi nous voyons que les hommes cruels et assoiffés de sang conçoivent un Dieu assoiffé de sang, car ils ne peuvent adorer que leur idéal personnel le plus haut. C'est aussi pourquoi les hommes de bien ont un idéal très élevé de Dieu, et leur idéal est en vérité fort différent de celui des autres.

## *Le Dieu d'amour porte Sa preuve en Soi*

Quel est l'idéal de l'adorateur qui a dépassé toute idée d'égoïsme, de marché, de marchandage, et qui ne connaît pas la crainte ? Même au Dieu fort, un tel homme dira : « Je Te donnerai tout ce que j'ai, mais je ne désire rien de Toi — en vérité, il n'y a rien que je puisse considérer comme m'appartenant. » Quand un homme a acquis cette conviction, son idéal devient celui de l'amour parfait, de la parfaite intrépidité de l'amour. L'idéal le plus haut d'un tel homme n'est pas rétréci par la délimitation de son objet ; c'est un amour universel, un amour sans limite et sans borne, l'amour lui-même, l'amour absolu. Ce grand idéal de la religion d'amour est adoré et aimé absolument tel quel, sans l'aide d'aucun symbole ni suggestion. C'est la forme la plus élevée de *parâ-bhakti*, l'adoration d'un idéal comme idéal qui embrasse tout ; toutes les autres formes de la bhakti sont seulement des paliers sur le chemin qui y conduit. Tous nos échecs, tous nos succès pour suivre cette religion d'amour sont sur le chemin de la réalisation de cet unique idéal. Nous choisissons des objets l'un après l'autre et l'idéal intérieur est projeté successivement sur chacun d'eux. Tous ces objets extérieurs se révèlent insuffisants pour interpréter l'idéal intérieur qui s'élargit toujours, et nous les rejetons l'un après l'autre. Puis, à la fin, le fidèle commence à penser qu'il est vain de vouloir réaliser son idéal dans des objets extérieurs,

et que tous ces objets ne sont rien comparés à l'idéal lui-même. Avec le temps, il acquiert le pouvoir d'atteindre l'idéal abstrait le plus élevé et le plus généralisé et de le voir parfaitement vivant et réel, bien qu'il reste, pour lui, exclusivement une abstraction.

Quand le fidèle a atteint ce point, il n'est plus poussé à chercher si Dieu peut Se démontrer ou non, s'Il est ou non omnipotent et omniscient. Pour lui, Il est seulement le Dieu d'Amour, Il est le plus haut idéal d'amour et c'est tout ce qu'il demande. Dieu, comme amour, est évident par Soi-même ; il n'est besoin d'aucune preuve pour démontrer à celui qui aime l'existence de l'être aimé. Les Dieux-Juges, dans les autres formes de religion, peuvent avoir à donner beaucoup de preuves de leur existence, mais le bhakta ne pense pas et ne peut pas penser à de tels Dieux. Pour lui, Dieu existe entièrement comme amour. « Nul, ô Bien-Aimé, n'aime le mari pour l'amour du mari, c'est pour l'amour de l'Atman qui est en lui que le mari est aimé. Nul, ô Bien-Aimé, n'aime l'épouse pour l'amour de l'épouse ; c'est pour l'amour de l'Atman qui est en elle que l'épouse est aimée [1]. »

D'aucuns disent que l'égoïsme est la seule force motrice de toutes les activités humaines. Cela est aussi de l'amour, mais de l'amour avili par le fait même d'avoir été particularisé. Quand je pense à moi-même comme englobant l'Universel, il ne peut certes pas y avoir d'égoïsme en moi, mais lorsque, par erreur, je crois que je suis quelque chose de minuscule, mon amour devient particulier et étroit. L'erreur consiste à rendre la sphère de l'amour étroite et rétrécie. Tout ce qui existe dans l'univers est d'origine divine et mérite d'être aimé. Il faut pourtant se rappeler que l'amour de l'entier implique l'amour de chaque partie. Le tout est le Dieu du bhakta ; tous les autres Dieux — Père qui est aux cieux, Maître, Créateur — toutes les théories et doctrines et tous les livres n'ont, pour lui, ni but ni signification car, par son amour et sa dévotion suprême, il s'est élevé au-dessus de toutes ces choses. Quand le cœur est purifié,

[1] *Brihadâranyaka Upanishad*, II, IV.

nettoyé, rempli jusqu'aux bords du divin nectar de l'amour, toute autre idée de Dieu paraît tout simplement puérile ; on la rejette comme inadéquate ou sans valeur. Tel est, en vérité, le pouvoir de Parâ-Bhakti ou Amour Suprême.

Le bhakta parfait ne cherche plus Dieu dans les temples et les églises ; il ne connaît aucune place où l'on ne Le trouve pas. Il Le trouve aussi bien dans le temple que hors du temple, il Le trouve dans la sainteté du saint aussi bien que dans la méchanceté du méchant car, dans son propre cœur, il L'a installé dans la gloire, le Tout-Puissant unique, Lumière inextinguible d'amour qui brille toujours et reste éternellement présente.

## *L'image que l'homme se fait du divin idéal d'amour*

Il est impossible d'exprimer en langage humain la nature de cet idéal d'amour, suprême et absolu. Même la plus haute envolée de l'imagination humaine est incapable de l'embrasser dans toute sa perfection et sa beauté infinies. Et pourtant, dans tous les pays du monde, les adeptes de la religion d'amour, dans sa forme supérieure comme dans sa forme inférieure, ont toujours dû employer le langage humain, si imparfait soit-il, pour embrasser et pour définir leur propre idéal d'amour. Bien plus, l'amour humain lui-même, dans toutes ses formes diverses, a été créé pour représenter en quelque sorte cet amour divin ineffable. L'homme ne peut penser aux choses divines que selon sa propre manière humaine ; pour nous, l'Absolu ne peut être exprimé que dans notre langage du relatif. Tout l'univers est pour nous le texte de l'Infini écrit dans la langue du fini. C'est pour cela que le bhakta emploie, à l'égard de Dieu et de Son culte par l'adoration, tous les termes habituels associés avec l'amour habituel de l'humanité. Quelques-uns des grands auteurs qui ont traité de parâ-bhakti ont essayé de concevoir et d'éprouver cet amour divin de plusieurs façons diverses (1).

(1) En une autre occasion, Vivekânanda disait :
« Il y a cinq stades de l'amour :
1° L'homme a besoin d'aide et il a quelque crainte.
2° Dieu est vu comme le Père.

La forme la plus inférieure dans laquelle on puisse saisir cet amour est eelle qu'ils nomment la paisible, *shânta*. Quand un homme aime Dieu sans avoir en soi le feu de l'amour, sans que cette folie se soit emparée de son esprit, quand son amour est tout juste l'amour paisible et normal, un peu au-dessus des simples formes — cérémonies et symboles — mais nullement caractérisé par la folie d'un amour intensément actif, c'est l'état de shânta. Nous voyons, dans le monde, des gens qui aiment à se mouvoir lentement et d'autres qui vont et viennent comme des tourbillons. Le *shânta-bhakta* est calme, paisible, doux.

Le mode suivant est celui de *dâsya*, celui du serviteur. Il existe quand l'homme se sent le serviteur du Seigneur. L'attachement du serviteur fidèle pour son maître devient son idéal (1).

Le mode suivant est *sakhya*, l'amitié — « Tu es notre Ami bien-aimé. » Tout comme un homme ouvre son cœur à son ami en sachant que l'ami ne le grondera jamais pour ses fautes mais tentera toujours de l'aider, tout comme il existe un sentiment d'égalité entre l'homme et son ami, de même un amour sur un pied d'égalité se répandra entre l'adorateur et son Dieu amical. Ainsi Dieu devient notre ami l'ami, qui est proche, l'ami auquel nous pouvons faire librement toutes nos

3° Dieu est vu comme la Mère. Alors toutes les femmes sont considérées comme des reflets de Dieu-Mère. C'est avec cette idée de Dieu-Mère que commence le véritable amour.

4° L'amour pour l'amour de l'amour. Celui-ci rassemble toutes les qualités.

5° L'amour dans l'union divine. Il conduit à l'unité et à la supra-conscience.

(1) Dans sa préface à la traduction qu'il fit en bengali de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Vivekânanda a écrit :

« En lisant ce livre, on y trouve à mainte et mainte reprise l'écho de la Bhagavad-Gîtâ. Comme elle, il nous enseigne : renonce à tous les *dharmas* et suis-Moi. On trouvera gravés profondément dans chaque ligne de cette grande œuvre l'esprit d'humilité, le halètement de l'âme en détresse, la meilleure expression de *dâsya-bhakti* (la dévotion du serviteur). Le cœur du lecteur sera profondément ému par les pensées de brûlante renonciation de l'auteur, par son merveilleux don de soi et par sa conviction intense de la dépendance où il est de la volonté de Dieu. »

confidences ; nous pouvons Lui remettre tous les secrets intimes de notre cœur avec l'assurance parfaite qu'Il nous aidera et nous soutiendra. Il est l'ami que le fidèle accepte comme son égal ; Dieu ici devient notre compagnon de jeu. Nous pouvons bien dire que tous, dans cet univers, nous jouons. Comme des enfants jouent à leur jeu, comme les plus magnifiques des rois et des empereurs jouent à leur propre jeu, de même le Seigneur Bien-Aimé Lui-même joue avec cet univers. Il est parfait ; Il n'a aucun désir. Pourquoi créerait-Il ? L'activité ne se manifeste jamais en nous que pour concourir à l'accomplissement de certains désirs ; or les désirs présupposent toujours l'imperfection. Dieu est parfait. Il n'a point de désir. Pourquoi poursuivrait-Il indéfiniment ce travail de création toujours active? Quel but aurait-Il en vue? Les légendes d'un Dieu qui a créé ce monde, pour telle ou telle fin que nous imaginons, sont de bonnes légendes, mais sans plus. Tout cela est en réalité un grand jeu ; l'univers tout entier est Son jeu qui se continue. Tout l'univers doit, après tout, être pour Lui un grand sujet d'amusement. Si vous êtes pauvre, prenez cela comme un jeu ; si vous êtes riche, amusez-vous d'être riche. Si les dangers surviennent, c'est aussi un grand divertissement; si du bonheur vous est offert, c'est encore un beau jeu! Ce monde est comme un grand terrain de jeux et nous nous amusons tous à jouer. Dieu est avec nous et joue avec nous constamment et nous jouons avec Lui. Dieu est notre éternel compagnon de jeu. Comme Il joue merveilleusement!

Le jeu se termine quand le cycle prend fin. Il se fait alors un grand calme qui dure plus ou moins longtemps, puis tout s'agite de nouveau et le jeu recommence. C'est seulement quand vous oubliez que tout est un jeu dans lequel vous aussi vous avez un rôle, que la misère et le chagrin viennent à vous. Le cœur devient lourd, le monde pèse sur vous de tout son terrible pouvoir. Mais dès que vous abandonnez l'idée d'une réalité sérieuse qui caractériserait les péripéties mouvantes des trois minutes que dure la vie, dès que vous savez que la vie est un théâtre où vous jouez, où vous aidez Dieu dans Son

spectacle, aussitôt toute misère cesse pour vous [1]. Il joue dans chaque atome. Il joue quand Il crée les terres, les soleils, les lunes. Il joue avec le cœur humain, les animaux, les plantes ; nous sommes les pièces de Son échiquier. Il jette les pièces sur l'échiquier et les mélange. Il nous dispose d'une manière, puis d'une autre et nous L'aidons à ce jeu, consciemment ou inconsciemment. O béatitude! nous sommes Ses compagnons de jeu!

Le mode suivant est ce qu'on appelle *vâtsalya* — adorer Dieu non pas comme notre Père mais comme notre Enfant. Cela peut paraître bizarre, mais c'est une discipline pour nous affranchir de toute idée de pouvoir dans la conception de Dieu. L'idée de pouvoir apporte avec elle de la crainte. Il ne devrait y avoir aucune crainte dans l'amour. Les notions de respect et de vénération sont nécessaires pour la formation du caractère, mais quand le caractère est formé, quand l'adorateur a goûté l'amour paisible et serein, et goûté un peu aussi de son intense folie, il n'y a plus besoin de parler éthique et discipline. Concevoir Dieu comme puissant, majestueux et glorieux, comme le Seigneur de l'Univers ou le Dieu des dieux n'intéresse pas le bhakta. C'est pour éviter d'associer avec Dieu cette idée effroyable du pouvoir qu'il adore Dieu comme son propre enfant. Le père et la mère ne se laissent pas inspirer de terreur par l'enfant, ils ne peuvent avoir aucun respect pour l'enfant. Ils ne peuvent songer à demander à l'enfant aucune faveur. L'enfant est toujours dans la situation de celui qui reçoit et, par amour pour l'enfant, les parents sacrifieraient cent fois leur corps. Ils sacrifieraient mille fois leur vie pour l'enfant de leur chair. C'est pour cela que Dieu peut être adoré comme enfant. Cette idée d'adorer Dieu sous l'aspect de l'enfant naît et se développe naturellement dans les sectes religieuses qui croient à l'incarnation de Dieu. Pour les musulmans, il est impossible de concevoir cette idée de Dieu comme enfant ; ils s'en écartent avec une sorte d'horreur. Les chrétiens et les hindous peuvent le concevoir facilement, car ils ont l'Enfant Jésus

[1] Cf. *Jnâna-Yoga*, p. 88-89, histoire de Nârada.

et l'Enfant Krishna. Aux Indes, les femmes se considèrent souvent comme la mère de Krishna. Les mères chrétiennes peuvent également concevoir l'idée qu'elles sont la mère du Christ, et cela apportera à l'Occident la connaissance, dont il a tant besoin, de la Maternité Divine de Dieu. Les superstitions de crainte et de respect envers Dieu sont profondément enracinées au plus profond de notre cœur, et il faut de longues années pour noyer complètement dans l'amour nos idées de respect, de vénération, de crainte, de majesté et de gloire qui se rapportent à Dieu.

Il y a encore une autre représentation humaine de l'idéal divin de l'amour. On l'appelle *madhura* (douce). C'est la plus haute de toutes. Elle repose en réalité sur la plus haute manifestation de l'amour dans ce monde, sur un amour qui est aussi le plus fort que connaisse l'homme. Quel amour secoue la nature tout entière de l'homme? Quel amour court à travers chaque atome de son être, le rend fou, lui fait oublier sa propre nature, le transforme, en fait un ange ou un démon, si ce n'est l'amour entre homme et femme? Dans cette douce représentation d'amour divin, Dieu devient l'époux. Nous sommes tous femmes, il n'y a pas d'hommes dans ce monde (1). Il n'y a qu'Un Homme et c'est Lui, notre Bien-Aimé. Tout l'amour que l'homme donne à la femme ou la femme à l'homme doit ici être donné au Seigneur (2).

Tous les différents genres d'amour que nous rencontrons dans le monde, et avec lesquels nous ne faisons guère que nous amuser, ont Dieu pour but unique.

(1) De nos jours encore, à Vrindâvan, au pays de Krishna, cette attitude est générale (N. D. T.).

(2) Dans des notes prises à Madras en 1892-1893 pendant des classes faites par le Swâmi, nous relevons le passage suivant :

« La bhakti se divise en vaidhî-bhakti et en râgânugâ-bhakti.

La vaidhî-bhakti est une croyance implicite à l'obéissance que l'on doit aux enseignements des Védas.

La râgânugâ-bhakti se présente sous cinq aspects différents :

1) shânta, comme dans la religion du Christ.
2) dâsya, comme celle de Hanumân envers Râma.
3) sakhya, comme celle d'Arjuna envers Krishna.
4) vâtsalya, comme celle de Vasudeva envers Krishna.
5) madhura, comme celle du mari et de la femme, par exemple dans la vie de Krishna et des gopîs. »

Malheureusement, l'homme méconnaît l'océan infini vers lequel coule constamment ce fleuve puissant d'amour, c'est pourquoi souvent il le donne sottement à de pauvres poupées d'êtres humains. L'amour violent pour l'enfant, qui couve dans la nature humaine, n'a pas pour but la poupée à parure d'enfant. Si vous le donnez exclusivement à l'enfant, vous souffrirez en conséquence. Mais grâce à ces souffrances, vous vous éveillerez sûrement au fait que l'amour qui est en vous vous apportera tôt ou tard de la douleur et du chagrin si vous l'offrez à un être humain. Notre amour doit donc être donné à l'Être Suprême qui ne meurt jamais et ne change jamais, à Lui dans l'océan d'amour de qui il n'est ni flux ni reflux. L'amour doit atteindre sa véritable destination, il doit aller à Celui qui est réellement l'océan infini de l'amour. Tous les fleuves se déversent dans cet océan. Même la goutte d'eau qui glisse sur le flanc de la montagne ne peut pas s'arrêter dans sa course quand elle est tombée dans un ruisseau ou même dans un fleuve, si grand soit-il! Même cette goutte d'eau finira par trouver son chemin jusqu'à l'océan! Dieu est le but unique de toutes nos passions et nos émotions. Si vous voulez donner libre cours à votre colère, querellez-vous avec Lui. Grondez votre Bien-Aimé, grondez votre Ami. Qui d'autre pouvez-vous risquer de gronder? L'homme mortel n'acceptera pas patiemment votre colère, une réaction s'ensuivra. Si vous vous emportez contre moi, j'aurai certainement une réaction rapide, car je ne puis pas supporter facilement votre colère. Dites au Bien-Aimé : « Pourquoi ne viens-Tu pas jusqu'à moi? pourquoi me laisses-Tu ainsi seul? »

Où trouver de la joie sinon en Lui? Quelle joie peut-on trouver dans de petites mottes d'argile? C'est l'essence sublime de la jouissance infinie que nous devons chercher, et elle est en Dieu. Que toutes nos passions et nos émotions aillent vers Lui. Elles Lui sont destinées, car si elles manquent leur but et retombent plus bas, elles s'avilissent. Quand elles vont droit au but, au Seigneur, même la plus basse d'entre elles se transfigure. Toutes les énergies du corps et de l'esprit humains, de quelque

façon qu'elles s'expriment, ont le Seigneur comme but unique, comme *ekâyana*. Tout amour et toute passion du cœur humain doivent aller à Dieu. Il est le Bien-Aimé ; qui d'autre notre cœur peut-il adorer? Il est le plus merveilleux, le plus sublime. Il est la beauté même, la sublimité même. Qui, dans cet univers, est plus beau que Lui? Qui, dans cet univers, est mieux qualifié que Lui pour devenir l'Époux? Qui, dans cet univers, est plus digne que Lui d'être aimé? Qu'Il soit donc l'Époux! Qu'Il soit le Bien-Aimé!

Il arrive souvent que des adorateurs de Dieu, qui chantent cet amour divin, acceptent, pour le décrire, le langage de l'amour humain sous toutes ses formes (1), Les sots ne comprennent pas cela et ne le comprendront jamais. Ils regardent cela avec les yeux de leur corps. Ils ne comprennent pas les transports fous de cet amour spirituel. Comment le pourraient-ils? « Un baiser de Tes lèvres, ô Bien-Aimé! Celui qui a reçu un baiser de Toi, sa soif de Toi est à jamais multipliée ; tous ses chagrins s'évanouissent, il oublie tout excepté Toi seul (2)! » Cherchez ce baiser du Bien-Aimé, cet effleurement de Ses lèvres qui rend fou le bhakta, qui fait de l'homme un dieu. Pour celui qui a été béni par un tel baiser, toute la nature se transforme, les mondes s'évanouissent, les soleils et les lunes disparaissent, l'univers lui-même se dissout en cet océan infini d'amour. C'est la perfection de la folie d'amour.

Le véritable adorateur spirituel ne s'arrête même pas à ce stade-là. L'amour de l'époux pour l'épouse n'est pas encore assez fou pour lui. Le bhakta s'empare aussi de l'idée de l'amour illégitime, à cause même de sa violence. Il ne songe pas à ce que cet amour peut avoir de choquant. La nature de cet amour est telle que plus il y a d'obstacles qui viennent entraver son libre cours, plus il se déchaîne avec passion. L'amour entre le mari et la femme a un cours paisible et sans obstructions. Aussi le bhakta s'empare-t-il de l'idée d'une jeune femme éprise de son bien-aimé malgré l'opposition de sa mère,

(1) Voir p. 311 sqq. ci-dessous.
(2) *Bhâgavata Purâna*, X, XXXI, 14.

de son père ou de son époux. Plus son amour sera contrarié, plus il croîtra en force. Le langage humain est impuissant à dépeindre comment Krishna, dans le bocage de Vrindâ, fut follement adoré, comment au son de sa voix, les *gopîs* à jamais bénies se précipitaient à Sa rencontre, oubliant ce monde et ses attaches, ses devoirs, ses joies, ses misères(1). Humains! humains! vous parlez d'amour divin et, en même temps, vous pouvez vous occuper de toutes les vanités de ce monde — êtes-vous sincères? « Là où est Râma, il n'y a plus de place pour aucun désir — là où il y a désir, il n'y a pas de place pour Râma ; ils ne peuvent pas coexister — comme la lumière et l'obscurité, ils ne sont jamais ensemble (2). »

(1) Voir en particulier Raïhana Tyabji : *L'âme d'une gopî* (Paris, Adrien-Maisonneuve, 1938) et Germaine Gillet : *Krishna, mon lotus bleu* (Lyon, Derain, 1950).
(2) Tulsîdâs.

# *Conclusion*

Quand un sublime idéal d'amour est atteint, toute philosophie est rejetée. Qui s'y intéresserait encore? Liberté, Salut, *nirvâna*, tout cela est rejeté. Qui peut désirer la liberté quand il jouit de l'amour divin? « Seigneur, je ne demande ni richesse, ni amis, ni beauté, ni savoir, ni même la liberté — permets que je renaisse encore et encore et que Tu sois toujours mon Amour. Que Tu sois mon Amour dans les siècles des siècles (1)! » « Qui veut *devenir* sucre? demande le bhakta, moi je désire *savourer* le sucre! » Qui peut alors vouloir devenir libre et un avec Dieu? « Je peux savoir que je suis Lui, et pourtant, je veux m'arracher à Lui et devenir différent de Lui afin que je puisse jouir du Bien-Aimé (2). » Voilà ce que dit le bhakta (3).

(1) Traduction libre d'un verset du *Shikshâshtaka*, par Chaitanya.

(2) D'après un chant de Râmprasâd.

(3) Dans une conversation que rapporte Shrî Surendra Nath Sen, Vivekânanda déclare (22 janvier 1898) :

« Shrî Râmakrishna disait qu'il y a une étape de *bhakti* qu'on appelle la dévotion suprême (*parâ-bhakti*) : L'aimer après s'être fixé dans la conscience de l'advaïta, après avoir atteint *mukti*. Cela peut sembler paradoxal, et l'on peut se demander ici pourquoi celui qui est déjà parvenu à mukti voudrait conserver en soi l'esprit de la bhakti. La réponse, c'est que le *mukta*, le libre, est au-delà de toute loi ; nulle loi ne s'applique dans son cas, et par conséquent on ne peut à son sujet poser aucune question. Même après être devenus muktas, il y en a qui, de leur propre volonté, choisissent de conserver la bhakti pour en savourer la douceur. »

L'amour est en soi sa suprême joie. Qui ne se laissera pas lier mille fois pieds et mains pour pouvoir jouir du Bien-Aimé? Aucun bhakta ne s'intéresse à autre chose qu'à l'amour, aimer et être aimé. Son amour, qui n'est pas de ce monde, est comme la marée qui remonte le fleuve ; cet amant-là remonte le fleuve, contre le courant. Le monde le croit fou. J'en connais un que le monde tenait pour fou, et voici sa réponse : « Mes amis, le monde entier est un asile d'aliénés — les uns sont fous d'amour humain, d'autres de renommée, d'autres de gloire ; les uns d'argent, les autres de leur salut et de paradis. Dans ce grand asile d'aliénés, je suis aussi fou, je suis fou de Dieu. Si vous êtes fous d'argent, moi je suis fou de Dieu. Vous êtes fous et moi aussi, mais je crois qu'après tout c'est ma folie qui est la meilleure (1). » L'amour du véritable bhakta est cette folie qui consume, et devant laquelle toute autre chose disparaît. Pour lui, tout l'univers est plein d'amour et uniquement d'amour ; c'est ainsi que l'adorateur voit l'univers. Aussi, lorsqu'un homme a cet amour en soi, est-il béni pour l'éternité, heureux pour l'éternité. Cette folie bénie de l'amour divin peut seule guérir à jamais la maladie du monde qui est en nous. Pour le bhakta, l'égoïsme a disparu avec le désir. Il s'est approché de Dieu, il a rejeté tous ces vains désirs dont il était rempli jusqu'alors.

Dans la religion de l'amour, nous devons tous débuter en dualistes. Dieu est pour nous un Être séparé et nous nous sentons aussi des êtres séparés. L'amour intervient alors entre les deux, l'homme commence à s'approcher de Dieu ; Dieu aussi S'approche peu à peu de l'homme. L'homme prend tous les différents rapports humains dans la vie : père, mère, fils, ami, maître, amant, et il les projette sur son idéal d'amour, sur son Dieu. Pour lui,

Et d'ailleurs il ajoute : « Lorsqu'il est parvenu à la supra-conscience, le bhakta redescend pour aimer et adorer. »

Et il existe à Bénarès un temple extrêmement secret où les moines des ordres fondés par Shankara qui ont déjà l'expérience du plan de conscience de l'advaïte viennent adorer la Déesse suprême sous le nom de Râjarâjeshvarî.

C'est cela que symbolise aussi Hanumân (N. D. T.).

(1) Cf. Vivekânanda, *Entretiens et causeries*, p. 309-310

Dieu est tout cela, et le point final de sa progression est atteint quand il sent qu'il s'est absolument fondu dans l'objet de son adoration. Chacun de nous commence par de l'amour pour soi-même, et les revendications injustes de notre petit ego rendent même l'amour égoïste. Pourtant, la lumière enfin finit par briller de tout son éclat et l'on voit que le petit ego est devenu un avec l'Infini. L'homme lui-même est transfiguré en la présence de cette Lumière d'Amour; il perçoit enfin cette vérité pleine d'inspiration et de beauté : Amour, Amant et Bien-Aimé ne sont qu'Un.

# Appendices

## *Conférence faite en Amérique* [1]

La conception du Dieu personnel se retrouve dans presque toutes les religions, à de rares exceptions près. A part le Bouddhisme et le Jaïnisme, peut-être toutes les religions du monde acceptent-elles l'idée du Dieu personnel — qui s'accompagne de l'idée du culte et de l'adoration. Les bouddhistes et les jaïns, bien qu'ils n'aient pas de Dieu personnel, adorent les fondateurs de leur religion exactement comme les autres adorent un Dieu personnel. L'idée de dévotion et de culte rendu à un être supérieur en qui peut se refléter l'amour de l'homme est universelle. Cet amour et cette dévotion se manifestent à des degrés divers et à des étapes diverses dans les différentes religions. Son aspect le plus bas est le ritualisme, dans lequel les idées abstraites sont presque impossibles à admettre et sont avilies jusqu'au plan le plus bas pour devenir concrètes. Les formes entrent en jeu, et avec elles différents symboles. Dans toute l'histoire du monde, nous voyons que l'homme s'efforce de saisir ce qui est abstrait par l'intermédiaire de formes-pensées ou de symboles. Toutes les manifestations extérieures de la religion (cloches, musique, rites, livres et images) entrent dans cette catégorie. Tout ce qui s'adresse à nos sens, tout ce qui aide l'homme à se faire de l'abstrait une image concrète est utilisé et adoré.

[1] Madison Square Concert Hall, New York, 9 février 1896.

Dans toutes les religions, il y a eu de temps à autre des réformateurs qui se sont élevés contre tous les symboles et tous les rites. Leur opposition, cependant, a été vaine, car tant que les hommes resteront ce qu'ils sont, la grande majorité cherchera toujours quelque chose de concret à quoi se rattacher, quelque chose autour de quoi on puisse grouper les idées, quelque chose qui soit le centre de toutes les formes-idées dans les esprits. Les musulmans et les protestants ont fait de grands efforts pour chasser tout ce qui était rituel, mais nous constatons que même chez eux des rites se sont également insinués. On ne peut pas tous les éliminer ; après avoir lutté longtemps, les masses n'ont fait qu'échanger un symbole pour un autre. Le musulman, par exemple, qui trouve blasphématoires les rites, les formes, les images et toutes les cérémonies employés par des non-musulmans, ne s'en fait pas la même idée lorsqu'il s'approche de son propre temple de la Kaba. Tout musulman religieux, quand il prie, s'imagine toujours, où qu'il soit, qu'il se tient devant la Kaba. Quand il va dans ce temple en pèlerinage, il doit baiser la pierre noire qui est encastrée dans un mur. Tous les baisers qu'ont donnés à cette pierre des millions et des millions de pèlerins viendront témoigner en faveur des fidèles au jour du jugement. Il y a aussi la fontaine de Zimzim. Les musulmans croient que quiconque puise un peu d'eau dans cette fontaine est lavé de tous ses péchés et aura, le jour de la résurrection, un corps tout neuf qui vivra à jamais.

Dans d'autres religions, nous voyons que la symbologie s'est glissée dans les édifices. Les protestants considèrent que les églises sont plus sacrées que les autres lieux. L'église devient pour ainsi dire un symbole. Ou encore il y a un Livre. La notion du livre est pour les protestants beaucoup plus sacrée que tout autre symbole.

Il serait vain de prêcher contre l'emploi des symboles. Et d'ailleurs pourquoi le ferions-nous ? Il n'y a aucune raison pour que l'homme n'en emploie pas. Nous en avons déjà, même pour représenter les idées que ces

symboles signifient. Notre univers lui-même est un symbole, et par lui nous essayons de saisir la chose signifiée qui se trouve au-delà et derrière. C'est l'esprit et non la matière qui est le but. Les formes, les images, les cloches, les cierges, les livres, les églises, les temples et tous les symboles sacrés sont excellents et sont d'un grand secours à la plante de la spiritualité pendant sa croissance, mais ils n'ont pas d'autre rôle. Dans la grande majorité des cas, nous constatons que la plante ne pousse pas. Il est excellent de naître dans une église, mais il est très mauvais d'y mourir. Il est excellent de naître dans les limites de certaines formes qui aident à croître la petite plante de la spiritualité, mais si un homme meurt dans les limites de ces formes, cela montre qu'il n'a pas grandi, qu'il n'y a pas eu croissance de son âme [1].

Par conséquent on aurait tort de soutenir que les symboles, les rites et les formes doivent être conservés éternellement, mais on peut dire avec raison que ces symboles et ces rites aident à la croissance de l'âme lorsque celle-ci est encore à un niveau inférieur et peu développé. Il ne faut pas croire que cette croissance de l'âme représente quelque chose d'intellectuel. Un homme peut avoir une intelligence immense et pourtant n'être spirituellement qu'un tout petit enfant ; vous pouvez le vérifier tout de suite. On vous a enseigné à tous qu'il existe un Dieu omniprésent ; essayez de vous L'imaginer ! Combien peu parmi vous peuvent se faire la moindre idée de ce que signifie l'omniprésence ! Si vous faites un grand effort, vous vous représenterez quelque chose comme l'océan, ou le ciel, ou une grande étendue de prairie, ou un désert. Ce ne sont là que des images matérielles, et tant que vous ne pouvez pas concevoir l'abstrait comme abstrait, ou l'idéal comme idéal, vous devrez avoir recours à ces formes et à ces images matérielles. Que ces images soient dans l'esprit ou en dehors de l'esprit, cela ne fait pas grande différence. Nous sommes tous nés idolâtres, et l'idolâtrie est bonne, car elle est dans la nature de l'homme. Qui peut aller au-delà ?

[1] Voir p. 193 ci-dessus et 305 ci-dessous.

Seul l'homme parfait, l'homme-Dieu. Tous les autres sont des idolâtres. Tant que nous voyons devant nous cet univers avec toutes ses formes et ses limites, nous sommes des idolâtres. C'est un gigantesque symbole que nous adorons. Celui qui dit qu'il est un corps est un idolâtre né. Nous sommes esprit, un esprit qui n'a ni forme ni contours, un esprit qui est infini, qui n'est pas matière. Quiconque, par conséquent, ne peut pas saisir l'abstrait, ne peut pas se concevoir tel qu'il est, sinon dans la matière et par la matière, comme un corps, est en vérité un idolâtre. Voyez pourtant comment tous les gens luttent entre eux et se traitent mutuellement d'idolâtres. En d'autres termes, chacun prétend que son idole est justifiée et que celle du voisin est une imposture.

Nous devrions donc nous libérer de ces conceptions enfantines. Dégageons-nous de ce bavardage d'hommes qui voient uniquement dans la religion une masse de paroles sonores ou un système de doctrines, pour qui la religion est uniquement un assentiment ou une négation d'ordre intellectuel, pour qui la religion consiste à croire à certaines paroles que leurs prêtres leur enseignent, pour qui la religion est ce que croyaient leurs ancêtres, pour qui la religion est un certain genre d'idées et de superstitions auxquelles ils se raccrochent parce qu'elles sont des superstitions nationales. Nous devons dépasser tout cela et considérer l'humanité comme un vaste organisme qui vient peu à peu à la lumière, comme une plante admirable qui s'ouvre progressivement à l'admirable vérité que l'on appelle Dieu. Les premiers mouvements et les premiers remous qui nous poussent dans cette direction s'effectuent toujours par la matière et par les rites.

Au cœur de tout ce ritualisme se dresse une idée qui l'emporte sur toutes les autres, c'est le culte d'un nom. Ceux d'entre vous qui ont étudié le Christianisme primitif ou les autres religions du monde ont peut-être observé que l'on retrouve toujours ce culte d'un nom. Un nom particulier est considéré comme très sacré. Nous lisons dans la Bible que le seul nom de Dieu était considéré comme plus sacré que tout, comme plus saint

que toute chose. C'était le plus saint de tous les noms et l'on pensait que ce Verbe même était Dieu. C'est tout à fait exact. Qu'est-ce que notre univers sinon la forme et le nom? Pouvez-vous penser sans paroles? Le mot et la pensée sont inséparables. Essayez de voir si vous pouvez les séparer. Toutes les fois que vous pensez, vous le faites par des formes verbales. L'un entraîne l'autre ; la pensée amène le mot, et le mot amène la pensée. Ainsi l'univers tout entier est en quelque sorte le symbole extérieur de Dieu, et derrière ce symbole se dresse Son nom majestueux. Tout corps particulier est une forme, et derrière ce corps particulier se trouve son nom. Dès que vous pensez à votre ami M. Untel, vous vous représentez son corps, et dès que vous pensez au corps de votre ami son nom vous vient à l'esprit. Cela résulte de la constitution même de l'homme. Cela revient à dire que psychologiquement il ne saurait y avoir dans la matière mentale de l'homme l'idée d'un nom sans l'idée d'une forme, ni l'idée d'une forme sans l'idée d'un nom. Les deux sont inséparables ; ce sont la face extérieure et la face intérieure d'une même vague. Pour cette raison les noms ont été exaltés et adorés dans le monde entier ; consciemment ou inconsciemment, l'homme a découvert la gloire du nom.

Nous constatons aussi que dans beaucoup de religions on a adoré de saints personnages. On adore Krishna, on adore Bouddha, on adore Jésus, etc. Puis il y a le culte des saints : des centaines de saints sont adorés dans le monde entier — et pourquoi pas? La vibration lumineuse se trouve partout. Le hibou la voit dans l'obscurité, et cela montre qu'elle y existe même si l'homme ne la voit pas. Pour l'homme, cette vibration n'est visible que dans la lampe, le soleil, la lune, etc. Dieu est omniprésent et Il Se manifeste dans tous les êtres, mais pour l'homme Il n'est visible et reconnaissable que dans l'homme. Lorsque Sa lumière, Sa présence, Son esprit brillent dans le visage humain, c'est alors et alors seulement que l'homme peut Le comprendre. Ainsi l'homme a toujours adoré Dieu sous les traits des hommes à toutes les époques, et il devra continuer ainsi tant qu'il

restera un homme. Il peut protester et lutter contre cette conception, mais dès qu'il s'efforce de réaliser Dieu, il découvre que c'est pour lui une nécessité constitutionnelle de concevoir Dieu comme un homme.

Nous trouvons donc qu'il y a dans presque toutes les religions trois éléments essentiels dans le culte de Dieu : des formes ou symboles, des noms et des Hommes-Dieux. Toutes les religions en ont, mais vous constatez qu'elles se querellent les unes avec les autres. L'une dit : « Mon nom est le seul nom ; ma forme est la seule forme ; mes Hommes-Dieux sont les seuls Hommes-Dieux du monde ; les autres ne sont que des mythes. » A notre époque les prêtres chrétiens sont devenus un peu plus tolérants ; ils admettent que dans les religions anciennes les différentes formes de culte étaient des préfigurations du Christianisme, qu'ils considèrent naturellement comme la seule forme véritable. On dirait d'après eux que Dieu a fait jadis des tentatives, a éprouvé Sa propre puissance en construisant ces religions anciennes, pour arriver ensuite au Christianisme qui est le point culminant. Cette conception est déjà un grand progrès. Il y a cinquante ans, ils n'auraient même jamais dit cela, car pour eux rien n'était vrai que leur propre religion. Cette attitude n'appartient exclusivement à aucune religion, à aucun peuple ni à aucune classe ; les gens s'imaginent toujours que ce qu'ils font eux-mêmes est la seule chose juste qu'autrui devrait faire également. C'est ici que l'étude des différentes religions nous est d'un grand secours. Elle nous montre que les mêmes pensées que nous considérons comme nôtres et uniquement nôtres existaient déjà il y a des siècles chez d'autres, et parfois même qu'elles y étaient exprimées mieux que chez nous [1].

Ce sont là les formes extérieures de la dévotion, par lesquelles l'homme doit passer, mais s'il est sincère, s'il désire réellement atteindre la vérité, il doit aller plus haut et pénétrer sur un plan où les formes ne sont rien. Les temples et les églises, les livres et les formes ne sont

[1] Voir aussi *Jnâna-Yoga*, p. 411 sqq.

que le kindergarten de la religion, où l'on donne à l'enfant spirituel la force d'aller plus haut ; ces premiers pas sont nécessaires si l'enfant veut la religion. Avec la soif de Dieu, l'aspiration pour Dieu, vient la dévotion réelle, la bhakti réelle. Qui a cette soif ? Voilà la question. La religion ne se trouve ni dans les doctrines, ni dans les dogmes, ni dans les joutes intellectuelles ; elle est être et devenir ; elle est réalisation. Nous entendons beaucoup de gens parler de Dieu et de l'âme et de tous les mystères de l'univers, mais si vous les prenez un à un et que vous leur demandiez : avez-vous réalisé Dieu ? avez-vous vu votre Ame ? combien d'entre eux pourront répondre oui ? Et pourtant ils luttent tous les uns contre les autres.

Les représentants de diverses sectes se réunirent une fois dans l'Inde et se mirent à discuter. L'un prétendit que le seul Dieu était Shiva, un autre que le seul Dieu était Vishnou et ainsi de suite, et leur discussion n'avait pas de fin. Un sage passait par là et les concurrents lui demandèrent d'arbitrer leur différend. Le sage s'adressa d'abord à l'homme qui proclamait Shiva le plus grand Dieu et lui demanda : « As-tu vu Shiva ? Le connais-tu ? Sinon, comment sais-tu qu'Il est le plus grand des Dieux ?» Puis se tournant vers l'adorateur de Vishnou, il lui demanda : « As-tu vu Vishnou ? » Lorsqu'il eut posé cette question à chacun, il s'aperçut qu'en réalité aucun d'eux ne savait rien de Dieu. C'est pour cela qu'ils se disputaient tant, car s'ils avaient réellement connu Dieu ils n'auraient pas discuté. Quand une cruche se remplit d'eau, elle fait du bruit, mais quand elle est pleine elle n'en fait plus [1]. Ces disputes et ces luttes entre les sectes suffisent à montrer que les sectes ne savent rien de la religion. Pour elles la religion est une masse de vaines paroles que l'on groupe dans des livres. Chacun se hâte d'écrire un gros volume, de le rendre aussi massif que possible en puisant dans tous les autres livres qu'il peut trouver, et n'avoue jamais les emprunts qu'il a faits. Puis ce livre est jeté sur le monde, et ajoute encore à tout le trouble qui s'y trouvait déjà.

[1] Voir Shrî Râmakrishna, *Les Paroles du Maître.*

La grande majorité des hommes sont athées. Je suis heureux qu'à notre époque une classe d'athées ait fait son apparition en Occident : les matérialistes. Ceux-là sont des athées sincères. Ils valent mieux que les athées religieux qui ne sont pas sincères, qui luttent et discutent sur la religion et pourtant ne la veulent pas, n'essaient jamais de la réaliser, n'essaient jamais de la comprendre. Rappelez-vous les paroles du Christ : « Demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira [1]. » Ces paroles sont vraies à la lettre ; ce ne sont pas des figures de rhétorique ni des fables. Elles ont coulé du cœur même de l'un des plus grands fils de Dieu qui soient jamais venus dans notre monde ; elles sont venues comme un fruit de réalisation chez un homme qui avait lui-même senti et réalisé Dieu, qui avait parlé avec Dieu, qui avait vécu avec Dieu, cent fois plus intensément que vous ou moi ne pouvons percevoir cette maison où nous sommes. Qui veut Dieu ? Voilà la question. Croyez-vous que tous ces gens dans le monde veuillent Dieu et ne puissent pas Le trouver ? C'est impossible. Quel besoin peut-il exister sans que son objet existe ? Les hommes veulent respirer et il y a de l'air pour qu'ils le respirent. L'homme veut manger et il y a des aliments. Qu'est-ce qui crée ces désirs ? L'existence de choses extérieures. C'est la lumière qui a fait les yeux ; c'est le son qui a fait les oreilles. Ainsi tout désir chez les êtres humains a été créé par des idées qui existaient déjà à l'extérieur. Ce désir de perfection, ce désir d'arriver au but et de passer au-delà de la nature, comment pourrait-il exister, à moins que quelque chose ne l'ait créé et fixé dans l'âme de l'homme et ne l'ait fait vivre ? Celui en qui ce désir s'éveille parviendra donc au but. Mais nous voulons tout excepté Dieu. Ce n'est pas la religion que vous voulez tout autour de vous. Madame a dans son boudoir des meubles qui viennent du monde entier, mais maintenant, c'est la mode d'avoir quelque chose de japonais ; aussi achète-t-elle un vase qu'elle met sur une étagère.

[1] St Matthieu, VII, 7 ; St Luc, XI, 9.

Il en est de même de la religion pour la plus grande majorité des hommes ; ceux-ci veulent toutes sortes de choses pour leur plaisir, mais s'ils n'y ajoutent un peu de religion comme condiment, la vie n'est pas satisfaisante, car la société les critiquerait. La société s'attend donc à ce qu'ils aient un peu de religion et il faut qu'ils en aient. Tel est actuellement l'état des choses dans le monde en matière de religion.

Un disciple alla un jour trouver son maître et lui dit : « Maître, je veux la religion. » Le maître regarda le jeune homme sans rien dire et sourit. Le jeune homme revint chaque jour répétant qu'il voulait la religion. Mais le vieillard savait mieux à quoi s'en tenir. Un jour qu'il faisait très chaud, il demanda au jeune homme de l'accompagner jusqu'au fleuve pour nager. Le jeune homme plongea dans l'eau ; le vieillard le suivit et le maintint sous l'eau de force. Lorsque le jeune homme se fut débattu un moment, le vieillard le lâcha et lui demanda de quoi il avait eu le plus envie quand il était dans l'eau. « De l'air », répondit le disciple. « Désires-tu Dieu de la même manière? dit le maître. Si tu Le désires ainsi, tu Le trouveras instantanément (1). » Si vous n'avez pas ce désir et cette soif, vous aurez beau lutter avec votre intellect, vos livres et vos formes, vous ne pourrez pas trouver la religion. Tant que cette soif ne s'est pas éveillée en vous, vous ne valez pas mieux qu'un athée, mais l'athée est sincère et vous ne l'êtes pas.

Un grand sage disait : « Supposez qu'il y ait dans une pièce un voleur et que celui-ci apprenne qu'il existe dans la pièce voisine un gros tas d'or et qu'il n'y a entre les deux pièces qu'une mince cloison. Dans quel état serait ce voleur? Il ne pourrait ni dormir, ni manger, ni rien faire. Tout son esprit serait concentré sur cet or. Voulez-vous dire que si tous ces gens croient véritablement que la mine de bonheur, de béatitude et de gloire est là, ils agiraient comme ils le font dans le monde sans essayer de trouver Dieu ?» Dès qu'un homme commence de croire qu'il existe un Dieu, il devient fou du

(1) Voir Shrî Râmakrishna, *Les Paroles du Maître*, chap. xv, n° 4.

désir de Le trouver. D'autres peuvent aller leur chemin, mais dès qu'un homme est sûr qu'il existe une vie beaucoup plus haute que celle qu'il mène ici, dès qu'il est sûr que les sens ne sont pas tout et que le corps matériel et limité n'est rien comparé à la béatitude immortelle et éternelle du Moi, il est pris de folie jusqu'à ce qu'il trouve lui-même cette béatitude. Cette démence, cette soif, cette manie est ce qu'on appelle s'éveiller à la religion ; quand elle est venue, l'homme commence d'être religieux. Mais cela demande beaucoup de temps. Toutes ces formes et ces cérémonies, ces prières et ces pèlerinages, ces livres, ces cloches, ces cierges et ces prêtres ne sont que des préparations ; elles nettoient l'âme de ses impuretés. Quand l'âme est devenue pure, elle veut naturellement aller à la source de toute pureté, à Dieu Lui-même. Un morceau de fer qu'a recouvert la poussière des siècles peut rester tout près d'un aimant sans être attiré par lui, mais dès qu'on enlève la poussière, le fer est attiré. De même lorsque l'âme humaine, recouverte de la pousssière des âges, d'impuretés, de méchancetés et de péchés, se purifie suffisamment, après beaucoup de naissances, par ces formes et ces cérémonies, en faisant du bien à autrui, en aimant autrui, l'attraction spirituelle naturelle apparaît, s'éveille et lutte pour arriver à Dieu.

Pourtant, toutes ces formes et ces symboles ne sont que le commencement ; ils ne sont pas le véritable amour de Dieu. On nous parle partout de l'amour. Chacun dit : aimez Dieu. Les hommes ne savent pas ce que c'est que d'aimer ; s'ils le savaient, ils n'en parleraient pas avec autant de faconde. Tout homme dit qu'il peut aimer, mais il découvre rapidement qu'il n'y a pas d'amour dans sa nature. Toute femme dit qu'elle peut aimer et découvre bientôt qu'elle ne le peut pas. Le monde est plein de paroles d'amour, mais il est difficile d'aimer. Où est l'amour ? Comment savez-vous qu'il y a de l'amour [1] ?...

[1] Dans cette conférence, Vivekânanda reprit ici, presque dans les mêmes termes et avec les mêmes exemples, les trois critériums déjà développés ci-dessus au chapitre « Le triangle de l'amour » : *a*) l'amour n'admet aucun marchandage ; *b*) l'amour ne connaît pas la crainte ; *c*) l'amour n'a pas de rival.

... La philosophie sur laquelle tout cela repose, c'est que chacun projette son propre idéal et l'adore. Le monde extérieur n'est que le monde des suggestions. Tout ce que nous voyons, nous l'avons projeté hors de notre propre esprit. Un grain de sable se trouve dans la coquille d'une huître et l'irrite. Cette irritation produit chez l'huître une sécrétion qui recouvre le grain de sable, et il en résulte une perle magnifique. De même les objets extérieurs nous fournissent des suggestions sur lesquelles nous projetons nos propres idéals et qui deviennent nos objets. Le méchant voit ce monde comme un enfer absolu, et le bon le voit comme un parfait paradis. Ceux qui aiment voient ce monde plein d'amour, et ceux qui haïssent le voient plein de haine. Les combatifs n'y voient que la lutte, et les paisibles que la paix. L'homme parfait ne voit rien que Dieu. Ainsi nous adorons toujours notre idéal le plus élevé, et lorsque nous sommes arrivés au point où nous aimons l'idéal comme idéal, tous les arguments et tous les doutes s'évanouissent à jamais. Qui s'inquiète [alors] de savoir si Dieu peut être démontré ?

L'idéal ne peut jamais disparaître, parce qu'il fait partie de ma nature même. Je ne douterai de l'idéal que lorsque je douterai de ma propre existence, et comme je ne puis pas douter de l'une, je ne puis pas douter de l'autre. Que nous importe que Dieu soit en même temps tout-puissant et tout-compatissant ou qu'Il ne le soit pas ? Que nous importe qu'Il vienne récompenser l'humanité ou qu'Il nous considère avec les yeux d'un tyran ou avec ceux d'un monarque bienfaisant ? Celui qui aime s'est élevé au-delà de toutes ces notions, au-delà des châtiments et des récompenses, des craintes et des doutes, au-delà de toute démonstration scientifique ou autre. L'idéal de l'amour lui suffit — et n'est-il pas évident que cet univers n'est qu'une manifestation de l'amour ? Qu'est-ce qui fait que les atomes s'unissent aux atomes, les molécules aux molécules, et que les planètes se précipitent l'une vers l'autre ? Qu'est-ce qui attire l'homme vers l'homme, l'homme vers la femme, la femme vers l'homme, les animaux vers les animaux, et

qui attire en quelque sorte le monde entier vers un seul centre? C'est ce qu'on appelle l'amour. Ses manifestations vont de l'atome le plus bas jusqu'à l'être le plus noble. L'amour est omnipotent et imprègne tout. Ce qui se manifeste sous forme d'attraction dans le sensible et l'insensible, dans le particulier et dans l'universel est l'amour de Dieu. C'est l'unique force motrice qui soit dans l'univers. C'est sous l'impulsion de cet amour que le Christ a donné sa vie pour l'humanité, que Bouddha a donné la sienne pour un animal, que la mère donne sa vie pour l'enfant et le mari pour la femme. C'est sous l'impulsion de ce même amour que les hommes sont prêts à sacrifier leur vie pour leur pays et — chose étrange à dire — c'est encore sous l'impulsion de ce même amour que le voleur vole, et que le meurtrier tue (1). Dans ce cas aussi, l'esprit reste le même, mais la manifestation est différente. C'est toujours la même force motrice dans tout l'univers. Le voleur aime l'or ; l'amour existe, mais il est mal dirigé. De même dans tous les crimes, aussi bien que dans toutes les actions vertueuses, l'amour éternel se retrouve à la base. Supposons qu'un homme fasse un chèque de mille dollars pour les pauvres de New York et qu'en même temps, dans la même pièce, un autre homme fasse un faux en contrefaisant la signature d'un ami. La lumière qui éclaire les deux est la même, mais chacun d'eux est responsable de l'usage qu'il en fait. Ce n'est pas la lumière qui doit être blâmée ou louée. L'amour, cette force motrice de l'univers sans laquelle l'univers tomberait en pièces en un instant, est sans attachement et pourtant brille en toute chose, et cet amour est Dieu.

« Nul, ô Bien-Aimé, n'aime le mari pour l'amour du mari, mais pour le Moi qui est dans le mari ; nul, ô Bien-Aimé, n'aime jamais la femme pour l'amour de la femme, mais pour le Moi qui est dans la femme. Nul n'aime jamais rien sinon pour le Moi (2). » Même cet égoïsme que l'on condamne tant n'est qu'une manifestation de ce même

(1) Voir p. 237 sqq. ci-dessus.
(2) *Brihadâranyaka Upanishad*, II, IV.

amour. Tenez-vous en dehors de ce jeu, et ne vous y mêlez pas, mais voyez cet admirable panorama, ce drame splendide dont les scènes se déroulent l'une après l'autre ; écoutez cette harmonie étonnante ; tout est manifestation du même amour. Même dans l'égoïsme, le moi se multiplie, croît et grandit. Ce moi unique, cet homme isolé, deviendra deux « moi » lorsqu'il se mariera, et plusieurs lorsqu'il aura des enfants. Ainsi il grandit jusqu'à ce qu'il sente que le monde tout entier est son Moi, que l'univers entier est son Moi. Il se développe pour devenir une masse d'amour universel, d'amour infini — d'amour qui est Dieu.

Nous arrivons ainsi à ce qu'on appelle la bhakti suprême, la dévotion suprême, dans laquelle disparaissent les formes et les symboles. Celui qui y est parvenu ne peut plus appartenir à aucune secte, car toutes les sectes sont en lui. A laquelle appartiendrait-il ? Toutes les églises et tous les temples sont en lui. Où serait une église assez grande pour le contenir ? Un tel homme ne peut se lier à certaines formes limitées. Où serait la limite de l'amour illimité avec lequel il ne fait plus qu'un ? Dans toutes les religions qui s'emparent de cet idéal d'amour, nous voyons qu'on s'efforce de l'exprimer. Nous comprenons ce que signifie cet amour et nous voyons que, dans le monde des affections et des attractions, tout est une manifestation de cet amour infini que les sages et les saints des différentes nations se sont efforcés d'exprimer. Et pourtant nous voyons qu'on utilise toutes les ressources de la langue et qu'on emploie même pour le divin les expressions les plus charnelles.

Le sage royal des Hébreux et les sages de l'Inde aussi ont chanté : « O Bien-Aimé, un baiser de Tes lèvres ! Quand on a reçu Ton baiser on a de Toi une soif qui augmente toujours ! Toutes les douleurs s'effacent, on oublie le passé, le présent et l'avenir et l'on ne pense plus qu'à Toi. » C'est la folie de l'amant, tous les désirs ont disparu. « Qui s'inquiète du salut ? Qui veut être sauvé ? Qui veut même être parfait ? Qui voudrait être libre ? » dit l'amant.

« Je ne veux pas la richesse et pas même la santé ; je

ne veux pas la beauté et je ne veux pas l'intelligence [1] ; puissé-je naître encore maintes fois au milieu de tous les maux qui sont dans notre monde, je ne me plaindrai pas. Mais permets-moi de T'aimer pour le seul amour de l'amour. » C'est la folie de l'amour qui s'exprime dans ces chants. L'amour humain le plus grand, le plus expressif et le plus fort, celui qui exerce la plus grande attraction, c'est l'amour entre l'homme et la femme ; c'est pourquoi, dans la dévotion la plus profonde, on a utilisé ce langage. La folie de cet amour humain est un faible écho du fol amour des saints. Les véritables amants de Dieu veulent devenir fous, s'enivrer de l'amour de Dieu et devenir « des hommes ivres de Dieu » ; ils veulent boire à la coupe de l'amour que leur ont préparée les saints et les sages de toutes les religions, ceux qui y ont versé le sang de leur cœur, la coupe où se sont concentrés tous les espoirs de ceux qui ont aimé Dieu sans chercher de récompense et qui voulaient l'amour pour Lui seul. La récompense de l'amour est l'amour, et quelle récompense! C'est la seule chose qui nous ôte toutes nos douleurs, la seule coupe qui, lorsque nous la buvons, fasse disparaître toutes les maladies du monde. L'homme devient divinement fou et oublie qu'il est homme [2].

Finalement nous trouvons que tous ces systèmes divers arrivent à converger en un point unique, en une union parfaite. Nous commençons toujours comme dualistes : Dieu est un être séparé et je suis, moi aussi, un être séparé. L'amour intervient et l'homme commence à s'approcher de Dieu ; Dieu aussi, semble-t-il, commence à S'approcher de l'homme. L'homme se place dans toutes les situations possibles de la vie : père, mère, ami, amant ; il parvient au dernier point quand il ne fait plus qu'un avec l'objet de son culte. « Je suis Toi, et Tu es moi ; en T'adorant je m'adore moi-même et en m'adorant c'est Toi que j'adore. » C'est là que nous voyons culminer ce que nous avions en commençant. Au début c'était l'amour du moi, mais les prétentions

(1) Voir aussi p. 261 ci-dessus.
(2) Voir *Entretiens et causeries*, p. 309.

de ce petit moi rendaient l'amour égoïste ; à la fin est venu le plein éclat de la lumière, et le moi est devenu l'Infini. Le Dieu qui au début était un Être situé quelque part S'est résolu pour ainsi dire en Amour infini ; l'homme aussi s'est transformé. Il s'approchait de Dieu, il rejetait tous les vains désirs dont il était plein. En même temps que ces désirs, l'égoïsme a disparu et au sommet l'homme trouve que l'Amour, l'Amant et l'Aimé ne font qu'Un.

## *Notes prises pendant des classes en Angleterre*

Nous avons étudié le Râja-Yoga et les exercices physiques ; maintenant, nous allons examiner le yoga de la dévotion. Il faut vous rappeler, d'ailleurs, que nul système n'est nécessaire. Je désire vous exposer un grand nombre de systèmes et d'idéals afin que vous puissiez trouver celui qui vous convient. Si l'un ne vous convient pas, peut-être un autre vous conviendra-t-il.

Nous désirons devenir des êtres harmonieux ; nous voulons qu'en nous les aspects psychique, spirituel, intellectuel et actif (travail) soient également développés. Les peuples et les individus correspondent à l'un de ces aspects ou à l'une de ces étapes et ne peuvent pas en comprendre plus d'un. Ils se fortifient tellement dans un idéal unique qu'ils ne peuvent pas en avoir d'autre. En réalité, l'idéal véritable, c'est que nous ayons beaucoup de facettes. La cause de la misère du monde, c'est que nous sommes tous développés si unilatéralement que nous sommes incapables de sympathiser les uns avec les autres. Supposez un homme qui observe le soleil du fond d'un puits de mine ; il en voit un aspect ; supposez un autre homme qui regarde le soleil du niveau de la terre, puis un autre qui le voit à travers la brume et le brouillard, un autre encore qui le contemple du sommet d'une montagne. Pour chacun d'eux, le soleil a une apparence différente. Ainsi il y a beaucoup d'apparences, mais en réalité il n'y a

qu'un soleil. Il y a une certaine diversité de vision, mais un seul objet, qui est le soleil.

Chaque homme, selon sa nature, a une tendance particulière, adopte certains idéals et un chemin particulier pour les atteindre. Mais le but est toujours le même pour tous. Le catholique romain est spirituel et profond, mais il a perdu en largeur. L'unitarien est large, mais il a perdu la spiritualité et il ne donne pas à la religion toute son importance. Ce que nous voulons, c'est la profondeur du catholique romain et la largeur de l'unitarien. Il nous faut être aussi large que les cieux et aussi profond que l'océan. Il nous faut le zèle du fanatique, la profondeur du mystique et la largeur de vue de l'agnostique. Le mot tolérance est maintenant désagréablement associé à l'homme fat qui, se croyant dans une situation élevée, considère avec pitié les autres humains. C'est un abominable état d'esprit. Nous voyageons tous dans la même direction, vers le même but, mais par différents sentiers, qui existent parce qu'il faut s'adapter à des esprits différents. Il nous faut acquérir beaucoup de facettes et nous devrons même devenir de véritables Protées, si bien que, non seulement nous tolérons, mais nous ferons encore ce qui est beaucoup plus difficile, nous sympathiserons, nous entrerons dans le sentier de notre prochain et nous éprouverons *avec lui* ses aspirations dans la recherche de Dieu. Dans toutes les religions, il y a deux éléments : un positif et un négatif. Dans le Christianisme par exemple, lorsque vous parlez de l'Incarnation, de la Trinité, du salut par Jésus-Christ, je suis avec vous. Je vous dis : « Cela, c'est fort bien, moi aussi je le crois. » Mais lorsque ensuite, vous dites : « Il n'y a pas d'autre religion vraie, il n'y a pas d'autre révélation de Dieu », alors je vous dis : « Arrêtez, je ne peux pas vous suivre lorsque vous excluez, lorsque vous niez. » Chaque religion a un message à donner, quelque chose à enseigner à l'homme, mais lorsqu'elle commence à protester, lorsqu'elle essaie de troubler les autres religions, alors elle adopte une attitude négative et par conséquent dangereuse, et elle ne sait ni où commencer, ni où s'arrêter.

Toute force complète un circuit. La force que nous appelons homme commence au Dieu Infini et doit retourner à Lui. Ce retour à Dieu peut s'accomplir de deux façons : soit en nous laissant lentement aller à la dérive, avec la nature, soit par notre propre pouvoir intérieur qui nous fait nous arrêter dans notre course. Dans cette course, si nous n'intervenons pas, nous serons finalement ramenés à Dieu après un grand circuit, mais ce pouvoir intérieur nous fait tourner brusquement et rejoindre Dieu, pour ainsi dire, par un raccourci. C'est cela que fait le *yogin*.

J'ai dit que tout homme doit choisir son propre idéal, qui est conforme à sa nature. L'idéal s'appelle l'*ishta* de l'homme. Pour vous il doit être sacré — et par conséquent ne doit pas être communiqué. Lorsque vous adorez Dieu, adorez-Le selon votre ishta. Comment pourrons-nous trouver la méthode particulière qui nous convient ? C'est très difficile, mais si vous persévérez dans votre adoration, la méthode viendra toute seule.

Il y a trois dons particuliers que Dieu fait à l'homme [1] : le corps humain, le désir d'être libre et le pouvoir de se faire aider par un homme déjà libre. Or, nous ne pouvons pas avoir de dévotion sans un Dieu personnel. Il faut qu'il y ait celui qui aime et celui qui est aimé. Ce Dieu est un être humain agrandi à l'infini. C'est inévitable, car tant que nous sommes humains il nous faut un Dieu rendu humain ; nous sommes obligés de voir un Dieu personnel et de ne voir que Lui. Réfléchissez : tout ce que nous voyons dans le monde n'est pas l'objet pur et simple, mais l'objet plus notre propre esprit. La chaise réelle, plus la réaction de la chaise sur votre esprit, est la chaise que vous voyez. Vous êtes obligé de tout colorer avec votre esprit, et alors seulement vous voyez l'objet. Supposez par exemple une boîte blanche, carrée, brillante et dure que l'on montre d'abord à un homme pourvu de trois sens, puis à un autre pourvu de quatre sens et à un autre encore qui a tous ses cinq sens. C'est seulement le dernier d'entre eux qui verra

[1] Voir aussi *Entretiens et causeries*, p. 117 et 141-142.

toutes les qualités que je viens de vous énumérer. Chacun d'eux a vu une qualité de plus que celui qui l'a précédé. Supposons maintenant que nous montrions cette même boîte à un homme pourvu de six sens différents ; il y découvrira encore une qualité de plus.

Puisque je vois l'amour et la connaissance, je connais la Cause Universelle qui manifeste cet amour et cette connaissance. Comment ce qui provoque l'amour en moi pourrait-il être sans amour ? Nous ne pouvons penser à la Cause Universelle sans lui attribuer des qualités humaines. Voir Dieu séparé de nous-même dans l'univers est un premier pas. Il y a trois visions de Dieu :

1° La vision la plus basse, lorsque Dieu semble avoir un corps comme nous-même (Voyez par exemple l'art byzantin).

2° Une vision plus haute dans laquelle nous attribuons à Dieu des qualités humaines.

3° Puis, en continuant toujours, nous arrivons finalement à la vision la plus haute dans laquelle nous voyons Dieu.

Rappelez-vous pourtant que dans *toutes* ces étapes nous voyons Dieu, et Dieu seul. Il n'y a là nulle illusion, nulle erreur. Tout comme le soleil reste toujours le soleil, et non pas la lune ni quoi que ce soit d'autre, lorsque nous le regardons de différents points.

Nous ne pouvons nous empêcher de voir Dieu comme nous sommes — agrandi à l'infini, mais néanmoins tel que nous sommes. Supposons que nous essayions de concevoir Dieu comme l'Absolu ; il nous faudrait encore revenir à l'état relatif afin de pouvoir aimer et éprouver de la joie.

La dévotion envers Dieu, telle qu'on la voit dans toutes les religions, se divise en deux parties : celle qui agit par l'intermédiaire des formes et des cérémonies et par les paroles, et celle qui agit par l'amour. Dans le monde, nous sommes asservis à des lois et nous essayons continuellement d'abolir ces lois ; nous essayons toujours de désobéir à la nature et d'en supprimer les chaînes. Par exemple, la nature ne nous donne pas de maison et nous en construisons. La nature nous a fait nus et

nous nous habillons. Le but de l'homme est d'être libre, et c'est exactement dans la mesure dans laquelle nous sommes incapables d'enfreindre les lois de la nature que nous sommes malheureux. Nous n'obéissons aux lois de la nature qu'afin d'être hors la loi, au-delà de la loi. Dans la vie, toute la lutte a pour but de ne pas obéir. (C'est pourquoi j'ai de la sympathie pour les scientistes chrétiens, car ceux-ci enseignent la liberté de l'homme et la divinité de l'âme.) L'âme est supérieure à tout son milieu. L'attitude que l'homme doit prendre est celle-ci : « L'univers est le royaume de mon père ; j'en suis le prince héritier. » — « Mon âme à moi peut triompher de tout. »

Il nous faut agir par la loi jusqu'à ce que nous arrivions à la liberté. Les secours extérieurs, les méthodes, les formes, les cérémonies, les credo, les doctrines, ont tous une place qui leur revient, et ils ont pour but de nous soutenir et de nous donner des forces jusqu'à ce que nous soyons devenus forts. A ce moment-là, ils ne sont plus nécessaires. Ils sont notre nourrice, et comme tels ils nous sont indispensables pendant notre bas âge. Même les livres sont des nourrices, même la médecine est une nourrice. Mais nous devons chercher à faire arriver le temps où l'homme se rendra compte qu'il est maître de son propre corps. Les médicaments et les herbes ont un pouvoir sur nous tant que nous le leur laissons ; lorsque nous serons devenus forts, ces méthodes extérieures ne seront plus nécessaires.

### LA DÉVOTION QUI AGIT PAR LES PAROLES

Le corps n'est autre chose que l'esprit sous une forme plus grossière. L'esprit est composé de couches plus subtiles et le corps de couches plus denses. Lorsque l'homme est parvenu à la parfaite maîtrise de son esprit, il s'est aussi rendu maître de son corps.

Tout comme chaque esprit a son corps particulier, de même chaque mot appartient à une pensée particulière. Lorsque nous sommes en colère, nous employons beau-

coup de doubles consonnes : espèce d'abruti, crétin etc... ; lorsque nous sommes tristes, nous parlons avec beaucoup de voyelles douces : mon Dieu! ah! là là! etc. Ce sont là évidemment des sentiments passagers, mais il y a aussi des sentiments éternels tels que l'amour, la paix, le calme, la joie, la sainteté, et ces sentiments aussi sont exprimés par des paroles dans toutes les religions. La parole est uniquement l'incarnation de ces sentiments qui sont les plus hauts de l'homme. Or, la pensée a produit les mots et à leur tour les mots peuvent produire les pensées ou les sentiments. C'est là qu'intervient l'aide que peuvent nous donner certains mots. Chacun d'eux cache un idéal. Tous nous connaissons et reconnaissons ces mots sacrés et mystérieux, et pourtant si nous ne faisons que les lire dans les livres, ils restent sans effet sur nous ; pour être efficaces, ils doivent être chargés d'Esprit, touchés et employés par quelqu'un qui ait lui-même été touché de l'Esprit de Dieu et qui actuellement soit vivant. Lui seul peut faire passer le courant. L'imposition des mains est la continuation de ce courant qui fut lancé par Christ. Celui qui a le pouvoir de transmettre ce courant est appelé *gourou*. Chez les Grands Maîtres les mots n'étaient pas nécessaires ; c'était le cas, par exemple, de Jésus. Pour ceux qui ne sont pas de Grands Maîtres, le courant se transmet par les paroles.

Ne regardez pas les défauts des autres. Vous ne sauriez juger un homme par ses défauts. C'est comme si nous voulions juger d'un pommier par les pommes pourries que nous trouvons sous l'arbre. Les fautes d'un homme ne nous montrent pas sa véritable nature. Rappelez-vous que les méchants se ressemblent toujours dans le monde entier. Le voleur, le meurtrier sont les mêmes en Asie, en Europe et en Amérique. Ils forment un véritable peuple. C'est seulement chez les bons, les purs et les forts qu'il y a variété. Ne voyez pas la méchanceté chez autrui. La méchanceté est ignorance et faiblesse. A quoi sert-il de dire aux gens qu'ils sont faibles? La critique et la destruction ne servent à rien. Il faut donner aux gens quelque chose de plus élevé, leur parler de leur propre nature glorieuse,

de leur héritage. Pourquoi n'y a-t-il pas davantage de gens qui viennent à Dieu ? La réponse, c'est que bien peu n'éprouvent aucun plaisir en dehors de leurs cinq sens. La majorité est incapable de voir avec ses yeux et d'entendre avec ses oreilles dans le monde intérieur.

### LA DÉVOTION QUI AGIT PAR L'AMOUR

Nous en arrivons maintenant à l'adoration par l'amour.

Il a été dit : « Il est bon de naître dans une église, mais non pas d'y mourir. » La grille qui entoure un arbre le protège et le soutient quand l'arbre est jeune, mais si plus tard on ne l'enlève pas, elle entravera le développement de cet arbre et lui enlèvera de sa force. L'adoration rituelle, nous l'avons vu, est une étape nécessaire, mais, progressivement et par une lente croissance. nous la dépassons et nous arrivons à un niveau plus élevé [1]. Lorsque l'amour pour Dieu devient parfait, nous ne pensons plus aux qualités de Dieu, qui est omnipotent, omniprésent et tous ces autres grands adjectifs. Nous ne voulons rien de Dieu ; aussi ne nous donnons-nous pas la peine de remarquer Ses qualités. Tout ce que nous voulons, c'est l'amour de Dieu. Mais l'anthropomorphisme continue à nous poursuivre ; nous ne pouvons nous échapper de notre humanité, nous ne pouvons pas sauter hors de notre corps. Aussi devons-nous aimer Dieu comme nous nous aimons les uns les autres.

Dans l'amour humain, il y a cinq étapes :

1) L'amour le plus bas, le plus commun, l'amour paisible dans lequel nous attendons que notre Père nous donne tout ce qu'il nous faut, qu'Il nous protège, qu'Il nous nourrisse, etc.

2) L'amour qui fait que nous voulons servir. L'homme désire servir Dieu comme son maître; la soif de servir l'emporte sur tous les autres sentiments. Peu nous importe que le maître soit bon ou mauvais, bienveillant ou méchant.

[1] Voir p. 196 sqq. ci-dessus.

3) L'amour de l'ami, l'amour entre égaux, entre camarades, entre compagnons de jeux. L'homme sent que Dieu est son compagnon.

4) L'amour maternel. Dieu est considéré comme un enfant. Dans l'Inde, on considère que c'est un amour plus élevé que les précédents, car il est absolument dépourvu de tout élément de crainte.

5) L'amour du mari et de la femme ; l'amour pour l'amour de l'amour ; Dieu le Parfait Bien-Aimé ([1]). Cela a été fort bien exprimé : « Deux regards se croisent, un changement commence à s'opérer dans deux âmes ; l'amour vient se placer entre ces deux âmes et fait qu'elles ne sont qu'une. »

Lorsqu'on a obtenu cette dernière forme de l'amour, la plus parfaite, alors tous les désirs s'évanouissent, les rites et les doctrines et les églises tombent et l'on renonce même au désir de liberté (or, le but et l'objet de toutes les religions est la libération de la naissance, de la mort, etc.). L'amour suprême n'a pas de sexe, car c'est l'unité parfaite qui s'y exprime, tandis que le sexe différencie les corps. Par conséquent, c'est uniquement en esprit que l'union est possible. Moins nous aurons la notion du physique et plus notre amour sera parfait. Finalement toute pensée physique sera oubliée et les deux âmes n'en feront plus qu'une. Nous aimons toujours l'amour. L'amour vient et pénètre dans toutes les formes, et il va au-delà. On a dit : « L'amant peut voir la beauté sur le front du sauvage. » Le sauvage est la suggestion, et c'est sur cette suggestion que l'homme projette son amour. De même que l'huître projette sur ce qui vient irriter sa coquille la substance qui se transforme en de magnifiques perles, de même l'homme projette l'amour. C'est toujours l'idéal le plus haut de l'homme que nous aimons, et l'idéal le plus haut est toujours dénué d'égoïsme. C'est pourquoi l'homme aime l'amour. Dieu est amour et nous aimons Dieu et nous aimons l'amour. Nous ne voyons que l'amour. L'amour ne saurait être exprimé. « Un muet qui mange du beurre » ne peut pas

([1]) Voir p. 269 sqq. ci-dessus.

vous expliquer ce qu'est le beurre. Le beurre reste le beurre et ses qualités ne peuvent être expliquées à ceux qui n'en ont pas goûté. On ne peut expliquer l'amour pour l'amour de l'amour à ceux qui ne l'ont pas ressenti.

Comme symbole de l'amour, on peut prendre un triangle. Le premier sommet en est : l'amour ne mendie jamais et ne demande jamais rien. Le deuxième sommet : l'amour ne connaît pas de crainte. Le troisième sommet, celui qui couronne tout : l'amour pour l'amour de l'amour (1). Par la puissance de l'amour, tous les sens s'affinent et s'élèvent. L'amour parfait est très rare dans les rapports humains, car l'amour humain est presque toujours réciproque et mutuel. L'amour de Dieu, au contraire, est un flot continu que rien ne peut troubler ni affecter. Lorsque l'homme aime Dieu comme son idéal parfait et non pas en mendiant, lorsqu'il ne demande rien, alors l'amour est porté au point extrême de l'évolution et il devient une grande puissance dans l'univers. Il faut longtemps pour y parvenir et nous devons commencer par ce qui est le plus près de notre nature. Certains naissent pour servir et d'autres pour être mères dans l'amour. En tout cas, c'est Dieu qui fixe le résultat. Nous devons profiter de la nature.

### FAIRE DU BIEN AU MONDE

On nous demande : « A quoi votre religion sert-elle pour la société ? » On fait de la société un critérium de la vérité. C'est fort illogique. La société n'est qu'une étape du développement par lequel nous passons. Nous pourrions tout aussi bien juger de la justesse ou de l'utilité d'une découverte scientifique par l'avantage qu'un bébé en retire (2). C'est absolument monstrueux. Si l'état social était permanent, c'est comme si le bébé restait toujours bébé. Il ne peut pas y avoir de bébé-

(1) Voir p. 259 sqq. ci-dessus.
(2) Voir aussi *Karma-Yoga*, p. 108 ci-dessus.

homme parfait. Les termes sont contradictoires en eux-mêmes. De même, il ne saurait y avoir de société parfaite. L'homme doit se dégager de ces étapes préparatoires, et il en sortira. La société, à un certain stade, est utile, mais elle ne peut pas être notre idéal. C'est un courant qui ne cesse pas. La civilisation mercantile actuelle doit disparaître avec toutes ses prétentions et ses absurdités. C'est une sorte de cavalcade en costumes historiques. Ce que le monde veut, c'est la puissance-pensée, par des individus. Mon Maître avait coutume de dire : « Pourquoi n'aidez-vous pas votre propre fleur de lotus à s'épanouir ? Les abeilles viendront y butiner d'elles-mêmes. » Le monde a besoin de gens qui sont fous de l'amour de Dieu. Il faut croire en vous-même et alors vous croirez en Dieu. L'histoire du monde est celle de six hommes qui ont eu la foi, six hommes qui ont eu une nature profonde et pure.

Nous avons besoin d'un cœur pour sentir, d'un cerveau pour concevoir et d'une main pour travailler. Avant tout, nous devons aller dans le monde et faire de nous-mêmes de bons instruments. Faites de vous-même une dynamo. Commencez à avoir des sentiments pour le monde. A un moment où tout le monde est prêt à travailler, où est l'homme de sentiment ? Quel est le sentiment qui produit un Ignace de Loyola ? Mettez à l'épreuve votre amour et votre humilité. L'homme qui n'est ni humble ni aimant est un jaloux. La jalousie est un péché terrible et abominable ; elle pénètre dans l'homme de façon si mystérieuse ! Demandez-vous à vous-même si votre esprit a des réactions de haine ou de jalousie. L'effet des bonnes œuvres est sans cesse détruit par les tonnes de haine et de colère que l'on déverse sur le monde. Si vous êtes pur, si vous êtes fort, *vous*, un seul homme, vous êtes égal au monde entier.

L'esprit qui conçoit est une condition pour faire de bonnes œuvres, mais après tout ce n'est qu'un aride Sahara. Il ne peut rien faire seul s'il n'a pas derrière lui un sentiment. Prenez l'amour, qui n'a jamais échoué, et alors l'esprit concevra et la main agira dans la justice. Des sages ont rêvé de la vision de Dieu et ils l'ont eue.

« Ceux qui ont le cœur pur verront Dieu. » Tous les Grands Êtres disent avoir *vu* Dieu. Il y a des milliers d'années qu'on a eu cette vision et qu'on a reconnu l'Unité au-delà. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est maintenant de remplir ce cadre glorieux.

## *Krishna et les Gopîs*

Dans sa conférence de Sialkote, Vivekânanda déclarait : « L'histoire de Râdhâ et de Krishna dans la *Râsa-lîlâ* n'est qu'un exemple du véritable esprit du bhakta, parce qu'il n'est pas d'amour au monde plus grand que celui entre l'homme et la femme. Là où il y a un amour aussi intense, il n'y a pas de crainte, il n'y a pas d'autre attachement que celui qui lie ce couple dans une union inséparable et qui absorbe tout. Envers nos parents, notre amour s'accompagne toujours d'une certaine crainte résultant du respect que nous avons pour eux. Pourquoi nous soucierions-nous de ce que Dieu ait créé quelque chose ou non ? Que nous importe le fait que c'est Lui qui nous garde ? Il est uniquement notre Bien-Aimé et nous devons L'adorer sans aucune pensée de crainte. Un homme n'aime Dieu que lorsqu'il n'a aucun autre désir, lorsqu'il ne pense à rien d'autre, qu'il est fou de Dieu. L'amour qu'un homme éprouve pour sa bien-aimée est un exemple de l'amour que nous devrions avoir pour Dieu. Krishna est le Dieu et Râdhâ l'aime ; lisez les livres qui racontent cette histoire (1) et alors vous pourrez vous imaginer comment nous devrions

(1) L'histoire de Krishna et des gopîs a été traitée par d'innombrables philosophes, littérateurs, poètes, peintres, etc.., au cours des siècles. Parmi les œuvres les plus récentes et les plus belles, signalons « L'Ame d'une Gopî », de Raïhana Tyabji, *op. cit.*

aimer Dieu. Mais combien d'entre nous le comprennent? Comment des gens qui sont vicieux jusqu'à la moelle et qui n'ont aucune idée de la moralité pourraient-ils comprendre tout cela? C'est lorsque les gens chassent de leur esprit toutes sortes de pensées du monde et qu'ils vivent dans une atmosphère claire, morale et spirituelle qu'ils comprennent les pensées les plus abstruses, même s'ils n'ont pas d'éducation. Mais de tels hommes sont rares! »

Dans sa conférence sur « Les Sages de l'Inde », il déclarait à Madras au début de 1897 :

« On ne peut pas comprendre Krishna sans avoir étudié la Gîtâ, car il était lui-même ce qu'il enseignait. Chacune de ces Incarnations est venue comme exemple vivant de ce qu'elle venait prêcher. Krishna, qui nous a donné la Gîtâ, a été toute sa vie une incarnation du Chant Céleste; il a été le grand exemple du non-attachement. Il renonce à son trône et ne s'en soucie pas. Lui, le grand inspirateur de l'Inde, sur un signe de qui les rois descendent de leur trône, ne veut pas être roi. Il est tout simplement Krishna, ce même Krishna qui jouait avec les gopîs. Quel épisode merveilleux entre tous dans sa vie, le plus difficile aussi à comprendre! Nul ne devrait essayer de le comprendre avant d'être devenu absolument chaste et pur. Quel étonnant épanouissement d'amour, figuré et exprimé dans le splendide jeu de Vrindâvan, que seuls peuvent comprendre ceux qui ont bu à grandes gorgées dans la coupe de l'amour et qui en sont fous! Qui peut comprendre l'amour passionné des gopîs, cet idéal même de l'amour, l'amour qui ne demande rien, qui ne s'inquiète même pas du ciel, qui ne se préoccupe de rien au monde, ni ici-bas, ni dans l'au-delà?

C'est là, mes amis, dans cet amour des gopîs, qu'on a trouvé la seule solution du conflit entre le Dieu personnel et le Dieu impersonnel. Nous savons comment le Dieu personnel est le summum de la vie humaine. Nous savons aussi qu'il est philosophique de croire à

un Dieu impersonnel, immanent dans l'univers, et dont tout n'est qu'une manifestation, mais d'autre part notre âme a soif de quelque chose de concret, quelque chose que nous voulons appréhender, quelqu'un aux pieds de qui nous puissions déverser ce qui est dans notre âme, etc. Le Dieu personnel est par conséquent le concept le plus haut de la nature humaine. Et pourtant cette notion est effarante pour notre raison. C'est la même vieille, vieille question que nous voyons débattue dans les *Brahma-sûtras*, que nous voyons Draupadî discuter avec Yudhishthira dans la forêt [1] : s'il existe un Dieu personnel, tout-compatissant et tout-puissant, pourquoi y a-t-il ici cette terre qui est un enfer, pourquoi l'a-t-Il créée? Il doit être un Dieu injuste. Il n'y avait aucune solution, et la seule solution qu'on puisse trouver est ce qu'on lit de l'amour des gopîs. Elles haïssaient tout adjectif que l'on appliquait à Krishna ; peu leur importait de savoir s'il était le Seigneur de la création, ou s'il était tout-puissant, ou s'il était omnipotent, etc. La seule chose qu'elles comprenaient, c'est qu'il était Amour infini, et rien de plus. Les gopîs ne comprenaient Krishna que comme le Krishna de Vrindâvan. Lui, le maîtres des armées, le roi des rois, était pour elles le pâtre, et toujours le pâtre. « Je ne veux pas la richesse, je ne veux pas beaucoup d'argent, je ne veux pas le savoir, je ne veux même pas aller au ciel. Que je renaisse mainte et mainte fois, mais, ô Seigneur, accorde-moi ceci : que je puisse éprouver de l'amour pour Toi, sans autre objet que de T'aimer! » Nous avons là une étape importante de l'histoire de la religion, l'idéal de l'amour pour l'amour de l'amour, du travail pour l'amour du travail, du devoir pour l'amour du devoir. Cet idéal est sorti pour la première fois des lèvres de la plus grande des Incarnations, Krishna. C'était la première fois dans l'histoire de l'humanité, et c'était sur le sol de l'Inde. Les religions de crainte et de tentations étaient mortes à jamais, et malgré la peur de l'enfer, malgré les jouissances alléchantes du paradis, est arrivé le plus magni-

[1] *Mahâbhârata.*

fique des idéals, l'amour pour l'amour de l'amour, le travail pour l'amour du travail, le devoir pour l'amour du devoir.

Et quel amour! Je viens de vous dire qu'il est fort difficile de comprendre l'amour des gopîs. Il ne manque pas de sots, même parmi nous, qui croient comprendre la signification merveilleuse de cet épisode admirable entre tous. Il y a, je le répète, des imbéciles impurs, dont certains même sont de notre sang, qui essaient de s'en écarter avec horreur comme d'une chose impure. A ces gens-là je dirai seulement : commencez par vous purifier vous-mêmes. Et rappelez-vous que celui qui raconte l'histoire de l'amour des gopîs n'est nul autre que Shukadeva. L'historien qui nous narre cette merveilleuse passion des gopîs est un homme qui était né pur, l'éternellement pur Shuka, le fils de Vyâsa. Tant qu'il y a de l'égoïsme dans le cœur, l'amour pour Dieu est impossible — ce n'est qu'un marchandage : Je Te donne quelque chose, ô Seigneur, donne-moi quelque chose en retour! Et le Seigneur dit : Si tu ne fais pas telle ou telle chose, Je te retrouverai à l'heure de la mort, tu rôtiras pour le reste des temps, et ainsi de suite. Tant qu'on a de telles idées dans la tête, comment peut-on comprendre la folle passion des gopîs? « Un baiser, seulement un baiser de ces lèvres! Celui qui a reçu de Toi un seul baiser, a de Toi une soif à jamais grandissante, tous les chagrins s'en vont; nous oublions d'aimer quiconque n'est pas Toi, Toi seul! » Oui, oubliez d'abord d'aimer l'or, la gloire, la célébrité, et notre petit monde de pacotille. C'est alors, et alors seulement, que vous comprendrez l'amour des gopîs, trop saint pour qu'on l'imite sans renoncer à tout, trop sacré pour qu'on le comprenne avant que l'âme soit parfaitement pure. Les gens chez qui des idées de sexualité, d'argent, de gloire, surgissent encore à chaque instant dans le cœur, oseraient critiquer et comprendre l'amour des gopîs! C'est là l'essence même de l'incarnation de Krishna. La Gîtâ elle-même, avec sa haute philosophie, ne peut pas se comparer avec cette folie, car dans la Gîtâ le disciple apprend lentement à progresser vers le but, tandis

qu'ici nous avons la folie de la jouissance, l'ivresse de l'amour, où maîtres et disciples, enseignements et livres, et toutes ces choses ne font plus qu'un. Et même les idées de peur, et de Dieu et de ciel, tout a été rejeté. Ce qui reste, c'est la folie de l'amour. C'est l'oubli de tout. L'amant ne voit plus rien au monde que ce Krishna, et Krishna seul ; le visage de tout être devient pour lui Krishna, son propre visage est Krishna, son âme même prend la teinte de Krishna. C'était le grand Krishna! »

Dans une conversation avec Shrî Surendra Nath Sen, nous relevons le passage suivant :

« *Vivekânanda.* — Il ne peut pas y avoir amour tant qu'il y a luxure dans le cœur, fût-ce la plus petite trace. Seuls des hommes de grand renoncement, seuls de puissants géants parmi les hommes ont droit à cet amour divin. Si l'on offre aux masses cet idéal suprême de l'amour pour qu'elles s'en emparent, il tendra indirectement à stimuler son prototype d'ici-bas, qui règne sur le cœur de l'homme. Si l'on médite sur l'amour envers Dieu en se figurant qu'on est Sa femme ou qu'on est amoureux de Lui, il est probable qu'on pensera la plupart du temps à sa propre femme, et le résultat est trop évident pour qu'il soit besoin d'en parler.

*Question.* — Alors il est impossible à des gens qui ont une famille de réaliser Dieu par ce chemin de l'amour, c'est-à-dire d'adorer Dieu comme son mari ou son amant, et de se considérer comme Son épouse?

*Vivekânanda.* — Oui, sauf de rares exceptions. Pour des laïcs ordinaires, c'est impossible, sans aucun doute. Et pourquoi insister tellement sur cette voie difficile, plus que sur toute autre? N'y a-t-il pas pour adorer Dieu d'autres rapports que l'on puisse concevoir, mais seulement cette conception de l'amour de *madhura*? Pourquoi ne pas suivre les quatre autres chemins et prendre le nom du Seigneur de tout votre cœur? Que le cœur s'ouvre d'abord, et tout le reste suivra tout seul. Mais sachez avec certitude que *prema* ne peut pas venir tant qu'il y a luxure. Pourquoi ne pas essayer d'abord

de se débarrasser des désirs charnels? Vous me direz : « Comment est-ce possible? Je vis dans le monde. » Sornettes! Parce qu'on a une famille, faut-il être un modèle d'incontinence ou vivre maritalement [1] toute sa vie? Et après tout, comme il sied mal à un homme de se déguiser en femme pour pratiquer cet amour de madhura!

*Question.* — C'est vrai, maître. Chanter le nom de Dieu dans un *nâma-kîrtana* aide puissamment, et c'est aussi fort agréable. C'est ce que disent les Écritures, et Shrî Chaitanya Deva l'a aussi prêché aux masses. Lorsqu'on joue du *khole*, le cœur est saisi de tels transports que l'on a envie de danser.

*Vivekânanda.* — Tout cela est fort bien, mais n'allez pas croire que le *kîrtana* signifie uniquement une danse. Il signifie chanter la gloire de Dieu, de quelque façon que ce soit. Cette excitation véhémente de nos émotions, et ces danses chez les vishnouïtes sont excellentes et contagieuses, sans nul doute, mais il existe aussi à les suivre un danger contre lequel on doit se prémunir. Ce danger, c'est la réaction. D'une part, les sentiments sont excités jusqu'au plus haut point, les larmes ruissellent, la tête tourne comme si l'on était ivre, mais d'autre part, aussitôt que cesse le *samkîrtana*, cette vague d'émotions s'affaisse aussi vite qu'elle s'était élevée. Sur l'océan, plus une lame s'élève haut, et plus elle retombe bas avec la même force. Il est extrêmement difficile à ce stade-là de se retenir quand vient le choc de la réaction. A moins d'avoir la discrimination voulue, on risque fort de succomber aux plus bas instincts sexuels, etc. J'ai observé la même chose aux États-Unis également. Beaucoup de gens vont à l'église, y prient dévotement, chantent avec beaucoup d'émotion et même parfois éclatent en sanglots pendant le sermon, puis, lorsqu'ils sont sortis de l'église, sont en proie à une violente réaction, et cèdent aux appétits charnels.

*Question.* — Veuillez nous dire alors quelles sont

[1] En français dans le texte.

celles des idées prêchées par Shrî Chaitanya qui nous conviennent et que nous pouvons prendre, pour que nous ne tombions pas dans l'erreur.

*Vivekânanda.* — Adorez Dieu avec une *bhakti* tempérée de *jnâna.* Conservez avec la bhakti l'esprit de discrimination. Et en outre, prenez à Shrî Chaitanya Son cœur, Son affection pour tous les êtres, Son ardente passion pour Dieu, et faites de Son renoncement l'idéal de votre vie ».

Dans une conversation avec Shrî Sarat Chandra Chakravarti, Vivekânanda précisait :

« Laissez de côté pour le moment l'aspect sous lequel se montre Shrî Krishna à Vrindâvan, et répandez de tous côtés le culte de Shrî Krishna rugissant la Gîtâ comme un lion. Et rendez quotidien le culte de Shakti, la Mère Divine, source de tout pouvoir.

*Question.* — Le jeu divin de Shrî Krishna avec les gopîs de Vrindâvan n'est-il donc pas une bonne chose?

*Vivekânanda.* — Dans les conjonctures actuelles, ce culte ne vous est d'aucun profit. Ce n'est pas en jouant de la flûte que l'on va régénérer le pays. Ce dont nous avons surtout besoin en ce moment, c'est l'idéal d'un héros avec un puissant esprit de *rajas* qui coule dans ses veines, de la tête aux pieds — un héros qui sache oser et mourir pour connaître la vérité, le héros qui ait le renoncement pour cuirasse et la sagesse pour épée. L'esprit qu'il faut maintenant, c'est celui du guerrier courageux sur le champ de bataille de la vie, et non celui de l'amoureux occupé à faire sa cour, et pour qui la vie est un jardin de délices.

*Question.* — Le sentier de l'amour, tel qu'il est dépeint dans l'idéal des gopîs, est-il donc faux?

*Vivekânanda.* — Qui a dit cela? Pas moi! C'est une forme de culte (*sâdhanâ*) très élevée. Mais à notre époque d'attachement intense aux plaisirs sensuels et à l'argent, très peu de gens pourraient même comprendre ces idéaux très nobles.

*Question.* — Alors ceux qui adorent Dieu comme un mari ou un amant [1] ne suivent pas la bonne voie?

*Vivekânanda.* — On peut dire que non. Il peut y avoir parmi eux quelques honorables exceptions, mais la plupart d'entre eux, sachez-le, ont une nature tamasique ténébreuse. La plupart sont profondément morbides et souffrent d'une faiblesse exceptionnelle. »

[1] *madhura.*

## *Divers*

Dans sa conférence de Sialkote, Vivekânanda disait : « Les divers noms sous lesquels on adore Dieu ne diffèrent qu'en apparence. Tel d'entre nous croit que sa méthode d'adorer Dieu est la plus efficace, et tel autre estime que la sienne est le moyen le plus puissant pour arriver au salut. Si cependant vous considérez la véritable base de tout cela, tout est Un. Les shivaïtes disent que Shiva est le plus puissant ; les vishnouïtes prétendent que c'est Vishnou qui a la toute-puissance ; les adorateurs de Devî ne renonceront jamais à l'idée que leur Devî est la force la plus omnipotente de l'univers. Si vous voulez avoir une bhakti permanente, renoncez à toute pensée d'inimitié. La haine entrave lourdement le cours de bhakti ; seul atteint Dieu l'homme qui ne hait personne. Même alors il faut une grande dévotion pour l'idéal qu'on a choisi. Hanumân dit : « Je sais que Vishnou et Râma ne sont qu'un seul et même Dieu, mais malgré tout c'est Râma aux yeux de lotus qui est mon trésor bien-aimé. » Les tendances particulières avec lesquelles nous naissons doivent rester en nous, et c'est la raison principale pour laquelle le monde tout entier ne peut pas appartenir à une seule religion. Plaise à Dieu, d'ailleurs, que nous n'ayons jamais une seule religion, sinon le monde serait un chaos et non pas un cosmos. Chaque homme doit suivre les tendances qui lui sont propres et il avancera s'il trouve un maître qui l'aide à

progresser selon ces tendances. Nous devons laisser chacun aller son propre chemin, car si nous essayons de l'obliger à prendre une autre voie, il perdra ce qu'il a déjà acquis et il ne vaudra plus rien. De même que le visage d'un homme ne ressemble pas à celui d'un autre, de même la nature de l'un diffère de l'autre. Pourquoi ne pas permettre aux hommes d'agir en conséquence? Un fleuve coule dans une certaine direction et, si vous orientez son cours dans un canal facile, le courant devient plus rapide et la force augmente ; mais si vous essayez de l'écarter de son propre cours, vous verrez le résultat ; le volume et la force diminueront l'un et l'autre. La vie actuelle a une grande importance, et elle devrait par conséquent être guidée dans la voie dans laquelle nous poussent nos tendances. Dans l'Inde nous n'avons eu aucun antagonisme et toutes les religions se sont développées en liberté ; c'est pourquoi la religion a survécu. Il faut nous rappeler que les querelles sur la religion proviennent de ce qu'on pense être seul à posséder la vérité et que quiconque ne croit pas comme nous est un sot ; l'autre, au contraire, pense que son voisin est un hypocrite, car s'il ne l'était pas il suivrait son exemple.

Si Dieu avait voulu que tout le monde suivît une même religion, pourquoi en aurait-Il fait naître un si grand nombre? On a essayé vainement beaucoup de méthodes pour obliger tout le monde à prendre la même religion. Même lorsqu'on s'est servi de l'épée pour y arriver, l'histoire nous montre qu'il a jailli dix religions différentes au lieu d'une. La même ne peut pas convenir à tous. L'homme est le produit de deux forces, l'action et la réaction, qui le font agir. Si ces forces n'exerçaient pas l'esprit de l'homme, celui-ci serait incapable de penser. L'homme est une créature pensante ; *manushya* est un être doué de *manas* ; dès que son pouvoir de penser disparaît, il ne vaut pas mieux qu'un animal. Qui voudrait être un tel homme ? Plaise à Dieu qu'un tel état de choses ne s'abatte jamais sur le peuple de l'Inde ! Pour que l'homme reste un homme, il faut qu'il y ait de la variété dans l'unité. On doit conserver la

variété en toute chose, car tant qu'elle subsistera le monde survivra. Cela ne signifie pas simplement que l'un doit être petit et l'autre grand, mais que si tous jouent leur rôle également bien dans leur situation respective, la variété sera maintenue. Dans toutes les religions il y a des hommes bons et capables qui ont rendu respectable la religion à laquelle ils appartiennent. Comme on trouve de tels hommes dans toutes les religions, on ne devrait éprouver aucune haine pour quelque secte que ce soit.

On pourrait alors demander si nous devons aussi respecter la religion qui préconise le vice. Il faut certainement répondre par la négative ; une telle religion devrait être chassée immédiatement puisqu'elle produit du mal. Toute religion doit avoir pour base la moralité, et l'on considère la pureté personnelle comme supérieure au *dharma*. Il faut savoir à ce sujet que *âchâra* signifie la pureté intérieure et extérieure. On peut arriver à la pureté extérieure en nettoyant le corps avec de l'eau et avec d'autres ingrédients comme le recommandent les *shâstras*. On purifie l'homme intérieur en ne disant pas de mensonge, en ne buvant pas, en ne faisant pas d'actes immoraux et en faisant le bien à autrui. Si vous ne commettez aucun péché, si vous ne dites aucun mensonge, si vous ne buvez pas, si vous ne jouez pas aux jeux de hasard et si vous ne commettez pas de vols, c'est bien. Mais c'est uniquement votre devoir et il n'y a aucune raison de vous applaudir. Il faut aussi rendre service à autrui. De même que vous vous faites du bien à vous-même, il faut aussi en faire aux autres. » (1).

Dans une lettre de juillet 1894, Vivekânanda écrit .

« ... Que vos âmes s'élèvent jour et nuit en un filet continu jusqu'aux pieds du Bien-Aimé dont le trône est dans votre cœur. Quant au reste, pour le corps, etc., tout s'arrangera tout seul. La vie est évanescente, c'est un rêve qui passe ; la jeunesse et la beauté disparais-

(1) Voir *Jnâna-Yoga*, p. 431 sqq.

sent. Dites jour et nuit : « Tu es mon père, ma mère, mon mari, mon amour, mon Seigneur, mon Dieu. Je ne veux rien d'autre que Toi, rien d'autre que Toi, rien d'autre que Toi. Toi en moi, moi en Toi, je suis Toi, Tu es moi. » La richesse se perd, la beauté disparaît, la vie s'en va et le pouvoir nous abandonne, mais le Seigneur subsiste à jamais, l'amour subsiste à jamais. S'il est glorieux de garder la machine en bon ordre de marche, il y a plus de gloire encore à empêcher l'âme de souffrir avec le corps. La seule façon dont vous puissiez démontrer que vous n'êtes pas de la matière, c'est de laisser la matière tranquille.

Rattachez-vous à Dieu. Qui s'intéresse au sort de notre corps ou de quoi que ce soit d'autre? A travers toutes les terreurs du mal, répétez : « mon Dieu, mon amour! » A travers toutes les angoisses de la mort, répétez : « mon Dieu, mon amour! » A travers toutes les souffrances qui sont sous le soleil, répétez : « mon Dieu, mon amour! » Tu es ici, je Te vois, Tu es avec moi, je Te sens. Je suis à Toi, prends-moi. Je n'appartiens pas au monde mais à Toi ; ne me laisse donc pas! » Ne quittez pas la mine de diamants pour aller ramasser des perles de verroterie. Cette vie est une merveilleuse occasion. Qu'allez-vous chercher des plaisirs de ce monde? C'est Lui qui est la source de toute béatitude. Cherchez ce qu'il y a de plus haut, visez ce qu'il y a de plus haut, et vous atteindrez ce qui est le plus haut. »

Dans une lettre de 1895, Vivekânanda écrit : « Faites-y attention! Toute expansion est vie, toute contraction est mort. Tout amour est expansion, tout égoïsme est contraction. L'amour, par conséquent, est la seule loi de la vie. Celui qui aime vit, celui qui est égoïste meurt. Aimez donc par amour de l'amour, parce que c'est la seule loi de la vie, tout comme vous respirez pour vivre. C'est là le secret de l'amour désintéressé, de l'action désintéressée et de tout le reste. »

Dans un autre passage, il dit :

« Priez pour que cette manifestation qui est notre Père et notre Mère tranche nos liens.

Priez : « Prends-nous par la main comme un père prend son enfant et ne nous abandonne pas. »

Priez : « Je ne veux ni la richesse ni la beauté, ni ce monde ni un autre, mais Toi, ô mon Dieu! Seigneur! je suis las. Prends-moi par la main, Seigneur, je cherche refuge en Toi. Fais de moi Ton serviteur. Sois mon refuge. »

Priez : « Tu es notre Père, notre Mère et notre plus cher Ami! Toi qui portes cet univers, aide-nous à porter le petit fardeau de notre vie. Ne nous quitte pas. Ne permets pas que nous soyons jamais séparés de Toi. Fais que nous demeurions toujours en Toi. »

# *Extraits des Bhakti-Sûtras de Nârada*

***d'après une traduction libre dictée par Vivekânanda en Amérique***

## CHAPITRE PREMIER

1. — Bhakti est un amour intense pour Dieu.
2. — C'est le nectar de l'amour.
3. — En l'obtenant, l'homme devient parfait, immortel et à jamais satisfait.
4. — En l'obtenant, l'homme ne désire plus, ne devient plus jaloux de rien, ne prend plus plaisir aux vanités.
5. — En la connaissant, l'homme s'emplit de spiritualité, devient calme et ne trouve plus son plaisir qu'en Dieu.
6. — Elle ne peut être employée pour satisfaire aucun désir, puisqu'elle est elle-même le frein de tous les désirs.
7. — Le *sannyâsa* consiste à renoncer aux formes de culte populaires et à celles prescrites par les Écritures.
8. — Le *bhakti-sannyâsin* est celui dont toute l'âme va vers Dieu ; il rejette tout ce qui milite contre l'amour pour Dieu.
9. — Renonçant à tout autre refuge, il cherche refuge en Dieu.
10. — Les Écritures doivent être observées tant que la vie de l'individu n'est pas affermie.

11. — Sinon il y a danger d'agir mal au nom de la liberté.
12. — Lorsque l'amour est établi, même les formes sociales sont abandonnées, excepté celles qui sont nécessaires pour la préservation de la vie.
13. — Il y a eu beaucoup de définitions de l'amour, mais Nârada donne comme signes de l'amour : lorsque toutes les pensées, toutes les paroles et toutes les actions sont offertes au Seigneur et que le moindre oubli du Seigneur rend intensément malheureux, alors *l'amour a commencé.*
14. — Comme les gopîs l'éprouvaient.
15. — Parce que, bien qu'adorant Dieu comme leur amant, elles n'oubliaient jamais Sa nature divine.
16. — Sans quoi elles auraient commis le péché de non-chasteté.
17. — C'est la plus haute forme de l'amour, parce qu'il ne comporte pas le désir de réciprocité qui est dans tout amour humain.

## CHAPITRE II

1. — Bhakti est plus grande que karma, plus grande que jnâna, plus grande que [râja-]yoga, parce que bhakti est elle-même son propre résultat, parce que bhakti est à la fois les moyens et la fin (le fruit).
2. — De même qu'un homme ne peut satisfaire sa faim par la seule connaissance ou la seule vue de la nourriture, de même un homme ne peut être satisfait par la connaissance, ni même par la perception de Dieu, avant que l'amour ne vienne ; par conséquent l'amour est suprême.

## CHAPITRE III

1. — Voici cependant ce que les Maîtres ont dit de bhakti :

2. — Celui qui veut cette bhakti doit renoncer aux jouissances des sens, et même à la compagnie des hommes.
3. — Nuit et jour il doit penser à bhakti et à rien d'autre.
4. — [Il doit] aller où l'on chante ou parle sur Dieu.
5. — La principale cause de bhakti est la compassion d'une grande âme (libre).
6. — La rencontre avec une grande âme est difficile à obtenir, et ne manque jamais de sauver l'âme.
7. — Par la grâce de Dieu nous trouvons de tels gourous.
8. — Il n'y a pas de différence entre Lui et les Siens.
9. — Cherchez donc ceci.
10. — La mauvaise compagnie doit toujours être évitée.
11. — Parce qu'elle conduit à la luxure et à la colère, à l'illusion, à l'oubli du but, à la destruction de la volonté (manque de persévérance) et à la destruction de tout.
12. — Ces troubles peuvent n'être au début que de petites rides (à la surface de l'eau), mais la mauvaise compagnie les rend finalement semblables à l'océan.
13. — Celui-là traverse Mâyâ qui renonce à tout attachement, sert les grandes âmes, vit seul, coupe les liens qui l'attachent à ce monde, passe au-delà des qualités de la nature, et dépend du Seigneur, même pour sa subsistance.
14. — Celui qui renonce aux fruits du travail, celui qui renonce à tout travail et au dualisme de la joie et de la souffrance, qui renonce même aux Écritures, obtient cet amour incessant pour Dieu.
15. — Il traverse le fleuve et aide les autres à le traverser.

CHAPITRE IV

1. — La nature de l'amour est indicible.
2. — De même que le muet ne peut exprimer ce qu'il goûte, mais que ses actions trahissent ses sentiments, de même l'homme ne peut exprimer son amour en paroles, mais ses actions le trahissent.
3. — Chez quelques rares personnes il est exprimé.
4. — Au-delà de toutes qualités, de tous désirs, croissant toujours, ininterrompue, la perception la plus subtile est l'amour.
5. — Lorsqu'un homme obtient cet amour, il voit l'amour partout, il entend l'amour partout, il parle d'amour partout, il pense à l'amour partout.
6. — Selon les qualités ou les conditions, cet amour se manifeste de diverses manières.
7. — Les qualités sont : tamas (inertie, lourdeur), rajas (agitation, activité), sattva (sérénité, pureté) ; et les conditions sont : ârta (affligé), arthârthi (qui désire quelque chose), jÿnâsu (qui cherche la vérité), jnânin (qui sait).
8. — De celles-là, les dernières sont supérieures aux précédentes.
9. — La bhakti est l'adoration la plus facile.
10. — Elle est sa propre preuve et n'en a pas besoin d'autre.
11. — Sa nature est paix et parfaite béatitude.
12. — La bhakti ne cherche jamais à faire de mal à quiconque ou à quoi que ce soit, même pas dans les formes de culte les plus populaires.
13. — Les conversations sur la luxure, sur le doute de Dieu, ou sur nos ennemis, ne doivent pas être écoutées.
14. — L'égoïsme, l'orgueil, etc., doivent être abandonnés.
15. — Si ces passions ne peuvent être maîtrisées, tournez-les vers Dieu, et dirigez toutes vos actions vers Lui.
16. — En fondant la trinité de l'Amour, de l'Amant et

de l'Aimé, adorez Dieu comme Son serviteur éternel, Son épouse éternelle — c'est ainsi que l'on doit aimer Dieu.

CHAPITRE V

1. — L'amour suprême est celui qui se concentre sur Dieu.
2. — Quand ces gens-là parlent de Dieu, leur voix s'étrangle dans leur gorge, ils pleurent et sanglotent, et ce sont eux qui donnent aux lieux saints leur sainteté ; ils rendent meilleurs les bonnes actions et les bons livres parce qu'ils sont imprégnés de Dieu.
3. — Quand un homme éprouve un tel amour pour Dieu, ses ancêtres se réjouissent, les dieux dansent, et la terre accueille un Maître.
4. — Pour de tels amants, il n'y a pas de différence de caste, de sexe, de science, de forme, de naissance ou de richesse.
5. — Parce que tout appartient à Dieu.
6. — Les discussions doivent être évitées.
7. — Parce qu'elles n'ont pas de fin et ne conduisent à aucun résultat satisfaisant.
8. — Lisez des livres traitant de cet amour et faites des actions qui l'augmentent.
9. — Renonçant à tout désir de plaisir et de douleur, de profit ou de perte, adorez Dieu jour et nuit. Pas un instant ne doit être dépensé en vain.
10. — Ahimsâ (non-meurtre), véracité, pureté, compassion et sainteté doivent toujours être observées.
11. — Renonçant à toute autre pensée, l'esprit tout entier doit jour et nuit adorer Dieu. Étant ainsi adoré jour et nuit, Il Se révèle et Se fait sentir à Ses adorateurs.
12. — Dans le passé, le présent et l'avenir, *l'Amour est suprême* ! Suivant ainsi les anciens sages, nous avons osé prêcher la doctrine de l'Amour, sans craindre les risées du monde.